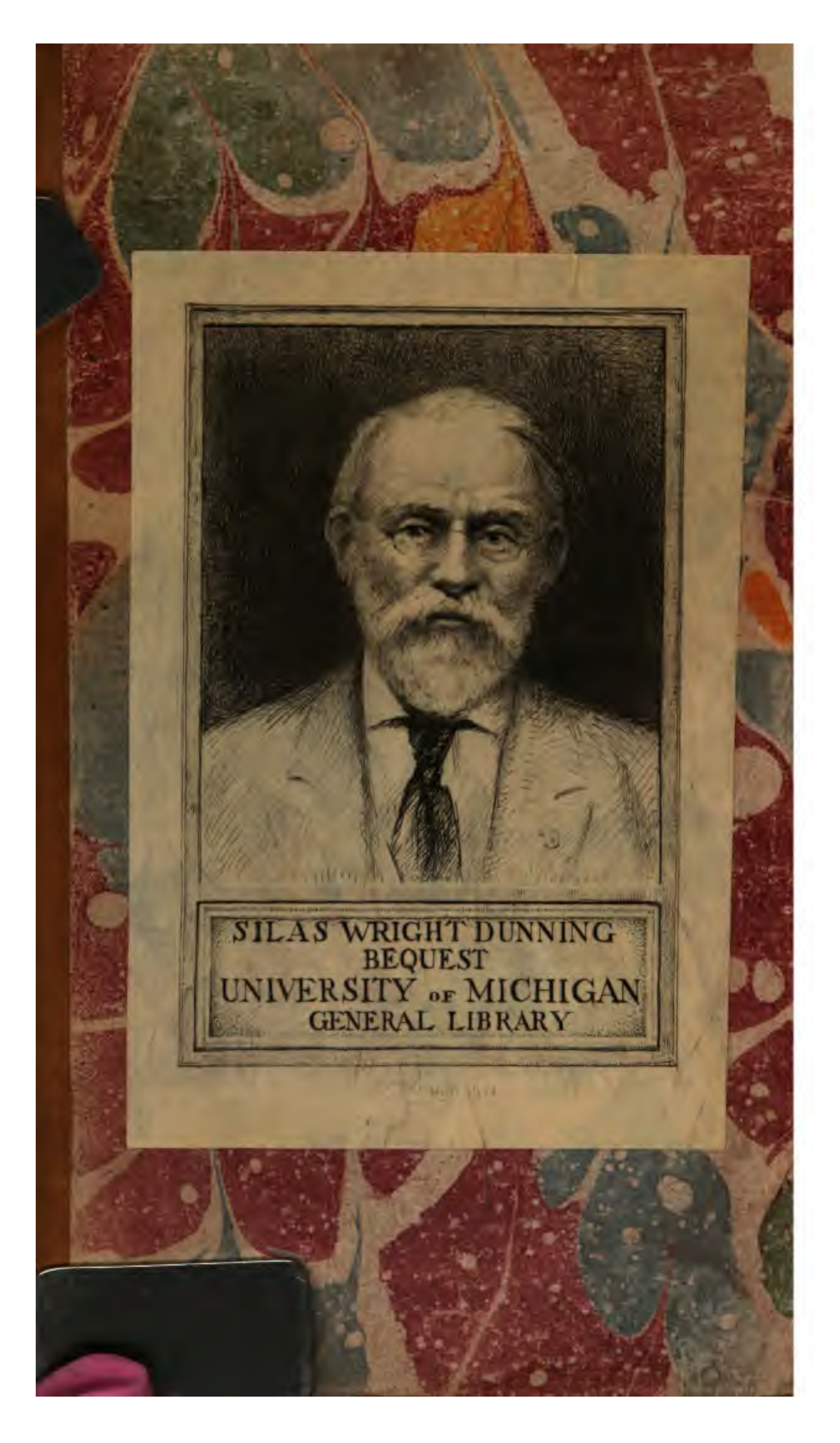

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME VINGT-TROISIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LX.



CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

DISCOURS DE RECEPTION A LA SOCIETÉ ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE NANCY.*

MESSIEURS,

J'AI vû la sagesse sur le throne; la justice & la bienfaisance étoient à ses côtés; les muses & les arts l'environnoient; des peuples heureux chantoient les

* Par M....., Membre de l'Académie de Lyon &c.

vertus de leur maitre, & demandoient au ciel de conſerver longtems l'Auteur de leur félicité.

O ſpectacle touchant! ô moments fortunés! vous ſerez à jamais préſens à ma mémoire. Tel que l'aſtre qui éclaire de ſes rayons l'humble arbriſſeau, *Staniſlas* daigna jetter ſes regards ſur moi. Un regard de *Staniſlas* eſt toujours ſuivi d'un bienfait. Il veut que la reconnoiſſance accompagne ſans ceſſe le reſpect & l'admiration qu'il inſpire.

Pouvois-je en recevoir, Meſſieurs, une faveur plus ſignalée? Je dois à ce Monarque l'honneur que vous m'avez fait de me placer parmi vous. Quel titre aurois-je pû invoquer pour obtenir cette grace? de foibles eſſais enfouis dans une province éloignée, n'étoient pas faits pour mériter vos ſuffrages.

J'admirois de loin vos ſuccès; je contemplois cette Société nouvelle répandant dès ſon aurore la lumiére la plus vive; je voyois l'amour des arts naître à la voix de *Staniſlas*, les muſes inventer de nouveaux chants, ſe déployer, & le génie de la Lorraine prenant le vol le plus hardi, porter au loin le nom du meilleur des Rois.

Je m'occupois de votre gloire, Meſſieurs, & je ne devois pas me flater que vous daigne-

gneriez un jour m'y aſſocier. L'intervalle immenſe qui me ſéparoit de vous, ſera la meſure de ma reconnoiſſance. Puiſſe ce ſentiment ſuppléer aux talents qui me manquent, & juſtifier en quelque ſorte vos bontés pour moi.

Peut-être en ſerois-je moins indigne aujourd'hui, ſi, fidèle à l'amour que les muſes m'inſpirérent en naiſſant, je n'euſſe abandonné leur char, pour fixer mes regards ſur le ſpectacle des merveilles de la nature: mais que dis-je! Cette étude elle-même a pris un nouveau luſtre dans votre Académie: Je vois la lyre d'Apollon, & la coupe de l'obſervateur, dans les mains d'un Héros. (1)

La réunion de tant de talens divers m'éclaire encore plus ſur ma médiocrité. Convaincu de mon inſuffiſance, j'ai dû me reſtraindre au genre le plus analogue à ma façon de ſentir & de penſer. Permettez, Meſſieurs, que je ſoumette à votre jugement, les réflexions qui ont déterminé ce choix; j'aprendrai de vous quelle eſt leur valeur réelle.

Lorſque je conſidére les travaux de l'eſprit humain, les recherches auxquelles il s'eſt livré, la

(1) Mr. le Comte de *Treſſan*, Directeur de l'Académie.

la grandeur des objets qui l'ont occupé, la multitude d'idées qu'il a produites, les entreprises qu'il a tentées, les découvertes qu'il a combinées, toutes les sciences enfin & tous les arts qu'il a fait éclore, je suis saisi d'une vive admiration.

Mais si je veux apprécier, si je cherche à connoitre & à évaluer le résultat de tous ces efforts; le monde sçavant, cette foule d'êtres pensans que les siécles ont successivement fournis, n'est plus à mes yeux qu'un peuple d'esclaves condamnés aux travaux des mines; loin de la clarté du jour, aidés d'une lumiére factice qui varie & qui les trompe, c'est en vain qu'ils cherchent une veine heureuse; à peine ont-ils tiré de la carriére quelques pailletes, & la veine qui les a produites reste toujours inconnuë.

Le désir d'être instruit est naturel à l'homme. Son esprit est une étincelle du feu de la Divinité dont il émane; il s'élance, il cherche sans cesse à s'en raprocher; il voudroit pénétrer jusqu'aux principes des choses; mais les principes sont le secret du Créateur. Il plaça l'homme à une distance immense de son origine; il subordonna son esprit à des sens fragiles & trompeurs, qui le resserrérent dans d'étroites limi-

limites; errant dans un tourbillon de pensées diverses, l'être créé n'aperçut pas même le voile qui lui couvroit les yeux.

Livré à ses idées, il a donc été livré à l'incertitude; elle a dû sans cesse accompagner ses efforts & ses productions; & tout, jusqu'aux opinions qu'il adopte, & aux sistêmes qu'il multiplie, nous anonce que le doute est l'apanage de l'humanité.

Je me transporte en esprit dans la partie la plus élevée de l'atmosphere; je découvre une vaste portion de notre globe; je vois les hommes épars & semés sur la terre, occupés à courir après deux chimères qui fuyent devant eux, le *bonheur* & la *vérité*.

Chacun employe pour les saisir des moyens différens; chaque peuple, chaque individu en imagine de nouveaux; j'entends de tous côtés, voilà le *bonheur*! voilà la *vérité*!

Les siécles se succédent; les mœurs, les loix, les travaux subissent mille révolutions; les idées passent d'un état dans un autre; elles se croisent, se heurtent; modifiées de cent maniéres, elles changent, varient, & reparoissent; * cependant

* Multa renascentur
Quæ jam cecidêre, cadentque
Quæ nunc sunt in honore... *Horat.*

dant l'infortune & l'erreur regnent toujours sur la terre.

Frapé de ce spectacle, qu'il me soit permis de comparer la masse des esprits des hommes, à la masse de matiére qui compose cet Univers; je vois dans l'une & dans l'autre une circulation constante, un flux & un reflux continuel, un déplacement perpétuel & successif de parties; mais du mouvement de l'une résulte un ordre permanent, uniforme & déterminé; je reconnois l'ouvrage du Créateur: l'autre ne m'offre qu'un cahos ténébreux, un mélange informe & confus, image humiliante de la foiblesse & des travers de l'esprit humain.

Qu'est devenuë la Morale lorsque l'homme a voulu la soumettre à ses idées? Ce feu sacré que Dieu avoit allumé dans son ame, s'est éteint; l'amour propre a pris sa place; on a imaginé des vertus de spéculation; tandis que l'esprit raisonnoit, le cœur s'est perverti; la morale devoit diriger les mœurs, & les mœurs ont dirigé la morale.

La Politique, originairement fondée sur cette science, est réduite en sistême. Eh! comment, dans la bisarrerie des événemens que l'ambition & la cupidité font naitre, la soumettre à des régles certaines? De petites passions font

les

les grandes révolutions. Le siſtême, forcé de varier ſelon l'intérêt des Princes & le pouvoir de leurs voiſins, s'évanouit bientôt avec la bonne foi; l'uſurpateur devient un conquérant, la dévaſtation une conquête, la foibleſſe ou le malheur une honte, la force & la hardieſſe un triomphe, & la terre déſolée eſt la victime des ſyſtêmes politiques, & des crimes éclatans.

Quelle idée l'homme s'eſt-il formé du Droit des Gens? que d'uſages barbares! que de droits injuſtes ſous le nom de juſtice! & chez les peuples les plus éclairés, qu'eſt-ce que ce dédale de loix arbitraires, toujours diverſes, toujours rélatives, inſuffiſantes, équivoques & périſſables? Les confondrai-je avec la juſtice, cet être purement intellectuel, immuable & indiviſible, avec lequel elles s'allient ſi rarement, & dont la voix ne nous frape & ne nous plait, qu'autant que nous avons intérêt à l'entendre?

La Métaphyſique a oſé témérairement s'élever juſqu'à Dieu. L'eſprit fini s'eſt perdu dans la recherche de l'infini; égaré par ſes réflexions il eſt venu au point de révoquer en doute l'exiſtence de celui par lequel il exiſte.

Que

Que n'a-t-on pas écrit sur l'ame? Ou plûtôt quelle obscurité n'a-t-on pas répandu sur la nature de ce souffle divin? Je vois des êtres doüés d'organes semblables, s'en former des idées toujours opposées, tandis qu'il produit constamment en eux les mêmes effets.

L'esprit Métaphysique, répandu dans les sciences, a par-tout introduit l'incertitude; l'art de raisonner devient l'art de donner à l'erreur les couleurs de l'évidence: on substituë une éternelle dispute qui obscurcit tout, à un sage examen qui peut seul éclairer; la raison s'égare, le sophisme triomphe, & l'homme embrasse des chimères.

La Science des Nombres, consacrée aux vérités, s'en écarte elle-même; on l'a dit avant moi: *elle est idéale, & calculant des idées métaphysiques, elle calcule sur le vuide.* (1)

Le même esprit s'empare de la Physique; la science des faits est livrée à la fureur des hypothèses. Quel est le sort de tous les systêmes? des enfants lancent en l'air un balon; leur force, leur adresse l'y soutiennent un instant; il tombe enfin, il s'ouvre, il en sort du vent.

Aris-

---

(1) Interprétation de la nature.

Ariſtote, aux idées duquel on revient chaque jour (parce qu'en décrivant un cercle, il faut revenir au point d'où l'on eſt parti) *Ariſtote* écrit; on le croit. Des ſiécles entiers le regardent comme l'organe de la vérité. *Deſcartes* paroit, *Ariſtote* tombe; *Deſcartes* ſubjugue les eſprits, & met un nouvel ordre dans le monde moral, & dans le monde phyſique; *Mallebranche* cherche à étayer le premier; *Leibnitz* l'attaque; *Locke* & *Newton* les renverſent l'un & l'autre.

Que de critiques! que d'objections n'éprouvent-ils pas à leur tour! La vérité eſt un fait, elle eſt une; ſi le voile qui la couvre eût été déchiré, ne recevroit-elle pas un hommage univerſel?

Un homme de génie s'élève. De grandes vuës, de profondes réflexions le placent au-deſſus de ſes contemporains; il eſt riche des découvertes de ſes prédéceſſeurs; il eſt éclairé par leurs erreurs; les expériences & les faits ſont accumulés autour de lui; ſur cet amas de richeſſes, il établit une hypothèſe lumineuſe, il annonce la théorie de la terre: le peuple Phyſicien l'examine, l'admire, & n'y croit pas.

Si je tourne mes regards ſur les autres ob-

objets de nos connoiſſances, je vois leur inſtabilité conſtatée dans les faſtes mêmes qui nous les tranſmettent.

La crédulité, la ſuperſtition, les ſiſtêmes font ramper pendant des ſiécles l'hiſtoire naturelle que le tems ſeul devoit éclairer.

Une miſtérieuſe obſcurité, un fol entouſiaſme, une baſſe charlatanerie ſuſpendent les vrais progrès de la chymie, malgré tous les ſecrets dont elle s'enrichit.

La Médecine adopte ſans ceſſe des idées ſiſtêmatiques : quelque ingénieuſes qu'elles ſoient, elles amuſent, & ne guériſſent pas ; l'expérience ſeule peut adoucir les maux de l'humanité, qui fait une triſte épreuve de la futilité des ſpéculations.

Sans doute il importoit à l'homme de connoitre l'origine de ſon exiſtence phyſique ; on compte plus de trente ſiſtêmes ſur la génération, ſon principe eſt encore dans les ténébres, tandis qu'une foule d'obſervations ſemblent concourir à le dévoiler.

Mais ne nous y trompons pas : rien ne prouve mieux l'incertitude de nos connoiſſances, que celles que nous acquérons chaque jour. Une découverte détruit ordinairement les

les conféquences des découvertes qui l'ont précédée. Le fort de l'humanité eft d'échanger continuellement de vieux préjugés, contre des préjugés nouveaux. (1)

La Littérature eft-elle à l'abri des mêmes viciffitudes ? Non fans doute ; elle eft fujette à celles que les langues éprouvent ; elle eft fujette à celles auxquelles le goût lui-même eft foumis ; & le goût, cet être qu'on ne peut définir, & que le fentiment feul apprécie, doit changer ainfi que les façons de fentir.

Les mœurs, les ufages, les circonftances, la diverfité des gouvernemens y portent chaque jour de nouvelles variations ; il différe donc néceffairement dans tous les fiécles, & chez les peuples les plus voifins.

Veut-on fixer des regles ? on les puife dans les ouvrages admirés ; des productions nouvelles, plus admirées encore, détruifent bientôt les premiéres règles ; & c'eft ainfi que la critique devient auffi incertaine que le précepte.

Les idées, les faits, & les images font l'ame de

(1) Chacun croit que ce qui a été refufé aux autres lui a été réfervé. Dans vingt-quatre mille ans il viendra des Philofophes qui fe vanteront de détruire les erreurs qui auront regné pendant trente mille ans.
Fontenelle, Dialogues des Morts.

de la Poësie & de l'Eloquence : mais les idées, bornées dans leur nombre & fondées sur des raports indéterminés, sont répétées, ou donnent des produits vagues & équivoques.

Les faits peuvent-ils avoir quelque certitude, & présenter une utilité réelle, si l'histoire elle-même peut à peine en constater la vérité, & n'offre le plus souvent qu'une triste & incertaine énumeration des erreurs, des crimes, & des malheurs de l'humanité ? La nature fournit les images, mais l'auteur connoit-il l'art de la nature ? Il fait le choix des objets, & tout est de convention dans ce choix ; leur succès sera donc exposé aux mêmes révolutions que celui des arts ; une imitation arbitraire éloignera sans cesse toute idée de perfection.

Doit-on s'étonner si la Poësie & l'Eloquence perdent, à la longue, une partie de leurs droits sur les esprits & sur les cœurs ? Doit-on être surpris que les productions du peuple littérateur, soient semblables à ces essains d'insectes, qui livrés à l'amour, comme lui à l'amour propre, ne jouissent qu'un instant de leur existence éphémere ?

Je le sçais ; il est des hommes choisis, & j'en

J'en vois la preuve parmi vous, Messieurs; il est des hommes qui, par le charme qu'ils répandent sur la littérature, corrigent le vice de son essence; ce sont des enchanteurs qui dans une isle sauvage font éclore toutes les richesses de la nature.

L'incertitude est un vaste océan où tout aboutit & se perd; mais le génie surnage, il s'échape, & tel qu'un torrent de feu, je le vois dans sa course dévorer tout ce qui l'environne; il éclaire, il eblouit, il force toutes les nations à lui rendre hommage. Peu leur importe d'examiner s'il les entraine à l'erreur, si son principe est vrai, quelle est son utilité; elles jouissent, & lui doivent un tribut de reconnoissance.

Mais ce don du ciel descend rarement sur la terre; il n'est réservé qu'à un petit nombre. Les autres humains seront-ils condamnés à s'occuper sans cesse d'une gloire étrangère? ne pourront-ils en acquerir eux-mêmes? & faut-il qu'ils consument leur tems dans les chimères de l'incertitude?

O sublime vérité! tes clartés me sont-elles donc interdites? une perpétuelle inquiétude, un doute universel sont-ils mon partage?

La

La Philoſophie m'ouvre les bras..... Mais quel monſtre ſe préſente à mes yeux! le voile qui le couvre, ne peut m'en cacher la difformité. L'amour propre s'eſt emparé du maſque de la ſageſſe, tous les vices invoquent la Philoſophie. L'homme foible ne doute de rien, l'impie doute de tout; le cinique & le frondeur s'annoncent pour Philoſophes; l'oiſif, le lâche, l'efféminé, inutiles fardeaux qui ſurchargent la terre, s'en arrogent impudemment le titre. Arrachons-nous à cette impoſture.

Il eſt une autre Philoſophie, pure comme l'être dans le ſein duquel elle prit naiſſance; ſon règne eſt de tous les tems; elle s'eſt avancée derriére un nuage pour venir inſtruire des enfans qui jouoient. Sa voix ſe fait entendre à qui veut l'écouter; elle nous dit: foibles mortels, c'eſt en vain que vous voulez trouver en vous-même la vérité, vos idées vagues & incertaines vous en éloigneront ſans ceſſe. Les opinions changent, les faits ſeuls ſubſiſtent, & vous découvriront ce que vous cherchez.

Mais aprenez à diſtinguer les faits réels. Il en eſt de deux eſpèces. L'être ſuprême daigna vous révéler les uns, la nature ſe plait à vous cacher les autres.

Les

Les premiers vous annoncent le bonheur. Vous devez les écouter, les croire, & les adorer. (1) La recherche que vous ferez des seconds, pendant cet instant que vous apellez vie, remplira les desirs de votre ame, vous instruira, & deviendra chaque jour utile à l'humanité.

Voilà la science unique; tout le reste est fumée. En vous rendant & plus heureux & meilleurs, elle seule relevera la dignité de votre esprit, & loin de le livrer au doute, elle fera respecter en lui la nature humaine.

Tels sont les conseils de la Philosophie. Mon esprit en est pénétré; les ténébres se dissipent, un nouveau jour éclaire ma raison. Mes regards ne se tournent plus sur les foibles productions & les écarts téméraires d'un génie limité. Mon admiration se porte toute entiére sur les œuvres du Tout-puissant; j'y reconnois la vraie grandeur, les beautés réelles, la véritable harmonie, les justes proportions.

La nature est un voile immense au travers duquel

(1) Le cose del ciel sol colui vede,
Chi serra gli occhi, e crede. *Filli di Sciro*

duquel s'élancent les rayons de ſa divinité. (1) J'adore ſon exiſtence trop longtems obſcurcie par les raiſonnemens des hommes; je diſtingue l'être créé de l'Etre Créateur; j'aprens à me ſoumettre, à m'humilier, & à ſentir la reconnoiſſance. L'hiſtoire de la nature devient pour moi la plus belle leçon de Philoſophie.

A la vuë de cette machine étonnante qui ſans ceſſe ſe renouvelle par ſa propre deſtruction, (2) mes idées s'étendent, les raports ſe multiplient, mon imagination s'éléve; un vaſte champ ſe découvre, tous les élemens viennent occuper mon eſprit; chaque règne lui préſente des tableaux vrais, ſublimes & variés.

Peut-on ſe former une plus noble occupation? Ce fut celle des premiers âges du monde. La bonté de Dieu & les beautés de la nature furent les premiers objets qui frapérent l'homme; guidé par ſes ſens il connut la vraie ſcience. L'amour propre & les paſſions l'en détournérent dans la ſuite, & donnérent naiſſance à ces productions étrangéres, à ces délires

(1) Nam neque adaugeſcit quidquam, neque deperit inde. *Lucret.* Lib. II.

(2) .... quæ ſi, ut animis, ſic oculis videre poſſemus, nemo cunctam intuens terram, de Divinâ ratione dubitaret. *Cicer.* De Nat. Deor. L. 2. C. 39.

lires de l'imagination, qu'il honore du nom de génie.

La raiſon reprend ſes droits en le ramenant à ſon principe. Mais s'il ne veut retomber dans l'erreur, que l'expérience & l'obſervation ſoient ſes guides; qu'il ne marche & ne s'arrête qu'avec elles. Elles ſeules produiſent les faits nouveaux & conſtatent ceux qui ſont connus. La nature a changé de face depuis que la Phyſique expérimentale, & l'eſprit obſervateur l'ont ſoumiſe à leur examen. Les découvertes qu'on a faites ont du moins appris combien il en reſtoit à faire.

Multiplions donc les expériences, obſervons avec ſcrupule, nous acquérerons des faits; c'eſt la ſcience de l'homme. Je ne dis point avec Mr. de *Buffon* qu'il s'élévera un génie qui donnera la Théorie univerſelle. C'eſt peut-être un jouët qu'il eſt bon de promettre à des enfans; il eût été lui-même ce génie ſi le ſecret du Créateur pouvoit être confié à la créature.

L'eſprit humain dans les détails infinis de la nature découvre chaque jour de nouvelles merveilles; mais lorſqu'il veut généraliſer il n'y voit plus que des contradictions.

Nous aſſiſtons à un grand ſpectacle ; donnons-lui toute notre attention ; il n'apartient qu'à la ſtupidité de regarder ſans voir : mais ſachons voir, & n'employons pas le tems précieux qui nous eſt accordé pour ſentir & pour admirer, à vouloir découvrir dans les objets que nous contemplons, des reſſorts que nos foibles yeux n'apercevront jamais. Jouiſſons du ſpectacle, ne jugeons pas ; ayons le courage d'ignorer ce que nous ne pouvons aprendre.

La nature eſt continuellement occupée à compoſer & à décompoſer ; elle diſſout ; elle raſſemble ; elle change la forme, & ſouvent l'eſſence des choſes †; ſuivons-la dans ſa marche ; que le microſcope la multiplie à nos yeux, admirons ſes productions ; arrachons-lui, s'il eſt poſſible, les ſecrets qu'elle enferme dans ſon ſein ; dérobons-lui ceux qu'elle nous a repris ; combinons quelques raports, recueillons les effets ; mais gardons nous de remonter aux cauſes ; chercher à conclure, c'eſt chercher une erreur.

Lorſque *Bacon* conçut le projet hardi de délivrer la raiſon des entraves du préjugé ; lorſqu'il

---

† V. Leyman ſur les couches de la terre.

qu'il chercha le point où l'on étoit parvenu, & montrà le but où l'on devoit tendre; *il apprit*, dit un homme célébre, *à sacrifier l'étude des êtres generaux, à celle des objets particuliers.* (1)

Tous les sistêmes, toutes les hypothéses, toutes les idées qui apartenoient à l'homme, ne feront-ils donc regardés que comme des rêves ingénieux? La Philosophie aura donc fait des progrès bien lents? il lui restera autant à oublier qu'à aprendre, & le Poëte Anglois * aura raison de dire que *le jour n'entre dans la chaumiére que l'ame habite, que par les ouvertures que le tems y fait.*

Mais quel avantage l'étude des faits n'a-t-elle pas sur ces sciences infructueuses qui ne flattent que le caprice ou la vanité!

Jettons un coup d'œil rapide sur ces vraies richesses de l'esprit humain. Nous verrons l'esprit observateur guidé par la nature & non par ses idées, instruit par le hazard, par le tems, & par l'expérience, découvrir lui seul le flambeau de la vérité.

Il fait l'heureuse application de la Géometrie à la Physique; il décompose la lumiére & la con-

(1) Préface de l'Encyclopédie.
* *Waller.*

connoit; il renouvelle le miroir d'*Archimede*; il mesure l'action du feu, le poids de l'air, l'étenduë, la position, & la distance des astres.

Par lui de nouveaux satellites se font appercevoir; la rotation du soleil, & le double mouvement de la terre se manifestent; le point que nous habitons semble se déveloper; les mers n'ont plus de routes incertaines; la carte du globe se perfectionne; l'inclinaison de son axe est reconnuë; un méridien est assigné; d'infatigables scrutateurs pénétrent dans son sein pour connoitre & analyser les corps qui y sont cachés; tandis que des observateurs plus hardis vont sous le pole & sous l'équateur en déterminer la figure.

Fixé à l'étude des faits, le travail de l'esprit humain s'annoblit, & devient utile aux hommes.

La Géometrie calcule des objets réels, met le sceau de la vérité aux observations du Physicien & de l'Astronome, assujettit les éclipses au calcul, rassure les esprits foibles, & prédit la comête.

Sous les loix de la Mécanique les arts s'assurent une gloire durable. Le Musicien habile, le Peintre fécond, les Lionnois industrieux s'enrichissent des modèles que leur fournit la nature. L'Agriculture, le premier des arts, le

plus

plus cultivé, le plus utile & le moins connu, l'Agriculture reçoit des leçons de l'expérience. La Navigation dirigée par la Géographie, guidée par l'Astronomie, conduite par la boussole, étend au loin toutes les branches du commerce, & nous prodigue des biens qui sembloient nous être refusés.

Enfin les infirmités humaines ne sont plus en proye à l'ignorance & à la routine; avec le secours du scalpel & de l'injection, la Chirurgie découvre une nouvelle organisation; elle indique le lieu du mal; dans la vuë de le détruire, le Naturaliste apprend à connoître les corps; le Chimiste les décompose ou les prépare; le Médecin éclairé les employe avec certitude, apprête les travaux du Botaniste, ferme l'oreille aux cris du préjugé, introduit l'inoculation, & soulage l'humanité.

En un mot la marche de l'esprit humain n'est plus le tâtonnement d'un aveugle. La conviction ne vient qu'à la suite de l'examen; les vérités se multiplient avec les découvertes. Ce qui passoit pour vrai cesse d'être vraisemblable, & ce qui n'étoit pas même vraisemblable devient un fait.

La petitesse des objets ne sçauroit les faire dédaigner; ils sont partie d'un tout immense,

& leur multitude promet un fond inépuisable à nos recherches. Le travail n'est une peine qu'aux yeux de l'ignorance ; c'est la récompense du sage. Un ancien a dit : *Quand l'esprit n'est point occupé, il devient corps ; quand il est occupé, le corps devient esprit.*

Mais que dis-je ! la Littérature elle-même reçoit des secours de la nature : car à Dieu ne plaise que je veuille proscrire ces jeux heureux de l'esprit humain ; ils délassent le Philosophe lui-même ; s'il faut à l'homme des erreurs, il doit choisir l'illusion la plus riante. Le prestige du théatre adoucit ses mœurs ; *Alzire* & *Merope* l'élevent, l'attendrissent, & le portent aux vertus. L'habitude d'observer le mettra en garde contre la séduction. Elle bannira le merveilleux ; elle fera triompher la vérité, en inspirant plus d'exactitude à l'Historien, & plus de défiance au Lecteur.

L'éloquence & la poësie, moins livrées à la fougue d'une imagination qui les égare, s'enrichiront des découvertes du Physicien ; elles abandonneront les êtres imaginaires pour célébrer les faits.

La fable, cette maitresse surannée dont les anciens & les modernes ont épuisé les faveurs, la fable leur fournira moins d'images que le spectacle des œuvres du créateur.

Le chantre des Alpes * prendra la nature pour son Apollon & formera des chants sublimes.

Les airs ne seront plus peuplés par des sylphes; des êtres réels parés des plus belles couleurs, leur tendre union, & les soins qu'ils prennent pour se reproduire, présenteront chaque jour de nouveaux tableaux.

Les *tritons* & les *néréides* n'habiteront plus la mer; un miracle se devoilera; on verra des milliers d'êtres organisés; on en découvrira dans les plantes; le corail & les pierres même paroitront animés.

Les entrailles de la terre n'enfermeront plus des *gnomes*; les mineraux s'y présenteront sous mille formes. Tous les élements y seront en action & concourront à former, à accroitre ou à détruire les métaux qui doivent nous enrichir.

Les fleurs & les fruits ne devront plus leur naissance à une déesse imaginaire; elles auront une vie, un sommeil (1) & des amours. (2)

Les Nymphes enfin n'aimeront plus les forêts; une séve féconde sortant du sein de la terre, circulera dans les vaisseaux qui lui sont préparés; & mise en action par l'air, cet élément

* Mr. *Haller*.

(1) V. Linnæus Philos. Botan. p. 275. & 88.

(2) Siltême sexuel.

ment subtil qui détruit & vivifie tous les corps, elle portera la vie jusqu'à l'extrémité des rameaux. (3)

La poësie & l'éloquence recevront donc un nouvel être des mains de la nature & de la vérité.

C'est ainsi que si j'avois à peindre le modèle des rois, je n'imaginerois point un être fantastique; je ne le chercherois ni dans la fable, ni dans l'histoire; je le trouverois dans *Stanislas*.

Je ne sçai, Messieurs, si le goût vif que m'inspire l'histoire naturelle, si l'amour du vrai ne m'a pas entrainé trop loin. J'ai moins voulu montrer ce qui est, qu'exprimer ce que je sens; fait pour desirer des préceptes, j'en attends de vous & j'ose vous les demander. Mes foibles idées ne m'auroient pas sans doute conduit à trouver de l'insuffisance dans les lettres, si tous ceux qui les cultivent, suivoient les exemples que vous donnés.

---

(3) On n'a pas cherché à exposer ici les vrais phénomènes de la circulation alternative démontrée par les expériences du Sçavant M. *Hales* (*Statique des Végetaux*.) On s'est contenté de donner un exemple des images que peut fournir le règne végetal.

ARTI-

ARTICLE SECOND.

ELOGE DE LA FRIVOLITÉ.*

MOralistes chagrins, tristes censeurs de nos goûts & de nos plaisirs, je vais vous confondre aujourd'hui. Rien, dans ce siécle, n'enflamme plus votre bile que la frivolité. Réflexions, raisonnemens, déclamations, invectives; tout vous est bon contre une ennemie si douce & si legére. Elle rit de vos fureurs; c'est toute sa vengeance; & elle-même m'interdit de prendre sérieusement sa défense. Je veux pourtant vous éclairer : rougissez de vos méprises, ou plutôt, s'il vous reste quelque discernement, riez & profitez.

Et vous, Beau-Sexe, aimables Législatrices du siécle, applaudissez d'avance à votre Chevalier, soutenez-le; il va défendre votre ouvrage.

C'est

* Par Mr. De Vattel.

C'eſt à vous, ſans doute, que nous devons l'aimable frivolité ; & c'eſt auſſi par là que je commence ſon éloge. Venir de vous, c'eſt tout dire : C'eſt de vous que nous tenons tout ce qu'il y a de plus aimable & de plus exquis. L'Hiſtoire m'en fourniroit aſſez de preuves : Mais citer l'Hiſtoire ! cela viſe au ſérieux, c'eſt de la ſcience ; & Dieu nous garde de la ſcience ! On l'abandonne aux Pédans. Je me borne donc à alléguer la foule des galans Ecrivains de notre tems, qui attribuent au commerce des femmes l'urbanité, la politeſſe, l'humanité des habitans de l'Europe, ces vertus douces & aimables, par leſquelles nous nous diſtinguons ſi avantageuſement des autres Peuples. Tout ce qui vient de vous porte le caractère de ſon origine. Non, jamais vous n'avez rien produit que d'excellent, ſi ce n'eſt quand vous avez voulu vous mêler de choſes ſérieuſes. Si la Maitreſſe d'un Roi veut gouverner l'Etat, elle excite des murmures, un mécontentement général : On la louë, on la recherche avec plaiſir, quand elle ſe borne à régler les fêtes & les amuſemens de la Cour. Lorſque *Eve* voulut tâter de la ſcience & en faire goûter à ſon mari (je me permets ce

trait

trait d'hiſtoire; peut-être ne l'avez-vous pas encore oublié); elle attira ſur eux & ſur leur poſtérité une foule de maux. Ils furent chaſſés du Jardin délicieux, où ils n'avoient rien à faire qu'à goûter les plaiſirs, & comme des bêtes de ſomme, ils ſe virent condamnés au travail.

Ah! que vous réparez bien aujourd'hui la faute de cette mére commune! Vous détournez les hommes d'une application dangereuſe. Pour vous plaire, ils s'accoutument à badiner de tout, & vous les entraînez dans la plus douce molleſſe. Ce que les anciens ont tant reproché à *Sardanapale*, fait aujourd'hui le mérite de nos brillans Seigneurs. Il eſt vrai que nos Guerriers ſe piquent encore de courage, parceque vous aimez cette qualité; mais ils craignent les fatigues, ils peſtent contre les incommodités d'une Campagne; & s'ils n'ont pas ſous leurs tentes de quoi fournir au plus grand luxe, ils crient que l'Armée manque de tout (*). J'ai vû des Généraux, dans une retraite, abandonner douze piéces de canon, afin

* Les vrais Guerriers ne s'offenſeront pas de ce badinage; au contraire, ils ſeront bien aiſes de voir tourner en ridicule la molleſſe de ceux qui portent ce vice juſques

afin d'employer les chevaux à trainer leurs immenſes équipages. O que j'aime ce trait! qu'il vient à mon but! Abandonner des machines infernales, faites pour la deſtruction des hommes, les laiſſer dans la bouë, & cela pour emmener de quoi régaler d'honnêtes-gens, de quoi ſe baigner, ſe parfumer, ſe vêtir galamment & ſe mettre en état de plaire aux femmes! Voilà comme la frivolité rectifie les goûts! elle nous apprend à préférer la conſervation, la multiplication de l'eſpèce humaine, à ſa deſtruction.

O! ſi ſeulement tous nos ennemis pouvoient mieux imiter nos mœurs! Les Armées deviendroient bientôt plus magnifiques que redoutables; les expéditions guerriéres ſeroient des fêtes brillantes. Mais il eſt des Peuples encore brutalement ſérieux, qui s'exercent ſans relâche, qui méditent ſur l'art de la guerre, & qui même, au milieu de l'hyver, font des coups de main, tandis que nos Officiers font l'amour & donnent des bals. Je n'y vois qu'un remède, mes chers compatriotes; rendons notre

ques dans les Camps, & ſemblent ignorer que l'Homme de guerre ne ſe pique pas ſeulement de braver le danger, mais qu'il ſupporte avec la même conſtance la faim, les fatigues & le mal-aiſe.

tre frivolité plus féduifante encore, étendons notre luxe, pouffons-le jufqu'à-ce qu'il gagne partout; alors tout ira bien; les chofes feront égales, & nous ne rifquerons plus de nous voir chaffés malhonnêtement d'un Pays éloigné, au milieu de la plus mauvaife faifon.

Quand il n'y aura plus perfonne qui fe pique d'entendre la guerre, peut-être ne la fera-t-on plus. Si toutes les Cours de l'Europe s'étoient occupées de *Pantins*, verrions-nous aujourd'hui ces cruelles diffenfions, qui défolent nos contrées? O douce frivolité! gagne encore quelques têtes, & bientôt on ne fera que rire de ces grands intérêts des Nations, qui font verfer tant de fang. Les Princes joueront leurs prétentions aux dez, comme les Courtifans y jouent déja leur patrimoine. Si je ne craignois de me donner un air de folidité, je propoferois à l'Europe ce moyen de paix perpétuelle: Il feroit certainement plus praticable que les chimères de l'Abbé de *St. Pierre*.

Notre Nation fait généreufement les frais du grand moyen que je propofe. En fe livrant la premiére à la frivolité, elle s'eft un peu expofée à être opprimée par fes voifins. Mais le

le danger ne durera pas. Ces jeunes Etrangers, qui viennent chercher parmi nous l'élégance & le *bon ton*, raportent au moins chez-eux le goût de la frivolité. J'avouë que la plûpart sont fort ridicules. Mais les en croyez-vous moins propres à faire des Prosélytes? Ah! détrompez-vous, Messieurs; les dispositions de tous les Peuples sont plus heureuses que vous ne pensez. Quand un de ces voyageurs revient dans sa Patrie, voyez avec quel empressement, avec quelle avidité les jeunes-gens de l'un & de l'autre sexe le considérent & l'écoutent! C'est un spectacle réjouissant. Les uns se rompent le col, en voulant imiter son aimable étourderie: d'autres attrapent à la volée toutes ses expressions nouvelles, & bientôt on n'entend plus rien à leur jargon. Poursuivons hardiment, Messieurs, laissons faire nos gens à la mode, & dans peu je vous livre toutes les Nations de l'Europe pour nos singes: Bons ou mauvais, que nous importe?

Déja quelques-unes se déclarent nos émules; les mœurs s'adoucissent; on quitte l'austérité chagrine: l'aimable frivolité règne, & répand ses faveurs jusques sur les ingrats qui l'outragent. Que je vous en donne, Messieurs,

un

un grand exemple, dans une claſſe très-nombreuſe. De tout tems l'amour a fait des ſiennes; & lorſqu'il lui arrivoit de ne pas reſpecter les droits de l'Hymen, quels deſordres dans la ſociété! Des familles troublées, d'implacables diſcordes, des combats, des meurtres; une Belle deshonorée, condamnée à des peines cruelles, pour avoir cédé au plus doux des penchans. Quel ſpectacle, ô Ciel! Il révolte l'humanité. Mais comment arrêter le cours de tant de maux? L'amour ne reçoit point de Loix, & l'on s'opoſeroit en vain à ſa puiſſance. Voici le remède, Meſſieurs, & ce que l'antiquité n'a pu trouver, la frivolité bienfaiſante nous l'offre aujourd'hui: Tout traiter de bagatelle, rire de la fidélité, ſe moquer de la jalouſie, la couvrir de ridicule. Qui oſera encore ſe montrer jaloux, dans un ſiécle où l'on rougit bien plus d'un ridicule que d'un vice? C'eſt donner beau jeu à la galanterie, j'en conviens, & les infidélités conjugales ſe multiplieront à l'infini. Mais où eſt le mal à cela? Et ne vaut-il pas mieux qu'il y ait dans une Province dix mille cocus paiſibles & contens, qu'un ſeul cocu miſérable & furieux?

Si je voulois parcourir tous les états, je

vous ferois voir la frivolité menant partout à ſa ſuite le bonheur & la paix. Que nos Abbés continuent à ſervir les Belles, qu'ils ſe piquent de l'emporter ſur le plumet en gentilleſſe, en légéreté; vous ne les verrez point écrire ſur des matiéres contentieuſes, ni exciter des querelles dangereuſes pour l'Etat & pour l'Egliſe. Une chanſon ſera le fruit le plus laborieux de leurs veilles: Et qui ne préféreroit une chanſon à une diſpute théologique?

Voyez nos jeunes Magiſtrats, galans, diſſipés, freluquets, petits-maîtres. Ils n'ont pas ſi bonne grace que les petits-maîtres de Cour; c'eſt un reſte du ſérieux de leur état: Mais laiſſez les faire; bientôt ils n'en conſerveront pas la moindre trace: & quand cette élégance aura gagné toute la robe, craindrez-vous de voir revenir les tems de la fronde?

O froids raiſonneurs, dites-moi, qu'entendez-vous par frivolité? N'eſt-ce pas l'amour de la bagatelle, ou le dégoût des choſes ſérieuſes? Eh! vous nous criez ſans ceſſe que les hommes ſont méchans & corrompus: Voulez-vous qu'ils s'occupent ſérieuſement à faire du mal? Laiſſez-les courir après la folie; ils vous feront rire: Aimez-vous mieux qu'ils vous faſſent

ſent pleurer? Pour moi je préfére un jeune chien folâtre, à un vieux dogue qui mord. L'enfance eſt l'âge de la frivolité : N'eſt-ce pas auſſi celui de l'innocence? Hé bien! demeurons toujours enfans. Il eſt vrai qu'un enfant de ſoixante ans n'a pas bonne grace; & c'eſt tout ce qui m'en déplait. Mais ne vaut-il pas mieux qu'il ſoit ridicule, que malfaiſant? O! que de fameux perſonnages je voudrois voir occupés de jouets & de poupées! Le monde n'en iroit que mieux: L'un caſſeroit la tête à ſes marmots; l'autre voleroit les dragées de ſes camarades. Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter que *Machiavel* n'eût écrit que des Romans, même à la moderne? Et *Alexandre* à cheval ſur un bâton, eût-il cauſé autant de mal, qu'il en a fait, monté ſur *Bucephale*.

Ceſar l'entendoit mieux que vous, Meſſieurs. Comme on lui vouloit rendre ſuſpects *Antoine* & quelques autres libertins, *ce n'eſt point*, dit-il, *de ces enfans de la joye, que j'ai à craindre; je me défie bien plûtôt de ces viſages pâles & maigres*. En effet, de *ce premier des Céſars*, comme dit très-bien *Rouſſeau*, *l'aſſaſſin fut homme ſobre*. Et *Ceſar* lui-même, à votre avis, n'eût-il pas mieux valu à ſa patrie, qu'il

ſe fût livré à la frivolité, qu'il ſe fût conte
d'être le plus aimable & le plus galant Ca
lier de Rome ? Il lui en eût mieux pri
lui-même; il n'eût pas été aſſaſſiné; car
ſon tems, les Italiens n'étoient pas ſi jalc
Mais bien loin de-là, cet Uſurpateur a
l'eſprit tellement tourné aux grandes vu
qu'il y faiſoit ſervir même les choſes frivo
il faiſoit l'amour aux Dames par politiq
aujourd'hui nous ſoumettons la politiqu
l'amour. Et le Succeſſeur de *Céſar*, ce fam
Octave, qui à dix-huit ans dupa *Ciceron*
tout le Sénat! Rome eut-elle à s'applaı
d'avoir produit ce génie précoce? Voilà
ſage ſans barbe, prudent, aviſé, ſérieux,
bile; il aſſervit la Reine du monde. Je v
le demande, Meſſieurs; aujourd'hui, dans
ſiécle de la frivolité, où trouveriez-vous
jeune Seigneur auſſi dangereux?

Mais il eſt tems de finir. Je ne veux
être long; c'eſt un défaut aſſommant, mê
dans les meilleures choſes. Auſſi-bien
m'apperçois qu'il m'eſt déja échappé deux
ou trois fois de citer l'Hiſtoire. Voilà un ı
cule dont je ris tout le premier; & ſi cela v
amuſe, je ſuis prêt à me *perſifler* moi-mê

* * *

ARTICLE TROISIEME.

EPITRE SUR LE BONHEUR.*

NOn, le vrai *Bonheur* n'eſt attaché à aucun état. Le moyen de jouïr des rapides inſtants de cette vie, l'objet le ſeul digne d'envie, c'eſt le contentement d'une ame ferme; & cette force, ce courage de l'eſprit, n'eſt pas le préſent d'un aveugle deſtin; il eſt le lòt du Sage.

L'héritage & la naiſſance ne donnent point un cœur bas ou élevé; un Empereur pouvoit être eſclave, un eſclave porter la couronne. Ce fut un hazard qui, à la honte du tems, plaça *Néron* ſur le trône des Céſars, & *Epictète* dans les fers.

Le vulgaire ne connoit qu'une face des objets. Il ne voit de bonheur, que dans les careſſes de la fortune. Il vit dans un ſonge continuel; & dans tous les rôles, que joue ſa vanité,

* Traduite de l'Allemand de Mr. *Haguedorn*. L'Original eſt en Vers.

vanité, il nous prête à rire. Semblable à T
gellin (a) ou au fils de *Soémis* (b), il ob
avec bassesse, ou règne avec fureur; toujou
peuple, dans la poussiére comme sur le trôn
grossier dans un état, faux & léger da
l'autre, passant de l'orgueil à une soumissic
rampante, il est plus aveugle encore que
fortune, & ne s'apuie jamais sur la sagesse.

C'est cependant cette seule sagesse qui parc
avec la même dignité dans tous les emploi
dans toutes les places. Elle dicte les ve
d'*Homére*, & les loix de *Licurgue*; elle co
fondit par la bouche de *Socrate*, les sophism
des Pédans; & au milieu d'une cour superbe
elle suivit *Eschine* & *Platon*; elle décore u
Esope dans l'esclavage, un *Antonin* sur le tré
ne; elle accompagne également *Curius* ass
sur le char de triomphe, & *Curius* dans s
rudes champs conduisant la charuë.

Qu'est-ce donc que cette *Sagesse* si peu com
mune? c'est la science de chercher en soi-mê
me le bonheur. Et qu'est-ce que le *Bonheur*
cet état de vrai plaisir, de joye durable, qu
la foule insensée évite avec tant de soin; for

c

(a) Un des vils favoris de *Néron*.
(b) *Héliogabale*, fils de *Séomis* ou *Sémiamire*.

dé ſur le ſentiment, ſur la ſcience, ſur la tendance vers la perfection, ſur une conduite irréprochable, ſur la promptitude conſtante à diriger ſes actions libres vers un but conforme aux devoirs de la nature & de notre état.

Le cœur du Sage n'eſt-il pas un véritable ſanctuaire, une image de la ſuprême bonté, un autel conſacré à ſa gloire? De ce cœur, le fidèle ſentiment de l'humanité bannit tous les mouvemens dénaturés d'un intérêt mal entendu. Il eſt la ſource de ce courage vertueux, qui ne trahit jamais l'amitié, fait du bien aux ennemis même, aime la paix, la recherche, déſarme les fureurs de la diſcorde, & ne ſe venge de l'ingratitude que par de nouvelles bontés. Il eſt la ſource de la modération dans les ſouhaits, lorſque tout leur ſuccède; de l'intrépidité, lorſque tout nous eſt contraire; de l'égalité d'ame, inébranlable dans les revers; de la vérité dans les diſcours, & de la vérité dans les mœurs; du penchant à contribuer au bonheur de tous les hommes, à ne point borner ſes vues à ſes tems & à ſes beſoins, à ſacrifier volontiers ſon bien-être à celui de la poſtérité, & ſa vie au ſalut de la patrie.

Voilà cette prééminence jamais aſſez révérée,

cette majesté de l'ame, cette vraie prérogativ de l'humanité. Volupté, richesse, puissance ces biens désirés par la foule, la nature n les refuse pas aux animaux même.

Redoutable à ses foibles voisins, l'aigl n'étend-il pas son empire dans les airs, & l requin (*a*) dans les mers? Le fier lion, l Roi des animaux, & le tygre, exercé au combats, ne sont-ils pas, semblables aux *Alé xandres*, des chefs, des héros, des conqué rans? ne s'exposent-ils pas tous les jours à d plus grands dangers, contre des ennemis plu courageux? une coquille ne renferme-t-ell pas souvent plus de richesses que n'en peu dissiper *Polidore*, ou que n'en épargne le pér avare de *Cléon*? Le triste *Tibére*, plongé dan la débauche, a-t il jamais trouvé autant de plai sir, que l'amour en fait goûter aux simple moineaux? & le *Sibarite* est-il couché plu mollement sur des roses, que l'araignée léger sur des fils tissus par elle-même.

La force victorieuse, le lôt des richesses tout ce qui flatte & occupe les sens, n'es don

(*a*) Le *Requin* est un gros Poisson vorace. Le text parle d'un Poisson nommé l'*Epée* ou l'*Empereur*; il e sans doute indifférent, que le traducteur ait mis un nor pour un autre, plus susceptible d'équivoque.

donc pas donné à l'homme ſeul. Toutes ces choſes peuvent contribuer à ſon plaiſir; mais, deſtiné à l'immortalité, il doit s'attacher à ſuivre de plus grands objets.

Sans doute, penſera quelque grand Docteur, accoutumé à meſurer ſon bonheur par le nombre de ſes démonſtrations ſubtiles, ſans doute les attraits des ſciences rares & ſublimes doivent ſeuls fixer nos ames. Moi, je m'occupe à connoître la nature de ces mondes qui roulent ſur nos têtes, à vérifier les ſoupçons des *Orphées*, des *Epicures*, des *Brunus* (*a*), à contempler ces légions de ſoleils qui couvrent le firmament; à obſerver, chaque fois qu'une nouvelle étoile ſe montre, ou qu'une autre diſparoit; à aprécier les découvertes d'un *Flamſtéed* ou d'un *Liebknecht*; à compter le nombre des conſtellations & à calculer leur grandeur. Je ne ſuis pas curieux des connoiſſances à la portée du Vulgaire: l'œil d'un Philoſophe ſe plait à de plus grands objets. Il cherche, par quelle loi, dans le plus grand parfait des Mondes, chaque planéte principale, entrainée par un mouvement elliptique autour du Soleil, ſon foyer, au travers des tourbillons d'un air ſubtil,

(*a*) Auteurs du ſiſtême de la pluralité des Mondes.

ſubtil, ſuit conſtamment ſa route: comment, dans leurs ſphères opaques renfermant des mers, des terres fermes & des montagnes, ſemblables à notre globe, ils ſont ſans doute habités par des hommes, capables, auſſi bien que nous, de faire des ſiſtêmes; & parmi leſquels pour le grand bien de leur monde, quelqu'autre *Wolf*, quelqu'autre *Neuton*, enſeignent la Philoſophie. C'eſt avec les plus grandes délices, que je paſſe des nuits à côté de mes tubes, faiſant par moi-même ces découvertes, auxquelles un Allemand, un Chanoine même (*a*), n'a pas craint de ſacrifier ſes veilles.

Eh qui, mon ami, ne connoit le prix de la ſcience, ſes effets utiles, ſa gloire immortelle? mais penſez-vous que par les vues du grand Créateur de l'Univers nous ſoyons deſtinés à n'être que ſçavans? Votre maiſon, & plus encore votre Patrie, n'ont-elles pas droit ſur votre activité, ſur vos talens? L'ardent Sirius & le brillant Orion ſont-ils quelque choſe à la liberté de la Germanie, ou au ſalut d'une ville, ou au bon droit de l'innocence, ou à l'encouragement de la vertu, ou au bonheur de l'ame? La charrue groſſiére, la herſe n'eſt-elle

(*a*) *Copernic.*

elle pas plus utile à l'Etat, que ces tubes propres à découvrir, ſoit cette neige de *Caſſini*, ſoit cette terre blanche de *Huygens*, qui couvre la ſurface éclatante de Jupiter? *Socrate* s'intéreſſoit au bien des hommes, quand, avec une ſévérité louable, il ne vouloit retenir de l'Aſtronomie, que les obſervations d'uſage pour l'agriculture & pour la navigation. L'expérience, ſans doute, lui avoit apris que l'érudition ne rend pas heureux.

Vous y êtes! s'écriera *Gryphin*: à l'exception du calcul il n'eſt point de ſcience, point de connoiſſance qui profite. Mais ce calculateur *Gryphin* de qui n'eſt-il connu? cet homme, à qui vainement les fleurs offrent leur parfum & les boſquets leur fraiche verdure; & que tout l'éclat du Soleil ne fraperoit point, ſi, en prolongeant les jours, il ne lui épargnoit le feu & la lumiére; cet homme rapace, accoutumé à regarder comme des Demi-Dieux ceux qui créent les eſpéces, & à n'admirer que les merveilles opérées par l'or, accumulé par des péres qui ſe damnent pour la fortune de leurs fils; cet homme enfin, qui, tantôt étale ſes tréſors, tantôt s'enterre avec eux, &, à la grande joie de ſes héritiers, ajoute tou-

toujours au lucre de ses prédécesseurs. Non, la contemplation de la nature, de ce magnifique Univers, ne peut point charmer l'ame d'un Traitant. Tandis que *Gryphin* couve son argent, veillent autour de lui l'avarice misantrope, le soupçon toujours attentif, la fraude inquiéte, l'infame parjure, l'horrible envie, la convoitise des biens du prochain, le desespoir dans le péril, & l'effronterie insensible aux éloges de la modération.

Heureux l'homme riche, quand il n'y a point de malédiction ou de honte attachée à ses biens purs : quand, à couvert du reproche des loix, il peut, dans l'abondance d'une fortune bien acquise, puiser des secours, pour vêtir le pauvre & pour le loger. Je le vois chérir les arts, & les nourrir, prêter son apui avec empressement, se faire une habitude de verser le beaume dans les playes des affligés, essuyer les larmes de la misère, prolonger par ses bienfaits les jours des vieillards, & en élevant des enfans, qui puissent un jour servir d'apui à leurs péres, s'attirer leurs derniéres bénédictions. Toutes ses actions sont animées par la passion délicieuse de voir des heureux. Ses biens sont communs à tous les humains; &

& ſon cœur, toujours prêt à plaider en faveur des pauvres, abonde d'une tendreſſe toujours active, d'une compaſſion digne d'un Dieu.

Oui, *Titus*, on doit regretter chaque jour échapé, ſans que, par la conſolation d'un malheureux, on ait ſatisfait au devoir de Citoyen de la terre; & chaque heure, paſſée dans une inſenſibilité honteuſe, à la vue de la miſére que nous pourrions ſoulager, eſt en effet une heure perdue. Mais il ne faut point, qu'à l'exemple de ces faux dévots, courbés par une humilité ſecrétement orgueilleuſe, notre amour pour le prochain, notre compaſſion, notre bienfaiſance, s'évaporent en vains ſoupirs, ou s'évadent dans de ſombres retraites; & que nous dérobions aux hommes de quoi donner à nos fréres. Trop ſouvent des mains pieuſes, pliées dans des priéres fréquentes, s'accoutument à adminiſtrer par inſpiration les biens de ce monde, à engraiſſer les diſciples & rejetter le reſte des Hommes, à dépouiller ceux qui ſont vêtus, pour vêtir ceux qui ſont dépouillés. Miſérable eſprit de ſecte, qui avec la ſagacité d'un *Saint Cyran*, devines les deſſeins de la providence; qui bornes tes devoirs à ta troupe, & rempli de fauſſes illuſions, re-

gar-

gardes les Hommes comme des réprouvés, indignes du plus petit sacrifice!

Voyez la bonté Divine, bien plus facile, s'étendre à tous les besoins, ne mettre aucune borne à ses bienfaits, & verser la bénédiction sur tous. Oui, ces petites ames, qui, par une générosité prudente & dure, changent véritablement en pierre le pain qu'elles distribuent, envieuses du bonheur d'autrui, sont des apostats de la nature, & de vils *Gryphins*.

L'or attaché aux mains de l'avare se rit de son Tuteur insatiable; & des trésors accumulés ne sont que d'inutiles monceaux, en attendant qu'un Sage, incapable de se laisser éblouir par leur éclat, leur donne la vie en les répandant pour le bien des autres.

Et c'est dans cette science que *Fauille* excelle. A l'imitation des Grands il se donne des terres, des châteaux, & un grand nom, sans lequel son laquais seroit souvent aussi noble que lui; un nom, qu'il prend soin de relever encore par de grandes dépenses. C'est vivre noblement que de répandre ses richesses rapidement & avec abondance, ainsi que ces torrens versés dans ses vastes jardins, avec plus de frais & de magnificence que de choix & de bon goût.

goût. Là vous voyez, de la bouche de Cibèle les ondes sortir mêlées avec la foudre; & des Graces nager dans les eaux que leur crachent des Amours. Là, dans une grotte soutenue par la Renommée, vous voyez Vulcain transi de froid au milieu des bouillons d'eau, & Neptune sécher sur les bords. Ce n'est pas, que pour éblouir la foule, sous une dissipation apparente *Fatille* cache une avarice secrète. Non, les éloges des flatteurs déterminent seuls sa vanité; il fera par bel air jusqu'à des charités. Sa vanité se plait à secourir ceux qui vantent son bonheur. Il protège les arts sans s'y connoitre. Il léve les scrupules de la Chanteuse modeste, en dépit du rhûme & des vapeurs. Sa main, libérale envers le mérite, enrichit le peintre & la brodeuse; & ceux qui ne profitent pas de ses génerosités comptantes, s'en dédommagent, en bâtissant ou en démolissant à ses dépens; pourvû qu'avec une diligence aveugle ils suivent ses moindres signes, & placent, sans opposition, des voutes de plâtre dans les apartemens, & des plafonds de menuiserie dans les Sales. Entrons dans sa chambre à coucher; tout y est de son invention, les colonnes sont empruntées de Rome & les glaces de Paris; au

haut

haut de plusieurs degrés, son alcove, sur un fond de marbre noir, nous présente en airain le buste de *Fatille* souriant. Au déhors les ceintres sont chargés de feuillages légers ; & à côté des écuries, richement couvertes de cuivre, vous voyés, ô chef-d'œuvre de l'architecture ! sur des pilliers d'un ordre teutonique reposer un temple farci de Dieux, si magnifique, qu'en dépit des connoisseurs, la vanité y a étouffé l'art sous la matière ; si ouvert, qu'à la moindre secousse de la bize, Jupin tremble avec toutes ses foudres ; que, naguères une ondée de pluye alloit enlever Minerve, & que les oiseaux profanes... paix ! c'est le Maître qui vient : c'est lui ; le fracas des équipages bruyans l'annonce, lui & les compagnons de sa fortune. La glace baissée, vous voyez la mine importante de ce grand Homme ; & la foule, d'aussi loin qu'on peut entendre son train, s'arrête avec admiration, & le salue en passant. Les conviés rassemblés, on les conduit avec de longs complimens au réfectoire, où, sur une table simétrisée par une abondance de ragouts précieux & par une chère de Rois, un cuisinier à gros gages va prouver la supériorité de son talent ; où toute-

fois

fois *Fatillé*, le gros *Fatille* ne trouve du goût ni à la perdrix ni à l'ortolan, rejette les truites & le saumon, & chargé de l'indigestion de tant de bonnes chères, ne touche ni à l'ananas ni aux nids de Tonquin. Hélas! le Médecin a enlevé au cuisinier le soin de cette vie précieuse, & déja les douleurs, compagnes du repentir & tristes suites des perfides plaisirs, l'attaquent dans toute leur fureur.

L'apetit fuit ceux qui fuyent le travail. La fatigue de la journée procure au laboureur, au jardinier, au pêcheur, dans leur repas, un plaisir au-dessus de tous les aprêts. Heureuse pauvreté des moissonneurs & des bergers, qui, sur le verd gazon, à l'ombre des bois & à la vue des vallons couverts de troupeaux, se regalent de mets grossiers, mais bénis, mais assaisonnés par cette simple nature, qui préside à leurs mœurs!

Un vieux glouton, dont la langue épuisée est devenue insensible aux sels & aux sauces, avec quoi reveillera-t-il ses gouts? Malheureux! cède au Vautour tes Faisans élevés avec tant de fraix; le Brochet mieux portant a plus de droit sur tes Carpes, engraissées pour ton dégout. Rassasie-toi, mais en songe; autrement

le grave *Rezio* (a), le bâton levé fera enlever tous tes plats. Que dis-je, en songe? hélas, l'âge amène toujours de nouveaux chagrins; il t'a pris l'apetit, il t'enlève encore le repos. Le vrai sommeil se rit des tendres duvêts, & trompe le citadin perfide, pour se loger chez l'honnête paysan, où une conscience étroite rend la simple promesse plus sure que les engagemens apuyés de toutes les formalités pompeuses du barreau. C'est au frugal habitant de la campagne, qui, suivant la mode du vieux tems, compte le lait & les fruits pour ses mêts les plus dignes d'être recherchés; c'est à lui que la nuit amène le calme tranquile; lui seul sçait haper le sommeil en bâillant, & le serrer en ronflant de toutes ses forces. L'expérience justifie encore le proverbe, que les lits durs donnent les bonnes nuits, & par plus d'un exemple elle prouve, que le sommeil, cette douce récompense d'un travail utile, cette image de la mort, & en même tems cette source de la vie, que le sommeil enfin si précieux n'est rien moins que l'équipage des riches.

O vous *Griphin*, ô vous *Fatille*, trouve-t-on chez vous le vrai plaisir, le plaisir durable?

L'un

(a) Dans Don Quichotte.

L'un par avarice, l'autre par dégoût, tous les deux par un préjugé ridicule, vous êtes privés des moyens de jouïr; & l'argent ne vous sert que pour être ramassé ou dissipé. La paix de l'ame, compagne fidèle du sage, qui par sa tranquilité intérieure relève sa fortune au-dehors, cette paix, ce trésor ne vous est pas connu. Toute-fois, si la fortune venoit à vous trahir, quelle consolation, quelle ressource cette tranquilité ne vous donneroit-elle pas! Si le destin irrité, & accoutumé à abatre de plus grandes fortunes, vous renvoyoit à l'état de vos péres, ou vous privoit seulement de la moitié de vos biens, vous soutiendriez votre revers, avec moins de courage qu'une femme, qu'un enfant.

La vertu seule rend notre ame invincible dans le péril & dans le malheur. Le crime & la honte de Verrès banni de sa patrie, sont encore aggravés par le faux éclat de sa fortune évanouie. Mais le vainqueur de Carthage, au champ de bataille, au Capitole & dans l'exil, est toujours le grand *Scipion*, est toujours un héros. Le sort du Sage a son prix décidé. Le mérite le soutient dans le bonheur, l'innocence dans les revers, & tous les principaux traits de son caractère, sa justice, sa

 vérité,

vérité, son amour pour les hommes, sa vertu en un mot, ne sont point un prêt de l'aveugle hazard. Par un rare bonheur, ses qualités le mettent au-dessus des préjugés ; toujours égal à lui-même, la pourpre ne peut rien lui donner, ni l'abaissement rien ôter de sa gloire : toujours au-dessus de son état, il mérite l'admiration en suivant la nature, qui, dans ses chefs-d'œuvres, ne péche jamais ni par excès ni par défaut. Sensible à la dépravation du goût de l'avare & du dissipateur, il évite les deux écueils avec une fermeté de conduite digne d'éloge. Des mœurs sages donnent du lustre à tout, elles annoblissent la médiocrité. Santé, tranquilité d'ame, securité de la vie, gaieté de l'esprit, voilà des sources de plaisirs! souvent pour mieux jouir de ces biens, le Philosophe préfére un séjour obscur, une campagne riante. Une fortune éclatante n'est-elle pas toujours un fardeau ; & l'expérience ne vérifie-t-elle pas la fable surannée, dont *Cervius*, si fécond en histoires, autrefois auprès de son foyer entretenoit le paresseux *Horace* (*a*) ?

(*a*) Qui ne connoit la fable *du Rat de Ville & du Rat de Campagne*? Le Poëte la donne ici mot pour mot d'après le *sixieme discours du second livre des Satires d'Horace*.

ARTI-

ARTICLE QUATRIEME.

CONSIDERATIONS
SUR LES
DEVOIRS DE L'HOMME.*

LE Devoir eſt une action humaine exactement conforme aux loix qui nous en impoſent l'obligation.

On peut conſidérer l'homme, ou comme créature de Dieu, ou comme doüé par ſon Créateur de certaines facultés, tant du corps que de l'ame, deſquelles l'effet eſt fort différent, ſelon l'uſage qu'il en fait; ou enfin comme porté & néceſſité même par ſa condition naturelle, à vivre en ſociété avec ſes ſemblables.

La premiére relation eſt la ſource propre de tous les devoirs de la loi naturelle, qui ont Dieu pour objet, & qui ſont compris ſous le nom de *religion naturelle.* Il n'eſt pas néceſſaire de ſuppoſer autre choſe: un homme qui ſeroit ſeul dans le monde, devroit & pourroit prati-

* Encyclopédie.

quer ces devoirs, du moins les principaux, d'où découlent tous les autres.

La seconde relation nous fournit par elle-même tous les devoirs qui nous regardent nous-mêmes, & que l'on peut rapporter à l'amour de soi-même. Le Créateur étant tout sage, tout bon, s'est proposé sans contredit, en nous donnant certaines facultés du corps & de l'ame, une fin également digne de lui, & conforme à notre propre bonheur. Il veut donc que nous fassions de ces facultés un usage qui réponde à leur destination naturelle. De-là naît l'obligation de travailler à notre propre conservation, sans quoi nos facultés nous seroient fort inutiles; & ensuite de les cultiver & perfectionner autant que le demande le but pour lequel elles nous ont été données. Un homme qui se trouveroit jetté dans une île deserte, sans espérance d'en sortir & d'y avoir jamais aucun compagnon, ne seroit pas plus autorisé par-là à se tuer, à se mutiler ou à s'ôter l'usage de la raison, qu'à cesser d'aimer Dieu & de l'honorer.

La troisiéme & derniére relation est le principe des devoirs de la loi naturelle, qui se rapportent aux autres hommes. Quand je pense

que

que Dieu a mis au monde des êtres ſemblables à moi, qu'il nous a tous faits égaux, qu'il nous a donné à tous une forte inclination de vivre en ſociété, & qu'il a diſpoſé les choſes de telle maniére qu'un homme ne peut ſe conſerver ni ſubſiſter ſans le ſecours de ſes ſemblables, j'infere de-là que Dieu, notre créateur & notre pére commun, veut que chacun de nous obſerve tout ce qui eſt néceſſaire pour entretenir cette ſociété, & la rendre également agréable aux uns & aux autres.

Ce principe de la ſociabilité eſt, je l'avoue, le plus étendu & le plus fécond; les deux autres même viennent s'y joindre enſuite, & y trouvent une ample matiére de s'appliquer: mais il ne s'enſuit point de-là qu'on doive les confondre & les faire dépendre de la ſociabilité, comme s'ils n'avoient pas leur force propre & indépendante. Tout ce qu'on doit dire, c'eſt qu'ici, comme par-tout ailleurs, la ſageſſe de Dieu a mis une très-grande liaiſon entre toutes les choſes qui ſervent à ſes fins.

La nature humaine, ainſi envisagée, nous découvre la volonté du Créateur, qui eſt le fondement de l'obligation où nous ſommes de ſuivre les regles renfermées dans ces trois

grands principes de nos devoirs. L'utilité manifeste que nous trouvons ensuite dans leur pratique, est un motif, & un motif très-puissant pour nous engager à les remplir.

Dans cette espece de subordination qui se rencontre entre les trois grands principes de la loi naturelle, que je viens d'établir, s'il se trouve, comme il arrive quelquefois, qu'on ne puisse pas en même tems s'acquitter des devoirs qui émanent de chacun, voici, ce me semble, la maniére dont on doit régler entre eux la préférence en ces cas-là. 1°. Les devoirs de l'homme envers Dieu l'emportent toujours sur tous les autres. 2°. Lorsqu'il y a une espece de conflit entre deux devoirs d'amour de soi-même, ou deux devoirs de sociabilité, il faut donner la préférence à celui qui est accompagné d'un plus grand degré d'utilité; c'est-à-dire qu'il faut voir si le bien que l'on se procurera, ou que l'on procurera aux autres en pratiquant l'un de ces deux devoirs, est plus considérable que le bien qui reviendra ou à nous ou à autrui de l'omission de ce devoir, auquel on ne sauroit satisfaire sur l'heure sans manquer à l'autre. 3°. Si, toutes choses d'ailleurs égales, il y a du conflit entre

entre un devoir d'amour de ſoi-même, & un devoir de ſociabilité, ſoit que ce conflit arrive par le fait d'autrui, ou non, alors l'amour de ſoi-même doit l'emporter; mais s'il s'y trouve de l'inégalité, alors il faut donner la préférence à celui de ces deux ſortes de devoirs qui eſt accompagné d'un plus grand degré d'utilité. Entrons maintenant dans le détail des trois claſſes générales ſous leſquelles j'ai dit que tous nos devoirs étoient renfermés: ce ſera faire avec le lecteur un cours abrégé de Morale dans un ſeul article; il auroit tort de s'y refuſer.

Les devoirs de l'homme envers Dieu, autant qu'on peut les découvrir par les ſeules lumiéres de la raiſon, ſe réduiſent en général à la connoiſſance & au culte de cet être ſouverain.

Les devoirs de l'homme par rapport à lui-même, découlent directement & immédiatement de l'amour de ſoi-même, qui oblige l'homme non-ſeulement à ſe conſerver autant qu'il le peut, ſans préjudice des loix de la religion & de la ſociabilité, mais encore à ſe mettre dans le meilleur état qu'il lui eſt poſſible, pour acquérir tout le bonheur dont il eſt capable; étant compoſé d'une ame & d'un corps, il doit prendre ſoin de l'une & de l'autre.

Le

Le ſoin de l'ame ſe réduit en général à ſe former l'eſprit & le cœur; c'eſt-à-dire à ſe faire des idées droites du juſte prix des choſes qui excitent ordinairement nos idées; à les bien régler, & à les conformer aux maximes de la droite raiſon & de la religion: c'eſt à quoi tous les hommes ſont indiſpenſablement tenus. Mais il y a encore une autre ſorte de culture de l'ame, qui quoiqu'elle ne ſoit pas abſolument néceſſaire pour ſe bien acquitter des devoirs communs à tous les hommes, eſt très-propre à orner & perfectionner nos facultés, & à rendre la vie plus douce & plus agréable: c'eſt celle qui conſiſte dans l'étude des Arts & des Sciences. Il y a des connoiſſances néceſſaires à tout le monde, & que chacun doit acquérir; il y en a d'utiles à tout le monde; il y en a qui ne ſont néceſſaires ou utiles qu'à certaines perſonnes, c'eſt-à-dire à ceux qui ont embraſſé un certain art ou une certaine ſcience. Il eſt clair que chacun doit rechercher & apprendre non-ſeulement ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes, mais encore à ſon métier ou à ſa profeſſion.

Les devoirs de l'homme par rapport aux ſoins du corps, ſont d'entretenir & d'augmenter

ter les forces naturelles du corps, par des alimens & des travaux convenables; d'où l'on voit clairement les excès & les vices qu'il faut éviter à cet égard. Le soin de se conserver renferme les justes bornes de la légitime défense de soi-même, de son honneur & de ses biens.

Je passe aux devoirs de l'homme par rapport à autrui, & je les déduirai plus au long. Ils se réduisent en général à deux classes: l'une de ceux qui sont uniquement fondés sur les obligations mutuelles, où sont respectivement tous les hommes considérés comme tels: l'autre de ceux qui supposent quelque établissement humain, soit que les hommes l'ayent eux-mêmes formé, ou qu'ils l'ayent adopté, ou bien un certain état accessoire, c'est-à-dire un état où l'on est mis en conséquence de quelque acte humain, soit en naissant, ou après être né: tel est, par exemple, celui où est un pere & son enfant, l'un par rapport à l'autre; un mari & sa femme; un maître & son serviteur; un souverain & son sujet.

Les premiers devoirs sont tels que chacun doit les pratiquer envers tout autre, au lieu que les derniers n'obligent que par rapport à cer-

certaines personnes, & posé une certaine condition, ou une certaine situation. Ainsi on peut appeller ceux-ci des *devoirs conditionnels*, & les autres des *devoirs absolus*.

Le premier devoir absolu, ou de chacun envers tout autre, c'est de ne faire de mal à personne. C'est-là le devoir le plus général: car chacun peut l'exiger de son semblable en tant qu'homme, & doit le pratiquer; c'est aussi le plus facile, car il consiste simplement à s'empêcher d'agir, ce qui ne coûte guere, à moins qu'on ne se soit livré sans retenue à des passions violentes qui résistent aux plus vives lumieres de la raison: c'est enfin le plus nécessaire; car sans la pratique d'un tel devoir, il ne sauroit y avoir de société entre les hommes. De ce devoir suit la nécessité de réparer le mal, le préjudice, le dommage que l'on auroit fait à autrui.

Le second devoir général absolu des hommes, est que chacun doit estimer & traiter les autres comme autant d'êtres qui lui sont naturellement égaux, c'est-à-dire qui sont aussi-bien hommes que lui, car il s'agit ici d'une égalité naturelle ou morale.

Le troisiéme devoir général respectif des hom-

hommes considérés comme membres de la société, est que chacun doit contribuer autant qu'il le peut commodément à l'utilité d'autrui. On peut procurer l'avantage d'autrui d'une infinité de maniéres différentes, & dont plusieurs sont indispensables. On doit même aux autres des devoirs, qui sans être nécessaires pour la conservation du genre humain, servent cependant à la rendre plus belle & plus heureuse. Tels sont les devoirs de la compassion, de la libéralité, de la bénéficence, de la reconnoissance, de l'hospitalité, en un mot, tout ce que l'on comprend d'ordinaire sous le nom d'humanité ou de charité, par opposition à la justice rigoureuse, proprement ainsi nommée, dont les devoirs sont le plus souvent fondés sur quelque convention. Mais il faut bien remarquer que dans une nécessité extrême, le droit imparfait que donnent les loix de la charité, se change en droit parfait; de sorte qu'on peut alors se faire rendre par force, ce qui hors un tel cas, devroit être laissé à la conscience & à l'honneur de chacun.

Les devoirs conditionnels de l'homme envers ses semblables, sont tous ceux où l'on entre

entre de soi même avec les autres par des engagemens volontaires, exprès, ou tacites. Le devoir général que la loi naturelle prescrit ici, c'est que chacun tienne inviolablement sa parole, ou qu'il effectue ce à quoi il s'est engagé par une promesse ou par une convention.

Il y a plusieurs établissemens humains sur lesquels sont fondés les devoirs conditionnels de l'homme par rapport à autrui. Les principaux de ces établissemens sont l'usage de la parole, la propriété des biens, & le prix des choses.

Afin que l'admirable instrument de la parole soit rapporté à son légitime usage, & au dessein du Créateur, on doit tenir pour une maxime inviolable de devoir, de ne tromper personne par des paroles, ni par aucun autre signe établi pour exprimer nos pensées. On voit par-là combien la véracité est nécessaire, le mensonge blâmable, & les restrictions mentales, criminelles.

Les devoirs qui résultent de la propriété des biens considérée en elle-même, & de ce à quoi est tenu un possesseur de bonne foi, sont ceux-ci, 1°. chacun est indispensablement tenu envers tout autre, excepté le cas de la guerre, de le laisser jouir paisiblement de

de ſes biens, & de ne point les endommager, faire périr, prendre, ou attirer à ſoi, ni par violence, ni par fraude, ni directement, ni indirectement. Par-là ſont défendus le larcin, le vol, les rapines, les extorſions, & autres crimes ſemblables qui donnent quelque atteinte aux droits que chacun a ſur ſon bien.

Si le bien d'autrui eſt tombé entre nos mains, ſans qu'il y ait de la mauvaiſe foi, ou aucun crime de notre part, & que la choſe ſoit encore en nature, il faut faire enſorte, autant qu'en nous eſt, qu'elle retourne à ſon légitime maître.

Les devoirs qui concernent le prix des choſes, ſe déduiſent aiſément de la nature & du but des engagemens libres où l'on entre, il eſt donc inutile de nous y arrêter.

Parcourons maintenant en peu de mots les devoirs des états acceſſoires, & commençons par ceux du mariage qui eſt la premiere ébauche de la ſociété, & la pépiniere du genre humain. Le but de cette étroite union demande que les conjoints partagent les mêmes ſentimens d'affection, les biens & les maux qui leur arrivent, l'éducation de leurs enfans, & le ſoin des affaires domeſtiques; qu'ils ſe

con-

consolent & se soulagent dans leurs malheurs ; qu'ils ayent une condescendance & une déférence mutuelle ; en un mot, qu'ils mettent en œuvre tout ce qui peut perpétuer d'heureuses chaînes, ou adoucir l'amertume d'un hymen mal assorti.

Du mariage viennent des enfans ; de-là naissent des devoirs réciproques entre les peres & meres & leurs enfans. Un pere & une mere doivent nourrir & entretenir leurs enfans également & aussi commodément qu'il leur est possible, former le corps & l'esprit des uns & des autres sans aucune préférence, par une bonne éducation qui les rende utiles à leur patrie, gens de bien & de bonnes mœurs. Ils doivent leur faire embrasser de bonne heure une profession honnête & convenable, établir & pousser leur fortune suivant leurs moyens.

Les enfans de leur côté sont tenus de chérir, d'honorer, de respecter des peres & meres auxquels ils ont de si grandes obligations ; leur obéir, leur rendre avec zele tous les services dont ils sont capables, les assister lorsqu'ils se trouvent dans le besoin ou dans la vieillesse ; prendre leurs avis & leurs conseils dans les affaires importantes sur lesquelles ils ont des

lumiéres

lumieres & de l'expérience ; enfin, de supporter patiemment leur mauvaise humeur, & les défauts qu'ils peuvent avoir.

Les devoirs accessoires réciproques de ceux qui servent & de ceux qui se font servir, sont de la part des premiers le respect, la fidélité, l'obéissance aux commandemens qui n'ont rien de mauvais ni d'injuste, ce qui se sous-entend toujours en parlant de l'obéissance que les inférieurs doivent à leurs supérieurs. Le maître doit les nourrir, leur fournir le nécessaire, tant en santé qu'en maladie, avoir égard à leurs forces & à leur adresse naturelle pour ne pas exiger les travaux qu'ils ne sauroient supporter, *&c.*

Il me semble qu'il n'y a point d'avantages ni d'agrémens que l'on ne puisse trouver dans la pratique des devoirs dont nous avons traité jusqu'ici, & dans les trois accessoires dont nous venons d'expliquer la nature & les engagemens réciproques ; mais comme les hommes ont formé des corps politiques, ou des sociétés civiles, qui est le quatrieme des états accessoires, ces sociétés civiles reconnoissent un souverain & des sujets qui ont respectivement des devoirs à remplir.

La regle générale qui renferme tous les devoirs du souverain, est le bien du peuple. Les devoirs particuliers sont, 1°. de former les sujets aux bonnes mœurs : 2°. établir de bonnes loix : 3°. veiller à leur exécution : 4°. garder un juste tempérament dans la détermination & dans la mesure des peines : 5°. confier les emplois publics à des gens de probité & capables de les gérer : 6°. exiger les impôts & les subsides d'une maniére convenable, & ensuite les employer utilement : 7°. procurer l'entretien & l'augmentation des biens des sujets : 8°. empêcher les factions & les cabales : 9°. se précautionner contre les invasions des ennemis.

Les devoirs des sujets sont ou généraux, ou particuliers : les premiers naissent de l'obligation commune où sont tous les sujets entant que soûmis à un même gouvernement, & membres d'un même état. Les devoirs particuliers résultent des divers emplois dont chacun est chargé par le souverain.

Les devoirs généraux des sujets ont pour objet, ou les conducteurs de l'état, ou tout le corps de l'état, ou les particuliers d'entre leurs concitoyens.

A l'égard des conducteurs de l'état, tout sujet leur doit le respect, la fidélité, & l'obeissance que demande leur caractère : par rapport à tout le corps de l'état, un bon citoyen doit préférer le bien public à toute autre chose, y sacrifier ses richesses, & sa vie même s'il est besoin. Le devoir d'un sujet envers ses concitoyens, consiste à vivre avec eux autant qu'il lui est possible en paix & en bonne union.

Les devoirs particuliers des sujets sont encore attachés à certains emplois, dont les fonctions influent, ou sur le gouvernement de l'état, ou sur une partie seulement : il y a une maxime générale pour les uns & les autres, c'est de n'aspirer à aucun emploi public, même de ne point l'accepter lorsqu'on ne se sent point capable de le remplir dignement. Mais voici les principaux devoirs qui sont propres aux personnes revêtues des emplois les plus considérables.

Un Ministre d'état doit s'attacher à connoître les affaires, les intérêts du gouvernement, & en particulier de son district, se proposer dans tous ses conseils le bien public, & non pas son intérêt particulier, ne rien dissimuler de ce qu'il faut découvrir, & ne rien découvrir de ce qu'il faut cacher, &c. Les Ministres de la religion doivent se borner aux fonctions de leur

charge; ne rien enſeigner qui ne leur paroiſſe vrai, inſtruire le peuple de ſes devoirs, ne point deshonorer leur caractère, ou perdre le fruit de leur miniſtere par des mœurs vicieuſes, &c. Les Magiſtrats & autres officiers de juſtice, doivent la rendre aux petits & aux pauvres auſſi exactement qu'aux grands & aux riches; protéger le peuple contre l'oppreſſion, ne ſe laiſſer corrompre ni par des préſens, ni par des ſollicitations; juger avec meſure & connoiſſance, ſans paſſion ni préjugé; empêcher les procès, ou du moins les terminer auſſi promptement qu'il leur eſt poſſible, &c. Les Généraux & autres Officiers de guerre doivent maintenir la diſcipline militaire, conſerver les troupes qu'ils commandent, leur inſpirer des ſentimens conformes au bien public, ne chercher jamais à gagner leur affection au préjudice de l'état de qui ils dépendent, &c. Les ſoldats doivent ſe contenter de leur paye, défendre leur poſte, préférer dans l'occaſion une mort honorable à une fuite honteuſe. Les ambaſſadeurs & miniſtres auprès des puiſſances étrangères doivent être prudens, circonſpects, fidèles à leur ſecret & à l'intérêt de leur ſouverain, inacceſſibles à toutes ſortes de corruptions, &c.

Tous

Tous ces devoirs particuliers des ſujets que je viens de nommer, finiſſent avec les charges publiques, d'où ils découlent: mais pour les devoirs généraux, ils ſubſiſtent toûjours envers tel, ou tel état, tant qu'on en eſt membre.

L'on voit par ce détail qu'il n'eſt point d'action dans la ſociété civile qui n'ait ſes obligations & ſes devoirs, & l'on eſt plus ou moins honnête homme, diſoit Cicéron, à proportion de leur obſervation ou de leur négligence. Mais comme ces obligations ont paru trop gênantes à notre ſiécle, il a jugé à-propos d'en alléger le poids & d'en changer la nature. Dans cette vûe, nous avons inſenſiblement altéré la ſignification du mot de devoir pour l'appliquer à des mœurs, des maniéres, ou des uſages frivoles, dont la pratique aiſée nous tient lieu de morale. Nous ſommes convenus de ſubſtituer des oboles aux piéces d'or qui devoient avoir cours.

Il eſt arrivé de-là que les devoirs ainſi nommés chez les grands, & qui ſont chez eux la partie la plus importante de l'éducation, ne conſiſtent guere que dans des ſoins futiles, des apparences d'égard & de reſpect pour les ſupérieurs, des régles de contenance ou de politeſſe, des complimens de bouche ou par écrit,

des modes vaines, des formalités puériles, & autres sottises de cette espèce, que l'on inculque tant aux jeunes gens, qu'ils les regardent à la fin comme les seules actions recommandables, à l'observation desquelles ils soient réellement tenus. Les devoirs du beau sexe en particulier sont aussi faciles qu'agréables à suivre. » Tous ceux qu'on nous impose (écri» voit il n'y a pas long-tems l'ingénieuse Zilia, » dans ses *Lett. Péruviennes*) se réduisent à en» trer en un jour dans le plus grand nombre de » maisons qu'il est possible, pour y rendre & y » recevoir un tribut de loüanges réciproques » sur la beauté du visage, de la coëffure, & de » la taille, sur l'exécution du goût & du choix » des parures.

Il falloit bien que les devoirs de ce genre fissent fortune; parce qu'outre qu'ils tirent leur origine de l'oisiveté & du luxe, ils n'ont rien de pénible, & sont extrêmement loüés: mais les vrais devoirs qui procédent de la loi naturelle & du Christianisme coûtent à remplir, combattent sans cesse nos passions & nos vices; & pour surcroît de dégoût, leur pratique n'est pas suivie de grands éloges.

ARTI-

ARTICLE CINQUIEME.

OCCUPATIONS DES AMES, APRES LA SEPARATION DE LEURS CORPS.

Songe. *

La philosophie n'est pas moins sujette que les moeurs & les habits à l'empire de la mode. L'optimisme, la raison suffisante, le principe de contradiction sont aujourd'hui en vogue, & n'y seront peut être plus demain. Le *nihil est in intellectu, quod prius non fuerit in sensu*, a été un axiome pendant deux mille ans. A présent c'est une erreur de croire que nous n'avons d'idées que celles qui sont excitées ou occasionnées par les sens. On a cru aussi que les ames séparées des corps aimoient à s'occuper des choses qui leur avoient plû en

* Par Mr. Rabener.

cette vie : peut-être y a-t-il déja peu de gens qui le croyent encore. Pour moi, je veux continuer à le croire, ou faire comme si je le croyois. * Si l'on enlevoit, dès à présent, des cahiers de philosophie, tout ce que de nouveaux systèmes en effaceront par la suite, les philosophes du siécle qui figurent le mieux n'auroient bientôt plus l'air que d'Ostrogoths ; & leurs ouvrages seroient plus négligés que ces vieux tableaux de famille, qu'on relégue dans les garde-meubles. Encore une fois, j'aime que les ames s'occupent ; cette idée me rit, comme à un Poëte dans l'enthousiasme l'ode ou le madrigal qu'il vient de faire pour une Philis. Je m'amuse quelquefois des heures entiéres à la regarder par toutes ses faces. Mon esprit voyage & s'égare dans des lointains immenses. Un homme yvre ou endormi n'est pas plus livré au désordre de son imagination, que je

* Après avoir annoncé cet ouvrage, comme un songe, il est inutile d'ajouter que c'est une fiction ; & que vraisemblablement, l'auteur Allemand ne tient pas plus à cette idée bisarre sur l'état des ames après leur séparation d'avec le corps, qu'aux autres plaisanteries qu'il répand dans cette même piéce. C'est un systême trop ridicule, pour qu'on l'impute à un homme qui rit des autres ; & trop superstitieux, pour qu'on croye que nous l'adoptions.

je le ſuis alors. J'ai intitulé *ſonge*, le ramas d'idées découſues qui me ſont venues dans un de ces délires enchanteurs. Quoique fort inſtruit de ce qu'il faut pour conſtituer un ſonge dans les règles, je ſens pourtant bien que je ne m'y ſuis pas exactement aſſujetti. D'abord, on réfléchit profondément, puis on s'endort ſur ſes réflexions; on dit dans ſon ſonge des choſes que ſouvent on n'auroit pas dites éveillé & étant maître de ſes ſens; puis on ſe réveille en ſurſaut. Je n'ai rien fait de tout cela. D'abord je n'ai point réfléchi, pour me conformer à la méthode des auteurs du tems. Bien loin de m'endormir, mon ſonge m'a fait perdre quelques quarts d'heures de ſommeil : mais je ne puis pas répondre de ce qui arrivera à mes lecteurs. Ne m'étant point endormi, il eſt bien clair que ce que j'ai pû penſer ou dire n'eſt pas un ſonge, ſi l'on prend ce terme à la lettre. Ne m'étant point endormi, il eſt tout auſſi ſûr que je ne me ſuis pas réveillé. Mais dans un ſens allégorique, j'ai dormi; j'ai ſongé tout à mon aiſe; & ne me ſuis réveillé qu'après mon ſonge bien fini, comme chacun pourra s'en convaincre en le liſant juſqu'au bout. M. Zcheppe nous donne bien

ſes

ſes rêves pour des démonſtrations géométriques ; je puis bien donner, moi, mes rêveries pour un ſonge.

J'ai encore un mot à dire ſur quelques libertés que je me ſuis permiſes dans mon ſonge. Je ne mets jamais mes ames ſur la ſcene ſans habits & autre ſemblable attirail. Seulement, pour raſſurer nos jeunes muguets & nos belles allarmées peut-être de ma modeſtie, j'avertis que mes ames de femme ne porteront point de fichû, & que je ne leur donnerai tout au plus qu'une palatine légère. J'ai des raiſons très-importantes, qui m'engagent à conſerver à nos ames leurs habillemens après la ſéparation des corps. Combien d'entr'elles rendrois-je malheureuſes, ſi je voulois leur ôter leur robes magnifiques ? Et ſi j'étois aſſez cruel pour confiſquer toutes les belles veſtes, ne confondrois-je pas avec la populace la plus vile, nombre de hautes & illuſtres ames, qui pendant leur vie ont brillé aux eaux de Pirmont, à la gloire éternelle de leur pays & de leur ancêtres. Si j'enlevois à ma voiſine, la femme la plus ſpirituelle de mon quartier, ſes rubans, ſes dentelles, ſes mouches, & d'autres parties eſſentielles de ſon eſprit, elle ſeroit anéantie d'ennui dans une éternité

phi-

philoſophique ; & Celinde auroit une agonie bien plus cruelle à ſoutenir, ſi elle avoit à craindre de paroître dans l'autre monde, ſans panier & ſans éventail. Quelle triſte figure feroient nos galans petits-maîtres, ſi je ne leur permettois pas de ſe ſervir de lorgnettes, ou ſi j'étois aſſez pédant pour leur défendre de chanter & de ſiffler; A Dieu ne plaiſe! Ils chanteront, ils ſiffleront; & Celinde n'a qu'à mourir avec joie; elle emportera avec elle juſqu'à ſa petite caniche.

J'aurai bien moins de peine à excuſer les autres libertés, qu'on pourra remarquer dans mon ſonge. J'ai haſardé, par exemple, de faire venir les ames de quelques étrangers dans nos contrées, & je crois ne pas l'avoir fait ſans raiſon. S'il eſt vrai qu'après le décès des hommes, leurs ames s'occupent de ce qu'ils aimoient le plus à faire dans cette vie, il s'enſuit néceſſairement que les ames Allemandes paſſent dans les pays étrangers, & que les ames de quelques étrangers viennent chez nous. Le corps de notre ſçavant Profeſſeur Quintus Calpurnius, qui s'eſt au moins immortaliſé pour trois ans par ſes notes ſolides, & par les auteurs qu'il a fait réimprimer, vit en effet encore

encore parmi la canaille Allemande : mais on remarque dans ses yeux, dans ses discours & dans toute sa conduite, que son ame est bien loin de chez nous; & je serois fort trompé si elle n'alloit pas d'abord, après la séparation du corps, se fourrer sous les débris de l'ancien Latium, ou peut-être fouiller dans les savantes décombres de la Grèce, pour satisfaire sa noble faim des antiquités. Quant à l'ame du petit gentilhomme à talons rouges, qui demeure au marché, il ne faudra certainement le chercher qu'à Paris, aux Tuilleries, à moins que la bienséance ne l'oblige de voler à Versailles, pour présenter au Roi la chemise à son lever; car c'est précisément ce qu'il désire à présent le plus, & c'est pour cette fonction que de l'aveu de toutes les personnes raisonnables il a le plus de capacité. Seroit-il donc étonnant que les ames des étrangers trouvassent aussi chez nous quelque chose qui piquât leur curiosité, & qui les invitât à venir dans notre pays? Je n'en doute aucunement. L'ame de Burmann, l'ame de Bentley, l'ame hérétique de Jurieu, trouveront en Allemagne dans plus d'un endroit les occupations les plus agréables, & cent citoyens du monde litteraire, qui semblent leur dis-

disputer le rang. Addison a peut-être été plus d'une fois dans mon cabinet, pour voir quelle grimace fait un Allemand, pour composer un chronostique. N'en seroit-il pas des ames des François, comme de celles des autres étrangers? Qu'ils nous disputent l'esprit & le jugement autant qu'il leur plaira; ils n'en conviennent pas moins, que notre pain est nourrissant. Plus même ils nous disent d'injures, plus nous nous empressons de les nourrir, de même qu'un perroquet qui gagne sa vie à appeller son maître par C... & sa maîtresse par P... Qu'y a-t-il de plus naturel, que de les voir venir après leur mort dans un pays, où l'on est reputé homme passable, dès que l'on parle François? Qui sait, si, pendant que j'écris ceci, il ne plane pas sur notre ville quelques marquis affamés, qui nous injurient pour nous arracher quelques bribes? Car tous ces Messieurs ne sont, ni si raisonnables, ni si modestes que le Marquis d'Argens.

Après cet éclaircissement, je crois pouvoir passer au fait. Je rêvois que j'étois mort: je vis le corps, dont mon ame venoit de sortir, étendu sur mon lit avec la même indifférence qu'on voit un masque que l'on quitte au retour

du

du bal, ou que le comédien Koch regarde son habillement de théatre, dans lequel il a, selon les occurences, ou commandé comme Prince, ou obéi comme valet. On a peut-être de la peine à croire qu'il soit possible d'avoir tant d'indifférence pour son corps. Mais on trouvera qu'en moi la chose n'est pas sans vraisemblance. Je suis né & j'ai été élevé dans une petite ville, où il n'y avoit de petit maître que le fils du président, & le greffier, dont les airs même ne prenoient pas: moyennant quoi, mon ame n'a pas pû s'accoutumer par l'exemple à faire sa principale occupation de son corps. Joignez, pour rendre la chose plus croyable, que mon corps n'étoit pas bâti d'une façon à m'inspirer pour lui un grand amour-propre: aussi ma défunte femme, qui dans sa vie en connut beaucoup, n'en rencontra, je crois, pas un qui ne lui agréât plus que le mien. Dans les choses qui sont du ressort de l'esprit, je veux bien qu'on demande des preuves raisonnables; mais dans celles qui regardent les corps, on peut s'en tenir aux décisions des femmes experimentées, comme étoit la mienne. Cette digression a été d'autant plus nécessaire, qu'il est important pour

un

un hiſtorien, que la fidélité de ſes relations ne ſoit pas ſuſpecte. J'eſpere donc que mes lecteurs voudront bien, ſur ma parole, ne pas douter de l'indifférence de mon ame pour ſon corps. Ce n'eſt qu'à la ſeule Cloris que je le permets; car Cloris ne ſait s'occuper que du ſien. Je permets donc à Cloris de ne me pas croire; mais elle me permettra en revanche d'annoncer, qu'après ſa mort ſon ame papillonnera continuellement autour de ſa toilette, de ſon miroir & de ſon corps, & que peut-être même elle le parera encore dans le cercueil. Je reviens à préſent à moi.

Je n'eus pas plutôt apperçû mon corps défunt, que je paſſai à mon ſecrétaire. Je m'en ſuis doutée, s'écriera Cloris; j'en aurois juré. Ces hypocondriaques d'auteurs nous reprochent toujours la toilette; & ſouvent ils ſont devant leur ſecrétaire ſujets à des foibleſſes, que les nôtres égalent à peine. N'employent-ils pas les plumes & l'encre à des uſages plus frivoles, que nous autres le blanc & le rouge? N'admirent-ils pas ſouvent la beauté de leur génie dans leurs ouvrages? Mais toujours avec bien moins de certitude, que nous n'admirons celle de nos traits dans un miroir. Leur amour-propre

propre, leur fierté, leur envie de plaire, leur jaloufie..... Tout cela eft vrai, Cloris: mais pour le préfent, permettez-moi de continuer ma relation. J'avois laiffé fur mon fecrétaire le plan d'un ouvrage, que je venois de dreffer la veille de ma mort; & je voulus alors me faifir de ma plume avec cette ardeur, qui m'eft naturelle comme à bien d'autres écrivains, pour achever cet ouvrage important. Mais quelle fut ma furprife, lorfque je vis que mon ame, à titre d'efprit, n'étoit pas capable de lever la plume, bien moins d'écrire! Je n'ai point de termes pour exprimer la frayeur qui me faifit; & il ne peut point y avoir d'angoiffe comparable à celle que j'éprouvai, fi ce n'eft celle d'un poëte, qui court après une rime qui le fuit. Je tentai fept fois, & encore fept fois d'écrire; mais toujours en vain. Je voulus chercher quelque article dans une table de matiéres, qui m'avoit fouvent rendu fervice dans mes enfantemens littéraires, ce fut auffi vainement. Je joignis mes mains en plaignant mon libraire, ma patrie & la poftérité, de la perte irréparable de mon ouvrage: tout ce que je fis, pour ma confolation, fut de paffer à ma bibliothéque, où je confidérai, avec une tendreffe

dresse véritablement paternelle, tous les livres, qui doivent leur existence à mes mains infatigables. Mon ravissement égaloit celui d'un pere, qui étant hors d'âge de donner le jour à de nouveaux enfans, se contente d'admirer, dans ceux qui lui doivent la vie, un esprit & une capacité que personne ne peut trouver.

Je serois peut-être encore long-tems resté dans la même attitude, si je n'avois pas apperçu dans mon songe la joye inquiette, qui saisit mes héritiers impatiens. Ils se jetterent avec avidité sur mon lit, comme des corbeaux sur une proie. Est-il bien vrai qu'il soit mort, s'écrierent-ils? Oui! très-mort, dont Dieu soit loué! Qu'on aille vîte commander une biere, dit, de son côté, une de mes niéces, qui comptoit hériter de moi les graces & les talens que la nature lui avoit refusés, & trouver dans ma succession de la beauté, du mérite & des amans. Ma chere niéce fondit en pleurs. Ah! s'écria-t-elle en soupirant, & en levant les mains très-affectueusement, ah! le bon oncle! que le ciel veuille avoir son ame! il est très-bien à présent: ne lui envions pas son repos. Ce fut là le signal du pillage. Mon coffre fort eut le premier assaut à soutenir: on se jetta après

 sur

ſur mes habits & ſur mes meubles. On mit tout dans une chambre, où, à ce que j'entendis, mes héritiers voulurent faire mettre le ſcellé par un homme dont j'ai oublié le nom, mais de la probité de qui répondoit un grand cachet & deux témoins. Juſqu'ici j'avois vû faire mes héritiers avec beaucoup d'indifference; mais lorſque je vis qu'on alloit tomber ſur mes papiers, le tremblement me prit. Tout fut ſoigneuſement fouillé. On témoigna une reſpectueuſe vénération, & l'on ſerra avec ſoin toutes les lettres, où l'on trouva écrit: Je reconnois devoir à M. R. la ſomme de.. ou: D'hui en trois mois, je payerai à M. R. telle ſomme; ou: Bon pour la ſomme de tant. Mais les cédules ſouſcrites R... leur firent terriblement ſecouer la tête. Mes manuſcrits eurent enfin leur tour: j'étois furieux. Je volai plein de déſeſpoir à leur ſecours; mais j'aurois, ſans doute, été trop foible pour les défendre, ſans mon neveu, qui, tout maître ès arts qu'il étoit, n'y connut heureuſement rien, & les fit jetter ſous la table, en aſſurant que ce nétoit que de la paperaſſe inutile.

Mon enterrement fut extrèmement précipité. Tout auſſi-tôt que le tailleur de la famille eut

eut préparé toutes les nippes lugubres, qui donnent à des héritiers un air profondément attristé, on dépensa argent sur argent, pour me faire sortir de la maison ; ce qui se fit avec un cortége nombreux. Mon corps arrivé à l'église, je vis monter en chaire un orateur, à qui mes héritiers avoient donné l'idée de toutes mes vertus. Quoique j'eusse été fort content de moi-même pendant toute ma vie, je ne laissai pas d'être incertain, si j'étois en effet le sujet du sermon funebre qu'il prononça. Je regardois de tous côtés s'il n'y avoit pas quelqu'autre mort dans l'Eglise, à qui ces loüanges pussent s'appliquer: mais comme je n'en découvris pas ; je sentis enfin que c'étoit de moi-même qu'il parloit. Il me donna du grand, de l'illustre, du savant, du virtuose, du Mécene; & tout cela n'avoit couté à mes héritiers que douze ducats. Il prodigua ensuite plus de vingt figures, pour peindre la douleur que causoit la mort du défunt à Messieurs ses héritiers, qui, par reconnoissance, eurent la modestie de se cacher sous le crêpe, pour ne pas le démentir publiquement. Il leur enseigna quelques recettes pieuses, très-bonnes, selon lui, pour arrêter le cours des larmes. Jusques-là, je

l'avois écouté avec patience; mais enfin il cassa les vitres. Il protesta & jura, à en devenir tout violet, que j'avois été un aigle dans les lettres, & que je les avois même protégées: j'avois été l'appui des foibles, le pere des pauvres, le défenseur des opprimés. Il ajoûta que le bonheur, dont j'avois joui avec ma défunte épouse, avoit été une récompense manifeste de ces rares vertus. Sortez, s'écria-t-il, sortez de votre tombeau, cendres respectables de défunte Dame, Dame... Ciel! quel coup de foudre pour moi, que d'entendre évoquer ma femme! Je pris la fuite, sans oser regarder derriere moi.

De peur que ces cendres respectables ne vinssent me poursuivre, je m'élevai dans la région moyenne de l'air, où j'apperçus un nombre prodigieux d'ames décédées. Cet aspect inopiné m'étonna. Toutes les occupations de ces ames me parurent étranges & extraordinaires. Mais malgré ma curiosité, je restai indécis, ne sachant à qui m'adresser. Une ame très-vive, telles que peuvent être des ames petites-maîtresses, s'apperçut la premiére de ma surprise; & sans me connoître, elle eut la complaisance de voler vers moi, de m'em-

braffer

braſſer mille fois de la maniére la plus familiére, & de me dire: Votre valet très-humble, mon très-cher Monſieur. Je ſuis enchanté d'avoir le bonheur de vous trouver ici. Serois-je aſſez heureux, pour pouvoir vous être utile à quelque choſe? Je vous prie très-humblement de croire que vous n'avez qu'à diſpoſer de moi. Rien au monde ne me feroit un plaiſir auſſi ſenſible, que de me voir en état de vous rendre ſervice. Vous pouvez compter ſur ma diſcrétion & mon empreſſement. Ne prenez pas ce que je vous dis pour un compliment. D'honneur, c'eſt de toute mon ame. Je ſerai toujours à vos ordres. A ces mots, l'ame m'embraſſa de nouveau; & dans le moment même que j'allois la remercier de ſes offres obligeans, elle fit une pirouette, ſiffla, & en s'en allant, ſe mit à chanter avec une voix enrouée une chanſon, dont je n'entendis que ces paroles.

Je quitterai le jour
Plutôt que mon amour,
Quand j'aime, quand j'aime...,

Je vis qu'à quelques pas de moi le trépaſſé petit-maitre faiſoit les mêmes proteſtations à une autre ame, que ſelon toutes les apparences, il

il ne connoissoit pas plus que moi. Il l'abandonna au moins aussi promptement: ce qui me fit conclure qu'il n'avoit d'autre occupation que de faire de ces offres d'amitié.

Cette rencontre m'avoit rendu un peu plus incertain encore, que je ne l'étois d'abord: j'avois peur de retomber entre des mains aussi serviables. Dans cette incertitude, j'apperçus près de moi une ame qui observoit tout avec une attention plus profonde que celle que donne la simple curiosité. On remarquoit quelquefois, dans son air sérieux, quelque chose d'ironique; mais lors même qu'elle rioit, elle le faisoit d'une maniére si noble, qu'elle exprimoit en même-tems son humanité & sa pitié. Si elle avoit eu le visage court & large, je l'aurois d'abord prise pour l'ame du Spectateur Anglois: mais comme je ne pouvois pas la deviner, j'eus enfin le courage d'approcher d'elle. Je lui fis connoître ce que je désirois, & j'apperçus que mes questions lui faisoient plaisir. Elle me présenta la main, en me disant: Sois tranquille, je te satisferai. Je ne connois pas d'autre plaisir, que celui d'observer les actions des ames décédées; c'est ainsi que j'observois autre-fois mes concitoyens. Je leur

leur remontrois leurs torts, & leur enseignois à être heureux. Sui moi, continua-t-elle, tu sauras tout ce qui pourra t'être utile. Je la priai de me dire son nom. Elle le fit, après m'avoir engagé à ne le dire à personne: & mes lecteurs me permettront de lui tenir parole; car les ames décédées sont un peu plus discrettes que les amans.

J'en étois-là, lorsque je vis, à quelques pas de nous, un grand concours d'ames; & le bruit qu'elles faisoient me donna l'envie d'en approcher. Mon conducteur voulut d'abord m'en dissuader, en m'assurant que fort souvent on attrapoit des coups dans la mêlée. J'insistai cependant; & il consentit enfin de m'y conduire: Mais, me dit-il, dis moi, avant toute chose, si tu ès poëte? Ce doute me perça le cœur: & dans ma vie, je n'aurois conseillé à personne de me faire une pareille question. La douleur sensible que m'avoit causé la perte de mes écrits, se renouvella tout à coup, & je fus assez fou pour vouloir aller chercher mes titres imprimés. Lorsque mon conducteur apperçut mon dessein, il me regarda d'un air si serieux, que j'eus honte, pour la premiére fois, d'avoir été auteur. Je me contentai donc

de lui dire, avec un air timide, que dans ma vie je n'avois point haï la poësie. Tant mieux, me répondit-il; car à moins de connoître les travers & les extravagances des poëtes, il est impossible de rien comprendre de tout ce qui se passe dans la contrée que tu vas visiter; ce sont tout poëtes qui la peuplent. Tu y verras des objets fort étrangers. Il semble que la nature s'est perdue dans cet endroit: tu ne verras aucune action s'y faire, comme elle se fait naturellement: personne n'y pense, comme on pense ailleurs. Toute la contrée, continua-t-il, reçoit son branle & son impression d'une ame, qui, dans sa vie, s'est distinguée par la fureur de primer. Ses actions & son train ressembloient plûtôt à un songe, qu'à quelque chose de réel: au lieu de jouïr tranquillement de la réputation que ses talens lui avoient acquise, il a passé sa vie à se démener, pour l'accroître par la cabale & les intrigues.

Mon impatience ne me permit pas d'écouter mon conducteur plus longtemps; je le pris par la main, & nous perçâmes la populace. Je vis, sur un échafaut fort élevé, une ame dans la magnificence ordinaire d'un charlatan; & je l'aurois prise pour un vendeur d'orvietan, si

ſi je n'avois pas été averti que c'étoit un bel eſprit charlatan. Son échafaut étoit conſtruit dans un endroit, d'où il pouvoit tout voir, & être vû de tout le monde: l'architecture en étoit gothique, & très-ridicule; il n'y avoit pas le moindre accord entre les ornemens, dont quelques-uns d'ailleurs étoient des morceaux de ſculpture d'un travail admirable. Mon conducteur m'aſſura que ce charlatan les avoit volés dans d'autres temples, où on les avoit conſervés comme de précieux reſtes de l'art des Grecs & des Romains; que quelques ſuppôts, qu'il entretenoit à cet effet à Londres & à Paris, lui en avoient apporté d'autres de l'Angleterre & de l'Italie, & qu'à préſent il les donnoit tout rondement pour l'ouvrage de ſes mains, quoique convaincu plus d'une fois de larcin, quoiqu'on lui eût même nommé les endroits où il avoit volé ces morceaux. Je n'eus point de peine à le croire, car je vis que ces ornemens volés faiſoient à peine la quatriéme partie de ſon théatre, & que les trois autres n'étoient compoſées que de billots, de planches brutes, de colifichets & de bijoux d'enfans Le tout étoit cloué enſemble, avec ſi peu d'ordre, & ſi peu de ſolidité qu'il ſembloit, à chaque

inſtant

instant, que l'échaffaut allât s'écrouler: ce qui seroit arrivé certainement, s'il n'eût été étayé soigneusement par des gens portant sa livrée. Il se promenoit hardiment sur ce théatre; & quand il vantoit ses drogues, il le faisoit d'un ton de voix si haut, que tout l'échafaut en trembloit. Jamais je n'ai rien vû de si orgueilleux que ce charlatan. Quoiqu'il eût le visage très-laid, on l'auroit trouvé encore plus hideux sans la couche épaisse de fard qu'il portoit. Avec ce masque, il avoit la vanité de se croire le plus beau charlatan du siècle. Plusieurs fois, à ce que me dit mon conducteur, on a essayé de le désabuser, en lui présentant un miroir: mais au lieu d'y reconnoître son erreur, ou il a fermé fortement les yeux, ou il est entré en fureur, & a cassé le miroir. Son accoutrement ressembloit parfaitement à celui des princes de théatre, qui vont aux foires des petites villes, & qui menent avec eux toute leur monarchie sur une brouette. Son habit étoit tellement déchiré en différens endroits, qu'il ne cachoit pas, tout-à-fait, les parties qu'il est séant de couvrir; mais il remédioit à cela en collant sur les trous des épigrammes & des odes, que ses plus zélés partisans lui adref-

adressoient de temps en temps. Les charlatans ordinaires tâchent de donner du lustre à leurs théatres par des affiches, qui apprennent au peuple les miracles qu'ils ont faits, & de prouver leur capacité par des priviléges qu'ils prétendent avoir obtenus de très-hauts, très-invincibles, & très-puissans princes; mais en place d'affiches & de priviléges, le notre avoit tapissé son théatre de préfaces & d'épîtres dédicatoires; & dans les endroits les plus exposés à la vûe, on voyoit son portrait en différentes formes, qui cependant se ressembloient toutes, en ce qu'elles étoient ornées chacune d'une couronne de laurier, ou ceintes d'une gloire, simbole de l'immortalité.

Je ne dois point passer sous silence une particularité, qui me donna une idée de la religion de notre charlatan. On voyoit, du côté droit du théatre, une idole féminine, sous la forme qui a été décrite par un grand auteur Anglois, que je nommerois, si je voulois qu'on sût à qui je dois ce tableau. Cette idole portoit, à la maniére des Américains, une couronne de tuyaux de plumes, où l'on avoit attaché les noms de plusieurs auteurs anciens & modernes, condamnés à la mort comme des

des hérétiques, pour n'avoir pas voulu reconnoître sa divinité. Sa tête, qui n'avoit point d'yeux, étoit monstrueuse, & son ventre l'étoit encore plus, en quoi elle ressembloit parfaitement au Puster des anciens Allemans, dont les prêtres se servoient, pour épouvanter le peuple, en lui faisant, par un ressort caché, jetter des feux & des flammes, quoique ce ne fût qu'une souche. Ses mains étoient très-fortes & très-grossiéres. Elle tenoit, dans la gauche, une lunette d'approche dont elle ne se servoit, que pour cacher le défaut des yeux. On voyoit, dans sa droite, un vase rempli d'encre, qu'elle menaçoit de jetter aux yeux de ceux qui lui refusoient le culte qu'elle exigeoit. Son thrône, fort élevé, n'étoit composé que d'un outre, semblable à ceux où Eole renfermoit les vents. Elle fouloit aux piés une femme nue, dont je n'ai pas sû le nom; mais qui, selon toutes les apparences, étoit sa plus grande ennemie. Notre charlatan approchoit de cette idole autant de fois qu'il sentoit que sa chaleur & sa verve commençoit à se refroidir. Il l'adoroit avec la même bassesse, dont il vouloit être lui-même adoré. Il lui sacrifioit, sur un petit autel,

des

des productions ſavantes, qui n'avoient mérité le feu, que pour avoir été compoſées par d'autres que lui. Parmi les ſignes, qui lui indiquoient que ſon culte étoit agréé, le plus certain étoit, qu'au milieu de ſa dévotion, l'écume lui ſortoit de la bouche, & qu'il ſentoit dans ſes mains des convulſions ſavantes, & ſemblables, à peu près, à celles qui accompagnent les paroxyſmes les plus violens des auteurs jaloux & hargneux. C'étoit de ce moment qu'il ſe ſervoit avec avantage. C'étoit dans cette eſpece de tranſport, qu'il diſtribuoit ſes drogues aux ſpectateurs, qu'il leur donnoit les recettes du bon goût, & qu'il vantoit les merveilles que ſes panacées avoient faites ſur certains malades, qui les avoient avalées la bouche béante.

Son plus grand ſecret conſiſtoit en une eſpece de pilules, dont il enveloppoit chaque doſe dans un de ces écrits, que l'on avoit compoſés à ſon honneur; de ſorte que, par ce moyen, il répandoit à la fois ſes pillules & ſa gloire parmi le monde. Ces pillules produiſoient d'ailleurs des effets étonnans. Le malade ne les avoit pas plûtôt avalées, qu'il ſentoit des tranchées violentes au cerveau, qui continuoient juſ-

jusqu'à ce que la nature se soulageât; ce qui ne se faisoit pas par les voyes ordinaires; car toutes les matiéres peccantes s'évacuoient par les doigts. Au reste, une chose fort étrange, c'est que la plûpart des malades recevoient ces excrétions sur des papiers qu'ils consacroient à leur médecin en les lui présentant avec une révérence respectueuse, pour le plus grand avancement du bon goût. Guéris par notre charlatan, ils obtinrent de lui un brevet, pour en guérir d'autres; & j'ai observé que souvent ils étoient plus violens dans les cures que leur chef: j'ai même vû, de mes propres yeux, qu'un d'eux fourra une poignée de pillules dans la bouche d'un des spectateurs, pour le guérir, malgré lui, du mauvais goût. J'ai oublié de dire que le chef de ces petits charlatans savoit rapporter des choses miraculeuses, quand il parloit de ses cures. J'ai rétabli un tel ou un tel infirme, par mes élixirs admirables, & par mes excellentes pillules, c'étoit trop peu dire pour lui, c'étoit pour le moins toute sa patrie qu'il avoit guérie, c'étoit toujours l'état entier, qu'il félicitoit, quand ses pillules opéroient sur un malade. Peu s'en est fallu que je n'aye passé sous silence une circonstance

des

des plus essentielles. Nos charlatans des places publiques portent ordinairement, comme un cordon d'ordre, un chapelet des dents qu'ils ont arrachées à des pauvres souffrants. Notre bel esprit charlatan s'étoit décoré d'un ornement à peu près semblable; mais au lieu de dents, il avoit enfilé, comme autant de témoins parlans de sa capacité & de son expérience, un grand nombre de fautes de grammaire, par lui relevées dans les ouvrages des savans. A la vûe de ce singulier ornement, il me fut impossible de m'empêcher de rire: mais malheureusement pour moi, je fus apperçu par un des adeptes de goût, qui perça la foule pour me joindre, en criant: Arrête! arrête! Je m'enfonçai dans la foule à dessein de me cacher: mais il me découvrit; & après m'avoir saisi, il me dit: Faites-vous guérir, Monsieur; Monsieur, vous avez une cataracte, une dangereuse cataracte; vous ne vous échapperez pas de mes mains, que je ne vous l'aye abatue. Monsieur, prêtez-vous-y de bonne grace, ou j'employe la force. Ni les priéres, ni les menaces ne me servirent de rien. Il me jetta par terre; & j'aurois certainement eu à souffrir les expériences les plus terribles, si mon conducteur n'avoit trou-

trouvé, je ne ſai plus quel expédient, pour me délivrer des griffes de mon bienfaiteur barbare.

Je n'étois pas encore revenu de ma frayeur, lorſqu'une ame, qui apparemment avoit apperçû ces violences de loin, accourut à perte d'haleine. Proteſtez contre la violence, Monſieur, s'écria-t-elle, étant encore à dix pas de moi, commencez par rendre plainte. Je vois que vous avez de quoi payer. Vous avez la cauſe la plus juſte du monde. Je vous ſervirai avec plaiſir; & vous verrez que je ne vous demanderai rien de trop. Nous fatiguerons notre partie adverſe, juſqu'à ce qu'elle vienne elle-même nous propoſer un accommodement: il vous coûtera très-peu pour avoir autant de témoins que vous en ſouhaiterez. Vous faut-il des piéces juſtificatives; J'en ſai faire; fiez-vous à moi: nous le menerons de tribunaux en tribunaux: & je n'entends rien à la procédure, ſi dans trente ans le procès n'eſt plus embrouillé qu'aujourd'hui. Je ſuis né pour être le défenſeur des opprimés. Grace au ciel, rien ne me fait peur; & tant que j'aurai une plume & des doigts, je ferai des rôles. Remettez-moi ſeulement un extrait de votre affaire, le plus petit extrait du monde; car je n'aime pas les longueurs.

Je

Je fus étonné du malicieux empressement de cette petite ame babillarde, qu'une robe à grands plis rendoit connoissable, & que le désir d'entreprendre une cause, aussi juste que la mienne, fit sautiller autour de moi, sans cependant détourner ses regards de ma poche. Je commençois déja à douter si je pourrois m'échapper, sans procès, des mains chicaniéres de mon praticien, lorsque je m'avisai de lui dire, que ses offres me faisoient plaisir; que je le priois de m'aider dans une affaire, de laquelle dépendoit ma réputation & tout mon bonheur; mais, que je le suppliois d'obtenir, avant toute chose, de mes juges, qu'on m'accordât les priviléges des pauvres. Les priviléges des pauvres? repliqua-t-il, avec une voix déconcertée, je vous servirois de tout mon cœur, si je ne me faisois pas un scrupule d'entreprendre une cause, que je trouve injuste du prémier coup d'œil. Je vous prie de ne pas commencer de procès; vous avez le plus grand tort du monde: je vous conseille en ami d'accommoder votre affaire à l'amiable. Je me garderai au moins de participer à vos malicieuses intentions. Vous devriez rougir d'avoir fait une proposition semblable à un avocat, qui a de la probité & de la conscience. Adieu.

Je fus ravis d'avoir trouvé cet expédient pour sortir d'embarras : cependant ma joie fut courte. Il sortit d'un buisson une ame chargée d'une grande bourse vuide ; elle courut à moi : & l'on imagine aisément combien j'en fus épouvanté, ne pouvant rien augurer de bon d'une surprise semblable. Je m'enfuis, sans regarder derriere moi ; & rien n'égala ma frayeur, lorsque je sentis qu'on me tenoit par les cheveux. Je me retournai, pour dire à mon persécuteur que je n'avois pas d'argent : mais quel fut mon étonnement, lorsque celui-ci, sans cependant lâcher mes cheveux, s'inclina humblement devant moi, & me dit : Ce n'est qu'au respect, qu'il faut attribuer ma hardiesse, ô glorieux Mécéne. Animé d'un zêle ardent, j'ose présenter avec d'humbles mains, les vœux... Je n'ai pas un sou vaillant, lui répondis-je. Cela fit qu'il me quitta avec un air de mépris ; & je vis qu'en me quittant, il alla joindre une grande foule de petits esprits qui couroient après une ame fort grosse, dont l'habillement magnifique annonçoit en quelque façon, ses mérites & ses talens supérieurs. Ces ames firent un bruit si confus, que je ne pouvois pas d'abord deviner ce qui se passoit.

Je hasardai enfin d'entrer dans la foule, & j'entendis un mêlange d'*autels*, d'*ornemens de la patrie*, de *merveillle du siècle*, de *postérité*, d'*immortalité* & d'une infinité d'autres belles choses qui, l'une portant l'autre, valoient au moins un petit écu la piéce. Je remarquai, entre autres, un fausset, qui, pour mieux exprimer la vivacité de ses vœux, ne disoit pas trois paroles de suite sans exclamation. C'étoit un spectacle fort comique, que de voir l'empressement avec lequel ces petites ames poursuivoient leur héros, qui, comme on vit très-distinctement, enflé à vûe d'œil par la fumée de l'encens, montra, par sa contenance, qu'il étoit content de voir qu'ils eussent senti les louanges qu'il méritoit. Enfin, il eut pitié de ses cliens; il s'arrêta; le vacarme augmenta; & les petites ames se culbuterent les unes sur les autrès, parce que chacune vouloit être le plus près du héros. Toutes étendirent leurs mains ouvertes en l'air, & fixerent, d'un regard avide, la bourse de l'opulent Mécéne. J'en vis sortir en effet une pluie de florins, que ces petites ames maigrelettes ramasserent tumultueusement; car elles avoient faim. Je m'adressai à celles de toutes, que j'avois vû

loüer la grosse ame le plus exorbitamment: Obligez-moi, lui dis-je, de m'aprendre qui est cet illustre & généreux trépassé: quel est son nom, son état, sa race. J'ignore tout cela, me dit-elle: je sçai seulement que c'est aujourd'hui sa fête.



ARTI-

ARTICLE SIXIEME.

OPSINOÜS.*

ON trouve d'heureuſes reſſources dans tous les maux de la vie; il n'y a que le deſeſpoir, à qui il ne reſte que la plainte; & quoi que la plainte, lors que toute eſpèrance eſt ôtée, ſemble devoir plûtôt fortifier qu'affoiblir la douleur, puiſqu'elle ramaſſe toutes les circonſtances qui peuvent l'augmenter, & qu'elle rapelle les maux paſſés pour ne montrer qu'un triſte avenir; cependant on doit la laiſſer aux malheureux, comme on doit laiſſer un libre cours à leurs larmes; on ſe ſoulage par la penſée qu'on excitera la compaſſion de ceux qui ſont les témoins de nos infortunes. Je ſuis du nombre de ces malheureux; cependant ce n'eſt pas ſeulement pour me répandre en complaintes ſur mon état, & pour exciter la compaſſion, que je vais décrire les événemens de ma vie, qui ont éloigné de moi le bonheur,

 &

* Trad. de l'Anglois.

& qui m'ont plongé dans un état d'autant plus affreux qu'il eſt ſans remède: je ſouhaite que d'autres, profitant de mon exemple, aprennent à éviter les routes qui m'ont conduit au précipice dans lequel je ſuis tombé par ma faute.

Je ſuis fils unique d'un riche Fermier; mon pére qui n'étoit pas un homme de lettres, déſira avec ardeur de faire de moi un ſçavant; il s'imaginoit que la connoiſſance du Grec & du Latin portoit avec elle des charmes ſecrets qui, dans le cours de ma vie, aplaniroient les chemins devant moi, donneroient un heureux ſuccès à mes entrepriſes, & me fourniroient des reſſources dans les plus grands malheurs: mais ne pouvant ſe reſoudre à m'éloigner de lui, au lieu de me faire étudier dans quelque fameux Collége, il offrit au Curé de la paroiſſe dix guinées & ſa table, s'il vouloit être mon Précepteur.

Ce bon homme, qui étoit dans un âge avancé, & qui venoit d'enſevelir ſa femme, accepta l'emploi, mais il refuſa le ſalaire, diſant, que les ſoins de l'éducation rempliroient agréablement ſon loiſir, & s'accorderoient très-bien avec les devoirs de ſa fonction; il ajouta encore, que ſa cure, qui lui raportoit 30 guinées,

nées, avoit suffi pour le faire subsister en famille; que par conséquent, étant seul, il se trouvoit assez riche pour pouvoir payer sa pension à mon pere, qui fut obligé de consentir aux volontés de ce généreux Prêtre. A l'âge de 6 ans je commmençai à étudier les premiers principes de la grammaire, & à 15 j'avois lu tous les Auteurs Classiques. Mais mon précepteur ne se contenta pas de me faire étudier les langues; outre quelques autres sciences de moindre importauce, il m'enseigna la théorie du *Christianisme* par ses leçons, & la pratique par son exemple.

Comme il étoit d'un caractère doux, quoique ferme, il avoit sur mon esprit un pouvoir sans bornes: il ne fut jamais sévére par caprice, ensorte que j'attribuois toujours ses mécontentemens, non point à ses infirmités, mais à moi-même; il montroit tant de plaisir à me donner des louanges, ses remontrances marquoient si bien l'intérêt qu'il prenoit à moi, que je le chérissois comme mon pére; sa pieté, très raisonnable, étoit si habituelle & si fervente que je le révérois comme un Saint. Sa présence m'inspiroit tant de respect, qu'elle suffisoit pour reprimer mes passions; par une attention con-

 tinuelle

tinuelle à ses leçons & à sa conduite, je me persuadai tellement de l'existence du monde invisible, & de la connoissance certaine que la Divinité a des pensées les plus secrettes, que j'étouffois d'abord tout desir déréglé qui s'élevoit dans mon cœur, & qu'on ne pouvoit rien reprendre à ma conduite.

Mon pére crut qu'il avoit suffisamment pourvu à mon éducation, & que j'étois en état de veiller sur les affaires domestiques & les intérêts de sa ferme, dont il me destinoit la succession; mais mon précèpteur, qui ne regardoit pas tant à mes avantages temporels, lui représenta, que si je n'étois qu'un simple Fermier, la plus grande partie de mes connoissances ne me serviroit de rien; que si je voulois me rendre utile au genre humain, je devois aller dans quelque Université, & qu'au bout de quelque tems je pouvois prendre les ordres; mais outre que mon pére ne vouloit pas encore m'éloigner de lui, il avoit sans doute d'autres raisons de rejetter le parti que proposoit mon précepteur; cependant, il avoit tant de déférence pour ses conseils, qu'il les auroit suivis, si un parent de ma mére, proreur d'une réputation distinguée, ne fut pas venu

pas-

paſſer quelque tems avec nous à la campagne.

Mon pére ne voulut pas manquer l'occaſion de conſulter ſur mon ſort un homme qui connoiſſoit ſi bien le monde; mon parent ſe déclara contre la ſucceſſion de la ferme; il dit qu'il y auroit de l'injuſtice à enſevelir mon génie & mes talens dans l'obſcurité de la vie champêtre; qu'en les produiſant dans le monde, les honneurs & les richeſſes en ſeroient la récompenſe. Cette déciſion fit tant de plaiſir à mon précepteur, que je remarquai qu'en ſe retirant, pour aller viſiter un de ſes paroiſſiens, il verſoit des larmes de joye.

A peine fut il ſorti, que mon parent dit à mon pére, que quoiqu'il ſe fût oppoſé à mon entrée dans la ferme, il n'étoit cependant pas d'avis qu'on me fit prendre les ordres ſacrés, parce que cet état ne fourniſſoit pas à un jeune homme ſans biens, de quoi ſubſiſter. Il fit quelques plaiſanteries ſur le bon vieillard qui venoit de ſortir, » perſonne, dit-il, ne peut » douter qu'il n'ait entrepris un mauvais com» merce, puiſqu'aujourd'hui il n'eſt pas plus » avancé après quarante ans de ſoin & de » travail. » Après quelques autres ſaillies de ce genre qui faiſoient rire mon pére, & me fai-

ſoient beaucoup de peine ; » bon homme, lui dit-il, en lui mettant la main ſur l'épaule, » ſi vous voulez que votre fils faſſe figure dans » le monde, je le prens pour mon Clerc ; My- » lord Chancelier *King* n'étoit que le fils d'un » Marchand de campagne. Que dites vous, » votre fils ſera-t-il mon Clerc? » D'accord, répondit mon pére, avec un tranſport de joye ; l'affaire fut propoſée & concluë avant l'arrivée de mon précepteur. Lorſqu'il fut de retour, mon pére lui annonça ma deſtination ; il fit des objections contre un état où, diſoit-il, la vertu eſt fort expoſée ; mais il parla inutilement.

Mon pére s'étoit fait l'idée la plus avantageuſe du caractère de mon couſin ; il ſe flattoit de l'eſpérance de me voir un jour briller à Weſtminſter, & de me rencontrer panché nonchalamment dans un beau caroſſe, ſuivi d'un grand nombre d'Officiers ſubalternes de la Juſtice, lorſque je ferois le tour que font chaque année les Juges à la campagne. Je partis donc après avoir pris congé de lui, & de mon bon & reſpectable vieillard, qui me donna ſes dernieres inſtructions & ſa ſainte bénédiction ; nous verſames des larmes & enfin nous nous ſéparames.

Lorſ-

Lorſque nous eumes pris nos places dans le caroſſe public, mon couſin commença à ſe divertir de la profonde triſteſſe où j'étois plongé, pour avoir quitté une chaumiere & deux vieillards qui s'étoient diſputé pendant longtems pour ſçavoir ſi je ſerois enſeveli dans une ferme ou dans un collége. N'aiant jamais entendu parler de mon pére & de mon précepteur avec mépris, je ne pus cacher le déplaiſir que j'avois de ce que mon couſin leur manquoit de reſpect; mais il continua à badiner ſur ma ſimplicité campagnarde, faiſant pluſieurs alluſions que je ne comprenois pas alors, mais qui amuſoient beaucoup le reſte de la compagnie. Au bout de 4 jours nous arrivames à Londres; nous allames au *Temple* où demeuroit mon couſin.

Il étoit veuf depuis quelques années; il n'avoit qu'une fille qu'il avoit miſe en penſion dans une ecole; ſon domeſtique ſe réduiſoit à un laquais & une ſervante; il avoit de plus deux Clercs, mais ils ne mangeoient ni ne logeoient chez lui. Ces deux Clercs étoient deux débauchés dont les déſordres infames m'inſpiroient le mépris & l'horreur. Je ne pouvois me perſuader que les intérêts de mon maître puſſent

puſſent être confiés ſans crainte à des hommes qui me paroiſſoient déſtitués de tout ſentiment de vertu & de religion. Je crus qu'il étoit de mon devoir de l'en avertir ; je lui communiquai mes ſoupçons & ce qui les faiſoit naitre. Le ton ſérieux avec lequel j'entamai cette converſation, & l'air d'importance avec lequel je lui fis part de ma découverte, le jetta dans un accès de rire qui me déconcerta & me ferma la bouche. Lorſqu'il eut fini de rire, il me dit, que quoique ſes Clercs ſe ſerviſſent d'expreſſions auxquelles mes oreilles n'étoient pas faites, il n'avoit pas moins bonne idée de leur probité, & qu'il avoit plus de confiance en eux qu'il n'en auroit en quelqu'imbécile qui ne ſçauroit que prier Dieu le matin, le ſoir, avant & après le repas ; qu'ils n'avoient aucune mauvaiſe intention lorſqu'ils lachoient quelque jurement, & que, comme il n'ignoroit pas le penchant de tous les jeunes gens pour le ſexe, il aimoit mieux qu'ils badinaſſent que s'ils étoient des fourbes ou des hypocrites ; il ajouta, qu'il n'avoit cependant aucun ſoupçon ſur ma vertu, & qu'il ne prétendoit pas me blamer parce que je pratiquois ce qu'il ſçavoit être l'effet de la ſuperſtition & de la

bigo-

bigoterie dont j'avois été imbu dans la maison paternelle, & non les détours de la ruse & les subterfuges du crime.

Ce procédé de mon cousin me déplut extrêmement; je n'en pouvois deviner la cause; j'étois surpris qu'il excusat si facilement chez les autres des vices dont il s'abstenoit lui-même: je ne l'avois jamais entendu jurer; & comme ses discours n'étoient point obscénes, j'en concluois que sa conduite étoit chaste; je vis bientot combien je m'étois trompé dans le jugement que je m'étois formé de son caractère.

Une Dame vint un matin le demander dans son apartement; il y avoit quelque chose dans son extérieur qui attira mon attention; elle avoit de beaux habits, mais ils étoient mis d'une façon plus négligée qu'élégante; ses manieres n'étoient ni aisées ni polies; c'étoit un mélange d'une reserve affectée & d'une familiarité licentieuse; elle se regardoit au miroir en me parlant, & me découvroit, sans rougir, une partie de ses charmes; il me parut que des regards empressés lui faisoient plus de plaisir que de peine. Lorsqu'on lui eut dit que mon cousin étoit sorti, elle fit quelques questions

tions triviales, & se retira avec précipitation; Je demandai aux Clercs s'ils connoissoient cette Dame; je fus étrangement surpris lorsqu'ils me répondirent d'un air mystérieux, que c'étoit la maitresse de mon cousin, qu'il entretenoit depuis plus de deux ans; je ne voulus pas les croire, mais bientot je ne pus plus douter qu'ils ne m'eussent dit la vérité.

Mes principes n'étant pas encore altérés, les leçons & les exemples que j'avois eu dans la maison paternelle étant encore présens à mon esprit, les sentimens de mon cousin me parurent détestables, & sa conduite, loin de m'inviter à l'imitation, ne m'inspira que de l'horreur. Je me flattois de l'espérance de le convertir, & dans toutes les occasions je lui parlois du crime de l'impureté; lorsqu'il étoit gai, il me répondoit par une raillerie, & par un sourire dédaigneux lorsqu'il n'étoit pas de bonne humeur.

J'étois sur la fin de mon aprentissage, & je n'étois jamais entré proprement en dispute avec mon cousin; quoique je sentisse ma supériorité vis-à-vis de lui sur la Théologie & la Morale, & que nous eussions souvent des conversations très familieres, je demeurois cependant

dans

dans les bornes prescrites à un inférieur, & je gardois le silence dans les compagnies où il se trouvoit, quoique j'entendisse souvent dire des choses qui me sembloient mériter quelque coup frapant de la colère divine; mais comme il revenoit un soir de la taverne, échauffé par le vin, il m'invita à boire avec lui avant de nous coucher, & à peine fumes nous assis, qu'il me donna un défi dans les formes, me niant toute *Révélation divine*, & me disant d'un ton railleur qu'il me prioit de lui déveloper les preuves qui me la faisoient recevoir.

Je considerai alors que toute distinction devoit être mise à part; & je me préparai à être le défenseur de la Religion, sentant au-dedans de moi cette élévation & cette fermeté d'ame qu'éprouve un Héros à l'approche du danger. Je me croyois sûr de la victoire, & je me réjouïssois de ce qu'il m'obligeoit de faire ce que j'avois si souvent souhaité qu'il me permit. Quelle ne fut point ma surprise lorsque je me vis sur le champ confondu par un homme, que je voyois plein de vin, & dont j'avois méprisé les connoissances lorsqu'il étoit dans son état naturel! N'aiant déconvert que depuis fort peu de tems, qu'il n'est aucun

des

des principes de la Religion, depuis l'immortalité de l'ame jusqu'aux plus profonds mysteres, qui n'aient été contestés, toutes ces objections furent nouvelles pour moi; je fus assailli tout à coup & me trouvai sans défense. On m'avoit moins accoutumé à disputer, qu'on ne m'avoit fait remarquer, que, vû les bornes de l'entendement humain, il est plus aisé de faire des objections que de les résoudre, & qu'on trouve à proposer des difficultés jusques sur les vérités les plus évidentes. Pressé tout-à-coup par ses argumens sans nombre, & cherchant à découvrir ses sophismes, j'oubliai de presser les raisons positives qui servent de fondement à la Religion; il prit avantage de mon trouble, il chanta son triomphe, & parce que j'étois comme accablé du poids de tant d'objections, il me traita en vaincu.

Je roulois sans cesse dans mon esprit la mortification qu'avoit reçue mon orgueil; je cherchois des solutions au lieu de m'attacher aux preuves, & je me trouvai ainsi de plus en plus embarassé dans les piéges du sophisme. Dans d'autres conversations que mon cousin faisoit souvent naître, il s'élevoit de nouvelles difficultés, de sorte que mes doutes

tes ne firent que se multiplier ; & comme la question étoit de la derniére importance, mon ame éprouvoit les plus rudes angoisses ; je ne pouvois m'occuper que du sujet de notre dispute ; je me reprochois souvent mes doutes, & souvent je m'aplaudissois de mon ardeur & de ma fermeté dans la recherche de la vérité.

J'apris par hazard qu'il y avoit une societé qui se tenoit dans un cabaret, où l'on disputoit sur les sujets dont j'étois occupé, & à laquelle on admettoit tout le monde indifférement ; je résolus d'y aller aprendre à resoudre les difficultés & à distinguer la verité de l'erreur. Je me rendis donc à cette societé de folie & d'irréligion. La stupide ignorance des uns me dégouta d'abord, & je fus effrayé des blasphêmes des autres ; mais la curiosité l'emporta, & je perdis par degrés ma sensibilité. Je vis que tous ces Orateurs étoient d'avis differens ; & comme je n'étois pas bien fait à la dispute, il me parut que les raisonnemens des uns valoient ceux des autres ; de sorte qu'aulieu de me confirmer dans quelques principes, ils firent disparoitre ceux que j'avois ; mes inquiétudes ne cessérent point, & je contractai enfin une telle habitude de douter, que je doutois presque de mon existence.

A meſure que mes principes s'affoibliſſoient, j'étois moins circonſpect dans ma conduite; mais telle étoit la force de l'éducation, que lorſque je violois évidemment ce que j'avois regardé comme ſacré, j'éprouvois les plus vifs remords. L'habitude me retenoit encore quand il s'agiſſoit de crimes honteux, mais inſenſiblement le penchant au mal triompha de l'habitude, & ſon triomphe fut complet. La crainte & l'eſpérance, ces deux grands reſſorts des actions de l'homme, ne faiſoient plus ſur moi l'impreſſion qu'ils doivent produire, puiſque je doutois ſi la jouiſſance du moment préſent n'étoit pas la ſeule choſe ſur laquelle je puſſe compter ſurement. Je me livrai donc entierement à tous les plaiſirs ſenſuels, ne voiant plus d'autres ſources du bonheur. A cette paix de l'ame, qui eſt le ſoleil de l'eſprit, ſuccéderent les inquiétudes du doute & les orages des paſſions; ma confiance en l'Etre ſuprême & l'eſpérance d'une joye éternelle, ſe changerent en des terreurs ſoudaines & en des ſouhaits inutiles, ſources de misère & d'angoiſſe.

Agité intérieurement par les derniers efforts d'une conſcience qui débat encore ſes droits,

je

je m'adressai à l'Orateur de la societé dont j'ai parlé, & je le priai d'achever de dissiper entiérement mes doutes, afin de me donner une parfaite tranquillité. Il se contenta de gémir sur les préjugés de l'éducation, qui, disoit-il, m'empêchoit de me rendre tout entier à la force de la vérité, & pourroient continuer pendant longtems à mettre des inquiétudes dans mon ame; mais, ajouta-t-il, pour remédier à ce mal, je ne sçaurois assez vous recommander la lecture des ouvrages de *Collins*, de *Tindal*, & plusieurs autres, que je me procurai d'abord, & que je lûs avec avidité. Quoique la lecture de ces ouvrages ne m'eut pas rendu un Deïste achevé, je vis cependant avec plaisir, qu'elle m'avoit mis en état de faire des difficultés; de sorte qu'au lieu d'être simple auditeur dans la societé, je commençai à porter la parole; je fus bien flatté de ce nouvéau privilége, & trés satisfait de la docilité avec laquelle on recevoit mes discours. Je ne pouvois cependant m'empêcher de réfléchir quelquefois sur ce que je publiois des maximes qui m'avoient rendu, comme je ne pouvois me le cacher, vicieux & misérable; mais je pensai, que quoique ma conduite fut

bien différente de ce qu'elle avoit été autrefois, on ne pouvoit pas cependant me prouver que j'eusse moins de vertu, parce que mes nouveaux principes rendoient innocentes bien des choses qui ne l'étoient pas lorsque je pensois differemment. Je continuai donc mon train de vie; je mettois sans cesse mon esprit à la torture pour trouver de nouvelles objections; voici un argument que j'imaginai, & que je fus enchanté d'avoir trouvé, soit parce qu'il devoit me faire une réputation, soit parce qu'il tranquillisoit ma conscience, qui m'importunoit toujours par ses remords.

Aiant apris que toute erreur est innocente, parce qu'elle est involontaire, j'en conclus que rien n'étoit plus propre à tranquilliser l'esprit que de démontrer que tout vice est une erreur; je formai donc l'argument suivant. » Aucun » homme ne peut devenir vicieux sinon par la » persuasion qu'il a que le vice contribuera à » son bonheur: On peut, il est vrai, lui avoir » dit le contraire; mais une foi implicite ne » sied pas à un être raisonnable; or, puisque » tout homme doit rechercher le bonheur, » tout homme peut légitimement faire des ex- » périences; s'il s'est trompé, il est clair qu'il

» n'a-

» n'avoit pas dessein de faire ce qui est arrivé;
» ainsi tout vice est une erreur, & par con-
» séquent le vice ne doit pas être puni.

Je communiquai bien vite ma découverte à mon ami le Philosophe, qui, au lieu de me montrer la différence qu'il y a entre l'ignorance & la méchanceté, & de remarquer les bornes au-delà desquelles nous ne devons pas chercher notre bonheur, applaudit à la pénétration de mon génie, & à la force de mon raisonnement. J'étois impatient de faire part d'une nouvelle aussi importante à la societé; l'heureux moment arriva; l'attention qu'on me prêta flatta mon amour propre, je goutai un plaisir, que j'appellerois maintenant *tumultueux*, mais qui me sembloit bien vif; j'étois au comble de mes desirs. Cependant il se trouva dans l'assemblée quelques personnes qui me firent des objections, mais elles étoient si peu faites à l'argumentation, & si ignorantes sur le sujet en question, qu'elles donnerent de l'éclat à mon triomphe & de l'importance à ma découverte: le Président resuma les argumens employés de part & d'autre, avec tant d'exactitude & d'impartialité, que comme il parut que je n'avois pas été refuté, ceux qui ne s'étoient pas aper-

çus de la foibleſſe de mes adverſaires, conclurent que mes raiſons étoient invincibles; on prit mon ſophiſme pour une démonſtration, & je fis un nombre prodigieux de proſélytes. L'aſſemblée n'étoit preſque compoſée que d'aprentifs & de Clercs, jeunes gens qui avoient reçu une teinture de religion, mais dont l'éducation n'avoit pas été bien cultivée; car ceux qui étoient dans une parfaite ignorance, ou totalement abandonnés à leurs paſſions, ne s'embarraſſoient pas beaucoup des diſputes que l'on élevoit dans notre ſocieté; mais ces jeunes gens, dont la crainte ſeule retenoit la fougue des paſſions, comme ils n'avoient pas contracté une douce habitude de la vertu, ils furent charmés de ſe voir débaraſſés de chaines peſantes qu'on leur diſoit n'avoir été miſes que par le Clergé.

Quoi qu'il me parut que je m'attirois des aplaudiſſemens, je n'étois cependant pas content de moi-même; mon tourment revint; il fallut chercher de nouveaux remédes; ils n'étoient pas aiſés à trouver; cependant je fus ſi heureux qu'un Artiſte ſans lettres m'en procura un qui devoit produire les effets les plus merveilleux; il me démontra que *l'ame n'étoit*

n'étoit ni ne pouvoit être immortelle. Il est vrai que j'étois disposé à croire sans trop d'examen ce que je commençois à désirer intérieurement; car tel étoit l'état de mon ame, que j'étois porté à renoncer à l'espèrance d'un bonheur éternel, pour être délivré des terreurs d'une misère sans fin; & comme je regardois ma mort comme fort éloignée, la crainte de perdre l'existence avec la vie, ne fut pas capable d'interrompre le cours des plaisirs que je goutois dans les lieux de débauche.

Ils furent cependant interrompus ces plaisirs grossiers par une autre cause; je fus attaqué par une violente maladie, qui m'allarma par la rapidité de ses progrès, & les conséquences terribles qui en pouvoient être la suite. Dans mon angoisse je m'adressai à un jeune Chirurgien qui étoit un des Orateurs de la Societé, & qui faisoit un gain considérable par le besoin continuel que chacun avoit de ses bons offices; il plaisanta sur mes complaintes, & afin d'écarter toutes les reflexions sérieuses que je pourois faire étant seul & malade, il badina sur mon air abattu & m'exhorta à me montrer toujours *homme*.

L'orgueil, bien plus que la crainte, me fit

cacher avec ſoin ce déſordre intérieur à mon couſin; mais il ne tarda pas à le découvrir; ſon triomphe fut complet; il eut un nouveau ſujet de raillerie & de badinage. Cependant les ſoins de mon Chirurgien me rendirent ma premiere ſanté; mais je me trouvai toujours dans mes derniers principes, fermement réſolu de me livrer de nouveau aux plaiſirs, mais avec plus de précaution; & au lieu d'entretenir de miſérables proſtituées, je fis tous mes efforts pour ſéduire de jeunes perſonnes vertueuſes & des femmes de bonne réputation.

Mes principes me furent pour cet effet d'un grand ſecours; je vis d'abord que celles que je pouvois convertir, étoient bientot débauchées; auſſi je ne négligeois rien pour faire adopter mes maximes; je les propoſois avec un air de conviction entiere : comme elles n'étoient pas en état de diſputer, elles penſoient que l'argument qui m'avoit convaincu, les convaincroit auſſi ſi elles pouvoient le comprendre; de ſorte qu'en donnant une approbation implicite, elles faiſoient l'éloge de leur jugement, & ôtoient les obſtacles qui s'oppoſoient à la ſatisfaction de leurs penchans.

Pendant que je ne reſpirois que le plaiſir;

&

& que je passois d'un crime à un autre, mon cousin retira de l'Ecole sa fille qui avoit 19 ans; son dessein étant de la mettre à la tête de son ménage, il quitta ses chambres & prit maison. J'avois souvent vû & admiré cette jeune personne; elle ne fut pas plutôt parmi nous, que je tâchai de m'insinuer auprès d'elle, par mes assiduités & mes attentions; je m'aperçus que ma compagnie lui faisoit plaisir, & qu'elle me sçavoit gré de l'empressement que je lui marquois.

Quoique mon cousin eut vu les effets de ses leçons dans ma conduite déréglée, il ne pouvoit cependant pas s'empêcher de railler sur la Religion en présence de sa fille; je mettois moi-même la conversation sur ce sujet, persuadé que c'étoit le moien le plus propre à faire réussir le projet que j'avois formé de la séduire; j'aurois pu, il est vrai, la prendre en mariage; & peut-être étoit-ce là l'intention de mon cousin, mais je m'étois fait une telle idée des femmes que je voulois fuïr tout établissement fixe; je ne pouvois souffrir un état qui oblige à sacrifier le plaisir de la varieté à la tranquillité domestique, ou la tranquillité domestique au plaisir de la varieté; d'ailleurs je

craignois une nombreuſe famille, dont les beſoins m'importuneroient & pourroient être un obſtacle à la ſatisfaction de mes deſirs.

La jeune Demoiſelle au-contraire, voyant que mes aſſiduités paſſoient la politeſſe ordinaire, ne doutoit point que mes vuës ne fuſſent légitimes; elle eſpèroit tous les jours que je la demanderois à ſon pére; & comme elle penſoit ſans doute que je n'attendois qu'une occaſion favorable pour faire cette demande, elle ne ſe faiſoit point de ſcrupule de ſouffrir toutes les libertés que je prenois lorſque je ne paſſois pas de certaines bornes; je faiſois chaque jour des progrès, me conduiſant de maniere que je n'allarmois pas ſes craintes, & que je ne rempliſſois pas ſes eſpèrances.

Je ſçavois que pour venir à bout de mes deſſeins je ne devois pas négliger deux choſes, l'une, d'enflammer ſes paſſions, l'autre, de lever les obſtacles qui pourroient empêcher de les ſatisfaire; en conſéquence, je lui inſinuois ſans ceſſe, *qu'il n'y a rien de mauvais dans ce qui eſt naturel*; je gémiſſois continuellement ſur la ſuperſtition & ſur les entraves que le Clergé met à l'homme; & comme ſi j'euſſe lâché cela par hazard, je chantois auſſi-tôt un vau-

de-

deville, je disois quelques vers séduisans, ou je lisois quelqu'endroit d'un livre de galanterie ou d'un Roman. Que les jeunes personnes reçoivent ici une leçon! Qu'elles se gardent bien de souffrir une seconde fois auprès d'elles un homme qui a osé tourner en ridicule la Religion, & qui ôte à la foiblesse humaine les secours qu'elle retire de cet amour & de cette crainte de l'Etre suprême, qui est le commencement & le plus ferme apui de la sagesse! Opposer à ces suborneurs d'autres argumens que le mépris, c'est parler à un meurtrier à qui on doit fermer promptement la porte.

La fille de mon cousin élevoit souvent des disputes sur la Religion, qui favorisoient toujours l'exécution de mon projet; de peur de l'allarmer j'affectois quelquefois un ton badin; & lorsque je m'émancipois à prendre des libertés qui offensoient un peu la pudeur, je cessois tout-à-coup avec un certain air de négligence & d'inattention; ce qui faisoit qu'elle regardoit les licences que je prenois comme des traits de bouffonerie, dont elle me punissoit par un soufflet ou une froideur passagere. C'est ainsi qu'elle se familiarisoit insensiblement avec l'incrédulité & le vice.

Un

Un jour je fis tomber la conversation sur cette question; *la satisfaction des penchans naturels est-elle innocente en elle-même, & si elle l'est, devient-elle criminelle lorsqu'on néglige des cérémonies extérieures?* Je soutins que des cérémonies extérieures ne changent absolument point la nature du crime & de la vertu, qui ne dépendent pas des loix humaines qui sont arbitraires & accommodées aux tems & aux lieux. La jeune Demoiselle prétendit que j'étois dans l'erreur; je lui proposai de nous en remettre à la décision de son pére, sans lui dire que nous nous fussions disputé sur cet article; elle accepta ma proposition; je passai tout de suite à un autre sujet, comme si je n'eusse pris aucun intérêt à l'issue de notre dispute; mais je m'aperçus qu'elle lui étoit restée dans l'esprit & qu'elle étoit plus réveuse qu'à l'ordinaire. Lorsque mon cousin fut avec nous, j'amenai insensiblement la conversation sur le sujet de notre dispute; je proposai la question en termes généraux; il décida en ma faveur, sans pénêtrer dans mes vuës; la premiere fois que je fus seul avec sa fille, sans faire mention de la décision de son pére, je pris de nouvelles licences; je trouvai moins de résistance, j'achevai & sa honte & mon crime. Quel-

Quelque tems après elle s'aperçut qu'elle étoit enceinte, ce qu'elle m'aprit avec toutes les marques de la douleur la plus vive; mais au lieu de consentir à l'épouser comme elle me le demandoit avec instance, j'éludai la question, & me moquai de ce qu'elle me paroissoit allarmée d'un accident fort ordinaire; je lui proposai de prendre des remédes propres à cacher nos entrevuës, en en détruisant le fruit; elle frémit à cette proposition, elle versa un torrent de larmes; je demeurai inflexible; enfin, j'étouffai tous ses scrupules avec les mêmes raisons qui l'avoient entrainée dans le crime.

Le tems des Vacances étant arrivé, je proposai à mon cousin d'aller faire avec sa fille une visite à mon pére, espérant que la fatigue du voyage favoriseroit mon dessein en augmentant les effets des remèdes, & en faisant naitre quelqu'indisposition que l'on attribueroit au voyage. Mon cousin ayant accepté ma proposition, je m'adressai à mon ami le Chirurgien, qui me donna des remèdes, me répondant du succès; mais, soit qu'il se fût trompé dans la préparation de ces remèdes, soit que la quantité fût trop forte, ils donnérent lieu à une maladie qui ne finit que par la mort de cette infortu-

née,

née, à qui j'ôtai ainsi la vie après lui avoir enlevé l'honneur.

Il est impossible de peindre ma confusion & mes remords; mais quelle ne fut point ma terreur lorsque je me vis conduire en prison, parce que j'étois soupçonné d'être son meurtrier! Son Pére avoit déclaré, que peu de tems avant sa mort, elle avoit souhaité de lui parler en particulier, & qu'après l'avoir supplié de lui pardonner sa faute, elle lui avoit dit qu'elle étoit enceinte de moi, & que je l'avois empoisonnée sous prétexte de sauver sa réputation. On visita le corps mort; on vit qu'en effet elle étoit enceinte, & qu'elle avoit fini ses jours par une maladie violente & extraordinaire; on ne douta pas je ne fusse son meurtrier; on m'enferma dans une prison de la province. Les Juges ayant examiné cette affaire ne trouvérent pas les preuves suffisantes pour me condamner; on renvoya à une autre fois de prononcer ma sentence.

J'aurois pu pendant cet intervalle racheter le tems, & reconnoissant ma folie & mes crimes, faire une réparation publique à la société, & rallumer quelqu'étincelle d'espérance dans mon ame par la repentance; mais dans mes premiers

miers transſports ſur une cataſtrophe ſi terrible & ſi imprévuë, la crainte de l'infamie l'emporta ſur la crainte de la mort, j'avalai du poiſon; l'excès de mon déſeſpoir en empêcha l'effet immédiat; comme j'en avois pris en trop grande quantité, j'en rendis la plus grande partie; il n'en reſta que ce qu'il falloit pour aſſurer ma mort, & me laiſſer cependant du tems pour contempler toute l'horreur de l'abyme où je me ſuis plongé.

Dans cette déplorable ſituation j'ai été viſité par ce Chirurgien qui a été la premiére ſource de mon malheur, & par le philoſophe qui dirigeoit mes études; mais la préſence de ces amis d'infidélité & de débauche ne fait qu'augmenter mes tourmens; ils me reprochent ma folie & ma lâcheté; ils me diſent que la mort me fait regretter les erreurs de mon ancienne ſuperſtition; mais que ne donnerois-je pas pour avoir ces eſpérances, prétenduës erronées, & cette ſimplicité raiſonnable, qui me fortifieroient contre cette heure fatale qui s'approche, & diſſiperoient les horreurs de mon déſeſpoir dans les combats de mon agonie.

Il eſt vrai que je reçois des viſites d'une autre eſpèce; c'eſt celle de ce vieillard reſpectable,

table qui m'avoit enſeigné à faire une priére; & qui m'avoit rempli de l'eſpérance du Ciel; il me rapelle mes anciens principes; je ne conçois pas comment j'ai pu m'étourdir au point de les avoir regardé comme des préjugés de l'éducation & des erreurs de l'enfance; rien ne me paroît plus clair & plus évident que les vérités d'un Chriſtianiſme raiſonnable; rien ne me paroit plus propre à faire le véritable bonheur de l'homme; mais la tranquilité ne peut pas renaitre au-dedans de moi; je me répéte ſans ceſſe que j'ai bravé la clémence de mon juge, & que je vais tomber dans les ombres de la nuit éternelle; je voudrois que les angoiſſes de mon ame puſſent être miſes ſous les yeux de tout incrédule & de tout impie.



ARTICLE SEPTIEME.

REFLEXIONS SUR LES DESAVANTAGES DE L'ESPRIT.

L'On dit depuis long-tems, avec raison, que la qualité d'homme d'esprit est difficile à soutenir dans le monde, quoiqu'elle soit aisément prodiguée. On impute même à ceux qui sont en possession de ce titre, de faire les plus grandes fautes. Ce n'est pas que dans le fond ceux qu'on appelle gens d'esprit commettent réellement des fautes plus grossieres que les autres hommes, mais elles sont plus remarquées, & on les grossit à proportion de l'idée qu'on s'étoit faite de la valeur de ceux à qui on les reproche. Il est certain qu'on pourroit faire plusieurs volumes sur les gens d'esprit, qui, après avoir traîné une vie malheureuse, sont morts dans une souveraine misère; mais sans entrer dans aucun détail particulier à cet égard, l'on va suivre l'hom-

me d'esprit en général dans la carriere qu'il parcourt ordinairement, & abstraction faite des chagrins qu'il se suscite à lui-même par ses travers, ses vices ou ses inquiétudes.

On distingue l'esprit, le jugement & l'imagination. L'esprit désirable paroît être la réunion de l'imagination & du jugement. Ensuite chaque chose, chaque état a son esprit particulier. Il y a l'esprit de Cour, l'esprit de société, l'esprit de son corps & de son état, &c.; mais l'on ne traite ici que de l'effet de l'esprit en lui-même relativement au commerce des hommes.

L'on convient généralement que ce n'est pas l'esprit qui rend l'homme excellent ni heureux. Ce n'est que l'usage qu'il en peut faire; il est cependant aisé de faire voir qu'un homme doué d'esprit, qui cherche à en faire bon usage, & qui y joint les sentimens d'un cœur honnête, est, malgré ces avantages, moins continuement heureux, & mène une vie plus traversée que celui qui a peu d'esprit ou qui n'en a point du tout d'apparent.

Tous les hommes se piquent d'avoir du jugement, & presque personne n'est assez fat pour se vanter d'avoir de l'esprit; c'est que esprit se fait jour par lui-même en peu de

de tems. Il se décide ordinairement par les premiers essais. L'on voit qu'un homme a une pénétration facile, des idées nettes, une élocution aisée, une conversation brillante, dès-lors on le décide homme d'esprit, & on l'annonce pour tel. S'il fait quelqu'ouvrage, ou quelqu'action publique, sa réputation se confirme, sur-tout s'il a des protecteurs & des amis. On le prône, on l'encourage; la critique même semble faire grace aux essais de sa jeunesse, & on lui constitue une espèce d'état précoce d'homme d'esprit.

Lorsque sa réputation paroît en quelque sorte établie dans les cercles, alors le même homme, qui n'étoit occupé que des roses semées sur sa route, commence à y trouver des épines. On observe sa contenance, sa figure, sa maniere de se présenter, & on ne lui fait grace sur rien. S'il parle peu, on le soupçonne d'avoir de l'humeur, ou d'être prévenu en sa faveur, jusqu'au point de dédaigner les personnes avec lesquelles il n'ose souvent se communiquer par timidité. Si au contraire il parle beaucoup, parce qu'il a l'esprit orné & de la mémoire, on lui reproche de s'écouter & de s'emparer de la conversation dont il aspire

à être le tiran. Ceux qui n'ont rien à dire, ceux qui par habitude n'écoutent & ne débitent que des miseres, le taxent d'être pédant & ennuyeux. Les femmes qu'il empêche de parler, s'en vengent en l'accusant de bavardage; en un mot, rarement réussit-il pleinement dans les cercles où, pour la premiere fois, on le présente à titre d'homme supérieur. Ajoutons que l'esprit n'est pas toujours dans la même assiette. Ses opérations dépendent de l'influence du tems, de la santé, de la tranquillité, & de mille circonstances. Il dépend aussi de l'assortiment des hommes avec lesquels on se trouve, & du plaisir qu'excite dans l'ame une compagnie qui plaît plus ou moins.

En effet, il y a nombre de personnes aux yeux desquels on ne peut & on ne doit paroître ni homme d'esprit, ni raisonnable, parce qu'on ne fait aucuns frais pour leur plaire, & rarement réussit-on sans en avoir envie. Souvent aussi l'homme d'esprit déplaît lorsqu'il en montre trop. La plûpart des gens n'ont jamais moins d'esprit que lorsqu'ils affectent d'en faire paroître davantage. La gêne & le travail les trahit. On les soupçonne de vouloir faire illusion, & d'aspirer à arracher l'admira-

miration aux dépens des autres. A ce titre on s'en défie, & les gens au-dessus d'eux les prennent en déplaisance.

Disons encore qu'il y a des quartiers, des sociétés, où certains esprits réussissent, quoiqu'on les regarde comme des hommes ordinaires, & même plus que médiocres dans d'autres cercles. Il en est de l'esprit à peu près comme de ce qu'on a jugé à propos d'intituler la bonne compagnie. Chacun croit l'être & s'y connoître. Un joueur, un buveur, un gourmand usurpent ce nom, & ne le communiquent qu'à ceux avec qui ils font leurs parties. Les gens du haut ton, les petits-maîtres, n'accordent ce privilége qu'à la noblesse, aux sectateurs de la vanité, & à ceux qui vivent & pensent comme eux. Les Financiers mesurent la bonne compagnie sur l'opulence; & les personnes raisonnables de tout état ne donnent ce titre qu'à ceux qui aiment & pratiquent la vertu. L'esprit éprouve à peu-près le même sort; il y a dans Paris nombre de sociétés particulieres, où, pour ainsi dire, l'on fait & l'on débite de l'esprit. Elles ont leur langage propre & leurs usages particuliers. Ce sont des tribunaux subalternes où l'on ap-

précie les auteurs & les ouvrages. Il sembleroit que rien ne doit se produire dans le monde littéraire, sans être marqué au coin de ces jurisdictions postiches. Chaque piéce y est étalonnée, & dès qu'elle a le suffrage du sanhédrin, l'amour propre de la société est intéressé à faire valoir le pére & sa progéniture. L'auteur qu'ils connoissent & qui les consulte, est pour eux l'homme de bonne compagnie; l'auteur inconnu qui a pris ses degrés ailleurs, ne leur paroît tout au plus qu'un embrion, à qui quelque jour on pourra accorder la liberté d'éclorre, s'il s'en rend digne, en présentant un hommage respectueux aux juges du tribunal.

N'est-ce pas un supplice pour un homme d'esprit que de ramper sous ces académies domestiques & impérieuses, acharnées à fronder impitoyablement tout ce qui n'est pas né dans l'étendue de leur ressort? C'est ainsi que souvent l'on fait racheter à l'homme d'esprit les premiers agrémens que ses talens lui avoient fait éprouver dans la société. Sa bonne conduite peut-elle prévenir une pareille disgrace? Non; il a raison, mais il a beau crier, il n'est pas plus fort; deux-cent voix en étouffent toujours dix, & en entraînent dix mille.

Il

Il faut convenir premierement, qu'il y a dans le commerce de la vie beaucoup de demi-sçavans qui, par sistême, redoutent les gens d'esprit. Ils craignent d'être primés par eux, ou bien leur intérêt personnel leur fait craindre de les avoir pour témoins d'une ignorance qu'ils habillent avec art, dans la vue d'en imposer aux sots.

En second lieu, les hommes qui sont en possession d'une certaine réputation d'esprit, craignent souvent de se trouver avec ceux qui peuvent entrer en concurrence avec eux, ou les effacer. Il y a une sourde rivalité qui blesse l'amour propre de gens à prétention.

Troisiémement des gens bornés & peu instruits fuyent la compagnie de ceux par les lumieres de qui ils se sentent offusqués. Ils ont toujours peur d'exciter leur compassion ou leurs railleries. Enfin les gens emportés par le torrent du monde, & qui, par habitude, n'ont jamais de raisonnement suivi, craignent de se lier avec des gens qui, par leurs exemples & la solidité de leurs argumens, leur feroient sentir à chaque instant le vuide de leurs occupations & de leurs discours. De ces différentes causes naissent la plûpart des morti-

 fica-

fications qu'on tâche quelquefois de donner à l'homme d'esprit qui n'a de tort que de passer pour tel. On veut lui faire payer une partie des avantages qu'on suppose qu'il trouve dans la possession de son état. Pour y parvenir, on le contredit sur mille propositions qu'on passeroit à un autre. On le fait regarder comme un génie inquiet, absolu, qui aime la dispute. S'il paroît avoir du dessous dans la thése qu'il soutient, ou dans la forme de la défendre, on s'éleve contre lui, on triomphe, on ne lui passe rien, & souvent on n'est pas fâché de lui faire faire un rôle ridicule. Ce n'est pas qu'intérieurement on ne rende justice aux bonnes qualités qu'il peut avoir, mais le poison de la jalousie qui s'insinue imperceptiblement dans les cœurs, fait qu'on trouve une douceur secrette à humilier un homme dont l'on est forcé de reconnoître la supériorité dans bien des cas.

Quelles sources de chagrins l'homme d'esprit ne trouve-t-il pas dans les idées fausses qu'on se forme de lui? Mille choses qu'il dit sans malice sont relevées & interprétées comme lâchées dans l'intention de critiquer & de nuire. Mille gens à Paris, sur-tout de jeunes

nes Auteurs, ne veulent point que d'autres ayent de l'eſprit impunément. Croyent-ils qu'on en poſſéde à leurs dépens? Non, ils ſont contens de leur lot, mais il ſemble que l'eſprit veuille toujours fraterniſer avec l'envie, & jamais avec l'indulgence & la charité. Paroît-il un écrit ſatyrique, une épigramme, mille envieux, mille indiſcrets ſe font un plaiſir de faire ſoupçonner, aux riſques de ce qu'il en peut arriver, qu'un tel en eſt l'Auteur. D'autres, auſſi imprudens, s'imaginent lui faire un faux honneur en les lui attribuant myſtérieuſement. En vain la droiture de ſon cœur & ſa réputation le raſſurent, en vain ſes amis s'efforcent de lui rendre publiquement juſtice, le trait eſt lâché dans le public, il eſt dévoré du chagrin de ſe voir aſſaſſiné par des ennemis qu'il ne connoît pas, & qu'il n'a point mérité; il gémit de voir ſon honneur compromis; & n'eſt-ce pas le compromettre en effet que de rendre ſuſpectes dans la ſociété, ſa fidélité & cette ſureté de commerce qui forment le caractere eſſentiel de l'homme d'honneur?

Convenons auſſi que l'homme d'eſprit eſt ſouvent plus ingénieux qu'un autre à ſe faire du chagrin à lui-même. Sans parler de ces génies

génies impétueux dont l'enthousiasme enfante des écarts perpétuels, & dont la vie n'est qu'un tissu de contrariétés singuliéres, fixons-nous sur l'homme sensé qui trouve nécessairement dans ses propres réflexions des motifs légitimes d'inquiétude, qui échappent à l'homme ordinaire. Celui-ci prévoit tout, pése & sent les conséquences de chaque événement. Sa santé, sa fortune, le maintien de sa réputation, l'établissement de sa famille, sont souvent pour lui des sujets de méditations ameres. Le passé le rend soupçonneux, le présent l'affecte, & l'avenir l'inquiette. L'autre, au contraire, qui abandonne tout au tems & au hazard, n'est agité de rien, parce qu'il ne réfléchit sur rien, ou que ses réflexions ne s'étendent pas jusqu'à concevoir des allarmes sur des choses qu'il ne prévoit pas.

L'on a vu dans tous les tems plus de gens ordinaires, que de gens de beaucoup d'esprit, faire des fortunes considérables, parce que les derniers plus timides, plus méthodiques, craignoient de s'exposer à des risques que les autres couroient sans combinaison. L'on a vu aussi nombre de gens d'esprit écartés ou sacrifiés à d'injustes soupçons, par la seule raison

son qu'on leur croyoit trop d'esprit; ainsi l'homme ordinaire, qui raisonne moins, qui risque plus volontiers, & dont on ne craint point la pénétration, laisse des enfans plus riches.

Enfin l'homme d'esprit ressent communément mieux qu'un autre les injustices, les dégouts, les humiliations, & les chagrins qui sont inévitables dans la société; il ne jouit donc pas d'un état désirable, relativement à son repos & à la félicité de sa vie.

L'homme ordinaire, pourvû qu'il ait du sens, est dans une situation préférable. Il ne prévoit rien & s'inquiette peu. Il lui suffit, pour être recherché, d'avoir de l'aménité & de la complaisance. Sa contenance & son maintien sont peu remarqués. Confondu dans la généralité, il n'excite ni l'attention, ni la méfiance. Il ne fait ombrage à personne. Il n'est l'objet de l'envie ni de la jalousie de qui que ce soit. L'on peut, sans conséquence, s'exprimer devant lui sur bien des choses. S'il tient par hazard quelque propos heureux, on le reléve, on le fait valoir: si, au contraire, il lui échappe une balourdise, on n'y fait point attention, parce qu'on n'attend rien de lui,

&

& qu'il n'a nul engagement qui l'assujettisse à dire de bonnes choses. Rarement on prend la peine de le contredire, ou si l'on le fait, c'est de bonne foi, c'est par diversité d'opinion, & nullement par système ou par obstination. L'amour propre des autres est toujours à l'aise avec lui. Comme il n'efface personne, il n'excite ni l'humeur ni la critique de beaucoup de gens qui lui sçavent gré de la supériorité qu'ils ont sur lui, & par reconnoissance ils lui accordent de l'amitié en dédommagement. Souvent on lui fait honneur de son silence, on l'attribue à la réflexion & à la modestie. C'est, dit-on, un homme sûr, qui parle peu, mais il a bon jugement; il pense beaucoup, c'est une bonne tête. Si dans la conversation il se trouve opposé à l'homme d'esprit, il ne dira que trois paroles, peut-être mauvaises, & il aura les rieurs de son côté. On lui fera l'honneur de dire qu'il a vu venir son adversaire qui parloit beaucoup, qu'il l'a jugé, & qu'en trois mots il lui a donné *son reste*. Le fait est-il exact? Non, mais l'on va au secours d'un homme dont on ne craint & dont on n'exige rien. L'on voit tous les jours des hommes lourds, pesans, qui se taisent

taisent par ignorance, ou qui n'ont rien à dire ; cependant on leur fait un mérite de leur disette pour les préconiser. Pour peu qu'ils soient affables, on les fête, on leur confie des petits secrets, on les charge de petits détails, en un mot, il est peu de gens de cette espèce qui n'ayent une ou plusieurs maisons attitrées, dans lesquelles ils sont, pour ainsi dire, l'ami, l'ordonnateur, le confident, l'homme à la mode par excellence.

L'on a souvent observé qu'un homme ordinaire obtient plutôt une place, un emploi, qu'un homme décidé ouvertement homme d'esprit. L'on compte plus sur la discrétion, sur la conduite de l'un que de l'autre. Nombre de gens ne veulent point qu'on lise dans leurs pensées, qu'on pénétre leurs intentions, leurs projets, ou qu'on voye trop clair dans leurs affaires : dès-lors ils s'attachent par préférence un sujet qui n'entend & qui ne sçait que ce qu'on veut lui dire.

L'homme en place ne cherche point à acquérir un subalterne, dont la réputation lui enleve la gloire des opérations avantageuses qu'il peut faire ; il veut que le mérite en soit attribué à lui seul. Il desire pareillement que quel-

quelqu'un qui lui eſt ſubordonné n'agiſſe que par ſes ordres, & ne prenne rien ſur ſon compte: la prudence veut qu'il le tienne dans la dépendance; ainſi, à tous égards, il croit courir moins de riſques en s'attachant un homme ordinaire, ignoré, & à qui l'on ſuppoſe moins d'objets de diſſipation qu'à un homme d'eſprit.

Une femme, lorſqu'elle a acquis de l'expérience, accorde ſon intimité & ſa confiance à un homme ordinaire préférablement à un homme d'eſprit. Le premier parle moins, donc il paroît plus diſcret: peu de choſe l'occupe, donc il eſt moins diſſipé, & diſſipe moins. Il a moins de relations, de ſaillies, d'élaſticité, donc elle croit être sûre de le conſerver plus longtems; enfin il eſt moins clairvoyant; ainſi il trouve moins d'occaſions de gronder, & de faire naître des picoteries qui occaſionnent une rupture ou au moins des brouilleries.

Trois choſes ſemblent fixer l'attention des hommes, & être le fondement de leur orgueil; la nobleſſe, la richeſſe & l'eſprit. Ces trois avantages ſe trouvent rarement réunis. Ceux qui n'en poſſedent qu'un, revendiquent, ſans con-

contredit ; la supériorité en faveur de celui qu'ils ont en partage. La Noblesse craint qu'un homme qui n'a que de l'esprit, ne veuille s'en faire un titre pour s'égaler à elle, c'est pourquoi elle cherche souvent à l'humilier & à lui faire sentir, qu'en lui faisant des honnêtetés, elle doit être payée en respects.

L'homme qui n'est que riche, craint que l'homme d'esprit ne le dédaigne ou ne le raille, ainsi il ne cherche point légérement à en faire son ami & sa compagnie.

L'homme d'esprit, de son côté, ne vante les avantages de la noblesse & de l'opulence, qu'autant que l'esprit les accompagne. Chacun est content de son lot, ou paroît l'être : mais l'homme de condition & l'homme riche semblent rendre eux-mêmes hommage à l'esprit. Le premier ne se vante pas d'être riche : le second se pique rarement de noblesse, mais l'un & l'autre se piquent sûrement d'avoir de l'esprit, & l'homme d'esprit qui les voit ambitionner le lot qu'il se flatte d'avoir en partage, se console de ce qui lui manque, en se persuadant que ce qu'il a en propre, l'éléve & le met en droit d'aller de pair avec les deux autres. De là naissent une multitude de pro-

pos

pos, de mortifications qu'on donne à dessein à l'homme d'esprit, & qu'on épargne à l'homme ordinaire. Il ne prétend à rien, il ne se pique de rien, il n'a point le malheur de révolter l'amour-propre de ceux avec qui il vit, ainsi les autres hommes ne cherchent point à l'abaisser, ni à lui faire sentir durement la supériorité qu'ils ont sur lui.

Il est sûr que moins un homme a d'esprit, plus il acquiert l'impunité & le droit de dire tout ce qui lui passe par la tête, même devant les gens d'esprit. Dorimon, de l'aveu de tout le monde, n'a pas l'ombre du sens commun. Il n'a jamais arrangé deux phrases de suite; il ne sçait rien, cependant il parle toujours, il rit, il chante, il boit, il anime tout hors la raison; il vit avec tout l'univers sur le ton de l'égalité. Il est honnête homme, il est sans conséquence; on veut l'avoir, on désire l'obliger, on le fête, on l'amuse, il interrompt, & l'on oublie qu'il fait taire toute la compagnie, pour ne frapper l'air que de sons aussi vains que continus. L'on ne se souvient quelquefois de l'avoir entendu, que par le mal de tête que son tapage occasionne: malgré cela, on n'a pas la force de lui en sçavoir mauvais gré, & on l'annonce

à

à ses amis comme un cadeau. S'il n'avoit que la moitié d'un esprit, on lui passeroit bien moins de choses, mais il n'en a point du tout; c'est la source de son bonheur. On rend justice à ses bonnes qualités, on lui tient compte de n'être ni méchant, ni médisant; ainsi on l'aime, on lui rend la vie douce: sans projets, sans inquiétude, il en profite pour entretenir sa gayeté, & exciter celle des autres; c'est un des heureux mortels du siécle: sa félicité surpasse celle des gens riches & des gens d'esprit avec qui il vit.

L'homme que nous appellons ordinaire, a à certains égards, des priviléges moins étendus qu'un autre, & il en use moins, mais sa vie est communément douce & peu traversée. Il a plus de partisans que l'homme d'esprit, parce qu'il trouve plus de gens de sa sphére. Il n'est point suspect de satyres, de bons mots, de médisances piquantes. On ne le cite point, on ne lui impute rien, les jours sont égaux pour lui; il en faut donc conclure que son état est plus heureux que celui d'un homme sur qui on a les yeux perpétuellement ouverts, & qui se joint souvent aux autres pour se tourmenter lui-même. De cette con-

séquence on peut en faire résulter une autre; c'est que ceux qui sont nés dans un état de médiocrité du côté de l'esprit, ont reçu des faveurs plus précieuses du ciel, que ceux qui sont nés avec une grande étendue d'esprit, puisque les uns trouvent dans leur génie même, le principe de leurs peines, & que les autres rencontrent dans leur état borné, la source d'un bonheur qui n'est que rarement troublé.



ARTICLE HUITIEME.

REFLEXIONS SUR L'ETAT LE PLUS CONVENABLE A L'HOMME.

Hamet & Raſchid.

TOutes les fois que l'on a fait des comparaiſons entre l'état naturel de l'homme & ſon état moral dans ce monde, on eſt convenu que la mediocrité conſtituë le bonheur & la vertu; que tout homme qui veut paſſer ſes jours dans le repos & la ſatisfaction, doit éviter les extrêmes; qu'on n'eſt en ſûreté que lorſqu'on marche dans le chemin qui ſe trouve au milieu des extrêmes; que pour peu qu'on s'en écarte, on tombe dans le vice & le malheur. Auſſi a-t-on regardé comme un principe univerſel, applicable à tout ce qui regarde la vie morale & naturelle, cette maxime du Philoſophe *Cleobule*, *la Mediocrité eſt*

toujours le meilleur. L'expérience de tous les tems ne cesse de confirmer la vérité de cette maxime.

Les dons de la nature, qui sans contredit sont les plus solides & les plus durables de tous les avantages temporels, sont, comme l'expérience le prouve, la source d'un grand nombre de maux pour ceux qui les possédent, lesquels maux sont écartés par ceux que la nature n'a pas traité d'une maniere, en apparence si favorable. Tous les jours nous voyons des femmes perduës de reputation, pour avoir voulu mettre leur beauté dans tout son jour, & d'autres, moins décriées peut-être & moins misérables, se faire de vifs reproches, négligées, inconnues, pour avoir voulu mettre à trop haut prix les charmes de leur jeunesse.

La santé, la vigueur, & une bonne constitution sont, jusqu'à un certain point, absolument nécessaires pour jouïr des plaisirs de la vie, & pour en remplir les devoirs; & si on ne les posséde pas dans un degré supérieur, on ne peut rien faire de grand & de distingué. Cependant, si nous en jugeons par ce que nous voyons, lorsque la nature nous a prodigué ces avantages, ils peuvent nous être nuisibles

ſibles. Ceux qui viſitent les malades, ont remarqué que les douleurs les plus aiguës, & les maladies les plus opiniatres attaquent ceux que la force de la nature, & la vigueur du tempéramment ont porté à négliger le ſoin de leur ſanté; & que cette ſurabondance de force, dont ils tiroient vanité, n'a ſervi ſur la fin de leur vie qu'à faire durer leurs infirmités & leurs amertumes.

Cependant ces dons de la nature ſont en eux-mêmes des faveurs que l'on doit recevoir avec reconnoiſſance, puiſque ſi on ſçait en faire un bon uſage, ils contribuent au bonheur, & ne deviennent funeſtes que par la corruption volontaire de l'homme, ou par ſa coupable négligence. Et comme il y a peu de riſque à rechercher ces avantages avec ardeur, puiſqu'il n'y a ni travail ni peine qui puiſſe les procurer, nous ne parlons ici que du peu d'aſſurance qu'on doit avoir qu'ils influent ſur notre vie, non pas pour diminuer leur prix, mais pour diſſiper le mécontentement ou l'envie de ceux qui en étant privés, ne connoiſſent pas leur juſte valeur; pour leur aprendre, que leur poſſeſſion n'éloigne pas les maux de la vie, que ſouvent même ils les font naitre.

Les richesses contribuant particuliérement à nous élever au dessus des autres, sont aussi l'objet de nos recherches les plus empressées. La Pauvreté est aux yeux de tous les hommes un si grand mal, un mal qui en produit tant d'autres, qu'il n'est rien qu'on ne fasse pour l'écarter. Les richesses sont donc nécessaires pour nous mettre à l'abri des maux de l'indigence; lorsque nous en sommes venus à ce point là, nous désirons d'en acquerir davantage, afin d'éloigner encore plus de nous un mal pour lequel nous avons conçu une si grande horreur; semblables à un homme qui aiant à redouter un ennemi, n'est pas tranquille jusques à ce que, par de grandes précautions, il se soit mis à l'abri de toute attaque.

La crainte, à cet égard, n'étant pas sans fondement, *Cleobule* permettoit d'aller un peu au delà de la *Médiocrité.* Mais il arrive pour l'ordinaire, qu'un homme qui a amassé quelque bien, prend d'autres idées de la pauvreté, & qu'au lieu de fuir un ennemi qui le poursuivoit, il s'efforce de surpasser ceux qui sont devant lui. Les moyens de satisfaire ses penchans font qu'il demande toujours plus; mille desirs naissent dans le cœur

&

& deviennent importuns ſi on ne les contente; la vanité & l'ambition multiplient encore ces deſirs, qui deviennent plus violens à proportion qu'on les conſidére.

Il arrive ainſi que les beſoins n'ont point de bornes; l'ame n'eſt agitée que du deſir ardent des richeſſes, & nous devenons inſatiables, parce que nous ne conſidérons pas, que tout beſoin réel peut être aiſément ſatisfait, & qu'il eſt très facile de ne pas s'y voir expoſé; que les deſirs de la vanité étant ſans bornes, peuvent enfin n'être pas contentés; & que la peine qu'on a à les reprimer eſt moins grande lorſqu'on ne s'eſt pas accoutumé à les ſatisfaire.

Quiconque examinera attentivement la condition des Riches, ne tardera pas à s'apercevoir qu'elle ne mérite pas qu'on ſacrifie ſon repos, moins encore ſa vertu, pour y atteindre. De grands thréſors multiplient les fantaiſies & les caprices, jettent dans l'ignorance & le vice, attirent les flatteurs, & livrent ceux qui les poſſédent à des voluptés, ennemies du vrai bonheur.

Il y a encore une raiſon qui doit moderer le deſir des richeſſes. Des richeſſes trop abon-

abondantes font souvent naitre la pauvreté. Celui qui a satisfait une fois le desir qu'il avoit d'en amasser, néglige bientot le soin de ses affaires; & celui qui pense qu'il peut les négliger, ne tarde pas à devenir pauvre. Il se trouvera dans des cas embarassans, dont, à cause de son peu d'expérience, il ne pourra pas se tirer; il ne sera pas aidé par ceux qui trouvent leur intérêt dans son embarras, & insensiblement ses biens seront la proye de ces vautours qui voltigent sans cesse autour des fortunes qui tombent en décadence.

Les plaines de l'Inde ayant été brulées à cause d'une longue sécheresse, *Hamet* & *Raschid*, bergers voisins l'un de l'autre, pressés par la soif, s'étant arrêtés avec leurs troupeaux à une borne qui séparoit leurs possessions, faisoient des voeux pour avoir de l'eau. Tout à coup un calme parfait régna dans l'air, les oiseaux cesserent de chanter, & les agneaux de bailer. S'étant tournés, ils virent un Etre d'une grande stature, qui s'avançoit vers eux, & qu'ils reconnurent pour le *Genie de la Distribution*. Dans une main il tenoit la corne d'abondance, & dans l'autre, le glaive de la destruction. Les deux bergers effrayés voulurent

rent ſe retirer ; mais il les arrêta & leur parla en ces termes : » Ne fuyés pas votre bien-
» faiteur, enfans de la pouſſiére ! Je viens
» vous offrir des préſens, qui ne vous ſeront
» pas inutiles, ſi vous êtes ſages. Vous avés
» demandé de l'eau ; je veux vous en donner ;
» comment voulez vous que je faſſe ? point de
» vœu téméraire ! Souvenés vous que dans
» tout ce qui regarde le corps, l'excès n'eſt
» pas moins dangereux que le beſoin. En
» vous rapellant les peines de la ſoif, n'ou-
» bliés pas le danger de la ſuffocation. *Hamet*,
» que voulés-vous ? ».

» Etre bienfaiſant, répondit *Hamet*, je
» vous demande un petit ruiſſeau, qui ne ta-
» riſſe jamais dans l'été, & qui ne gêle point
» en hyver. « Tu vas obtenir ta demande,
lui repliqua le Genie. Sur le champ il traça une ligne avec ſon ſabre ; on vit ſortir une fontaine qui ſe fit une route dans la prairie, les fleurs reprirent leur odeur, les arbres furent couverts de feuilles, & les troupeaux étancherent leur ſoif.

Le Genie ſe tournant enſuite du côté de *Raſchid*, lui demanda ce qu'il ſouhaitoit.
» Tranſportés, lui dit-il, auprès de mes poſ-

» sessions toutes les eaux du Gange; que je » sois le maître de ce grand fleuve! »-*Hamet* fut frapé de la grandeur des desirs de son voisin; il se reprochoit en secret de n'avoir pas fait avant lui cette demande, lorsque le Genie parla en ces termes. » Témeraire mortel, » d'où te vient cette insatiabilité! Souvien toi, » que tout ce dont tu ne peux pas faire usage, » n'est pas à toi! Tes besoins sont-ils plus » grands que ceux de *Hamet*? « *Raschid* répéta sa demande, & se réjouissoit en lui-même de voir son voisin si petit à côté du Proprietaire du Gange. Le Genie se retira, & les deux bergers attendirent l'événement.

Le Gange quittant son cours ordinaire, vint passer auprès des possessions de *Raschid*; il s'applaudissoit d'avoir eu un si noble desir, & il regardoit *Hamet* avec dédain; mais bientot les eaux du Gange s'étant prodigieusement accruës, elles inondérent les possessions de *Raschid*, détruisirent ses plantations, & le réduisirent à implorer le secours de *Hamet*.

*
* *
* *
*

ARTICLE NEUVIEME.

DIALOGUE SUR LA NATURE DE L'ELOQUENCE.

CRANTOR & CLÉON.

CLÉON. Bon jour, Crantor. Quoi! toujours dans la rêverie?

CRANTOR. J'étois prêt à m'y plonger, & si vous en saviés le sujet, vous conviendriés qu'il est digne d'être approfondi.

CLÉON. Je présume que vous l'avés trouvé dans le livre que vous tenés à la main.

CRANTOR. Il est vrai; c'est le Mercure de..... où au lieu de tant de petites questions qui font si souvent les programmes des Académies, celle de Toulouse propose aux discussions des gens de lettres, *la recherche des Causes qui ont empêché les Modernes d'atteindre à l'Eloquence des Anciens.*

CLÉON.

CLÉON. La queſtion eſt vraiment intéreſſante. Mais n'eut-il pas fallu conſtater premiérement le fait? Car je ne doute point qu'il n'y ait des gens qui le nient.

CRANTOR. Je crains bien plus, que les Orateurs qui prétendront aux prix ne le prouvent par leurs diſcours.

CLÉON. Mais, puiſque nous en ſommes ſur ce chapitre, permettés-moi de vous demander ce que vous répondriés à l'Académie, s'il vous prenoit fantaiſie de diſcuter la queſtion.

CRANTOR. Je ne ſçai pas bien tout ce que je répondrois, mais une des cauſes que j'aſſignerois ſurement à l'infériorité des Orateurs modernes, c'eſt qu'un grand nombre entre dans la carriére, ſans avoir aucune idée diſtincte de la véritable éloquence.

CLÉON. Vous appellerés ce que je vais dire, définition ou deſcription, comme il vous plaira, mais il me ſemble que tout le monde littéraire s'accorde à regarder l'éloquence comme le talent de parler ou d'écrire d'une maniere pure, harmonieuſe, rapide, qui touche, anime & perſuade.

CRANTOR. Votre définition ſera bonne,

ſi cet effet de l'éloquence, de toucher, d'animer, de perſuader, vous entendés qu'il doive ſe produire, non pas ſur un petit nombre d'hommes, mais ſur ceux de tous les tems & de tous les lieux.

CLÉON. Pourquoi cette extenſion d'effet ſeroit-elle néceſſaire ?

CRANTOR. Parce que rien n'eſt ſi commun que de voir une multitude échauffée & perſuadée par des diſcours qui ne doivent faire ni l'un ni l'autre, & qui, loin d'étre éloquens, ſeront bientôt après trouvés peut-être ridicules. Mais qu'un diſcours conſerve ſon impreſſion ſur des hommes de ſiécle & de climat différent, c'eſt une preuve infaillible qu'il tire ſa force de l'expreſſion de cette raiſon éternelle, dont les principes gravés dans tous les cœurs, les forcent d'admirer le grand & le beau.

CLÉON. Je crois vous comprendre. Vous voulés dire qu'un ſtyle fleuri, brillant, cadencé, que des Sophiſmes mis en œuvre d'une maniére pathétique peuvent les éblouïr, & produire pour quelques inſtans les mêmes effets que la vraie éloquence; mais que la poſtérité reconnoitra l'impoſture, & flétrira les lauriers du faux Orateur. Mais en partant de là, comment définiriés-vous l'éloquence ?

CRAN-

CRANTOR. Le talent de parler pour la vérité & pour la vertu d'une maniére digne d'elles.

CLÉON. Quoi! l'on ne peut être éloquent en défendant le vice ou le mensonge?

CRANTOR. Pas plus qu'en le faisant on ne peut être homme de bien. Et pour joindre le fait au raisonnement, à quoi pensés-vous que Démosthène & Ciceron doivent la haute réputation qu'ils se sont acquise dans cette carriére, sinon à la nature des causes qu'ils défendoient? Si le premier, au lieu de réveiller Athénes, & de démasquer Philippe, eut entretenu la confiance de sa patrie, & défendu l'oppresseur; si le second, au lieu de confondre Antoine & Catilina, eut emploié les forces de son génie à couvrir leurs trames, croyés-vous qu'ils eussent pu donner à leurs harangues cette grandeur, ce feu, cette majesté que nous y admirons tous? Réduits alors à substituer les petites fleurs du langage au poids des raisons, & l'éclat futile des antithéses à la chaleur de l'indignation, peut-être eussent-ils fait l'admiration de quelques Rhéteurs, jamais ils n'eussent enfanté ces traits hardis & sublimes, qui éterniseront leurs noms,

tant

tant qu'il y aura de la liberté & une patrie ſur la terre; mais il falloit qu'ils en fuſſent les Péres pour devenir les Princes de l'Eloquence.

CLÉON. Je conçois qu'il eſt beaucoup plus facile d'être éloquent en plaidant la cauſe de la vérité & de la vertu; mais ne peut-on pas l'être en les attaquant, avec plus de difficulté, j'en conviens, mais réciproquement avec plus de mérite?

CRANTOR. Cette queſtion revient à celle-ci. Ne peut-on pas être éloquent en extravagant? Le ſtyle, le nombre, les figures feront, ſi vous le voulés, les feuilles & les fleurs de l'arbre, mais ce ſtyle, ce nombre & ces figures ne peuvent pas plus former un diſcours éloquent ſans l'appui & ſans la vérité, que des fleurs & des feuilles faire un arbre ſans tronc & ſans ſéve.

CLÉON. Cependant l'expérience, le plus sûr des Maitres, eſt contre vous; on a une foule de diſcours très-éloquens, où les plus étranges paradoxes ſont défendus.

CRANTOR. Vous m'obligeriés de m'en indiquer un ſeul.

CLÉON. Sallufte, par exemple, nous a con-

conservé le discours que fit César dans le Sénat de Rome, lorsqu'après la détention des complices de Catilina, on vint délibérer sur leur supplice; & vous ne pouvés nier qu'il n'y ait beaucoup d'art, de subtilité, d'éloquence même, puisqu'il fit impression, non sur une populace aveugle, qu'un Orateur habile émeut à son gré, mais sur un grand nombre de ces graves Sénateurs, qui la plupart exercés au talent de la parole, & se défians de César, devoient mieux être en garde contre ses Sophismes.

CRANTOR. Vous serez bien étonné, si votre exemple, loin de détruire mon principe, ne sert qu'à le confirmer. César capable d'être rival de Ciceron, s'il n'eût préféré d'être celui de Pompée, plaide la cause la plus odieuse, & y épuise toutes les finesses de l'art & toute la souplesse de son génie; malgré cela Caton commence à peine à parler, qu'on croit voir s'avancer sur la Scéne un Dieu qui va terrasser un Pygmée, & réellement l'effet de son discours est tel, que le Sénat entier ramené par lui à l'honneur, avoue qu'il est seul grand & Romain. D'où peut venir cette différence? César avoit-il moins d'es-

d'esprit & de talens que Caton? Probablement il en avoit beaucoup plus; mais l'un combattoit pour Rome, l'autre pour des Scélerats.

CLÉON. J'ai un autre exemple à vous opposer, dont vous ne vous tirerés pas si heureusement.

CRANTOR. Voyons.

CLÉON. C'est celui de l'Oraison funébre de ce même César, faite par son Lieutenant M. Antoine, qui échauffa à tel point les Romains, qu'ils coururent mettre le feu aux maisons des Conjurés. Aucun des Orateurs que vous nommiés tout-à-l'heure, n'a eu de succès plus complet.

CRANTOR. Le peuple sent beaucoup plus qu'il ne voit; ainsi un Orateur habile à mettre en jeu ses passions, peut aisément exciter chez lui une émotion passagère; mais si la force des raisons, & la justice des sentimens ne font partager cette émotion au sage, il n'en faudra pas conclure que l'Orateur est éloquent, mais seulement que ses Auditeurs sont dupes.

CLÉON. Mettriés-vous dans ce rang le discours d'Antoine?

CRANTOR. Sans doute; il faloit que les Ro-

Romains fussent aussi aveugles, aussi lâches & avares qu'ils l'étoient, pour ne pas voir qu'un homme, qui en avoit sacrifié deux millions & sa patrie même à son ambition, loin d'être digne de vivre, devoit mériter des autels à quiconque en délivreroit l'Univers.

CLÉON. Mais au lieu que vous ne présentés que le côté désavantageux, Antoine ne présenta que le côté favorable, & ce fut le seul que les Romains virent.

CRANTOR. Je ne présente que le côté désavantageux; voudriés-vous bien me montrer l'autre ?

CLÉON. Il avoit sauvé la vie de ses meurtriers, il instituoit le peuple son héririer, & il alloit venger sur les Parthes l'honneur du nom Romain, flétri par la défaite de Crassus.

CRANTOR. Il avoit sauvé la vie de ses meurtriers, avoit-il eu le droit de la leur ôter? Il instituoit le peuple son héritier, & de quels biens ? Du trésor public qu'il pilla après avoir passé le Rubicon, & des dépouilles de cent Provinces. Il alloit venger sur les Parthes le nom Romain déshonoré; & ne l'avoit-il pas bien plus avili ce nom en les mettant sous le

joug ?

joug? Mais pour vous faire encor mieux sentir la misère de ces Sophismes, supposons qu'au lieu de s'enfermer dans le Capitole, Cassius fut accouru à la rencontre de ces furieux qui portoient les tisons du bucher de César dans les maisons des conjurés, & que découvrant à leur aspect sa poitrine, » Romains, » leur eut-il crié, arrêtés; des murs insensi- » bles sont des victimes indignes de votre cou- » rage, c'est sur moi, c'est là que doivent » porter tous les coups. Je vous ai fait l'inju- » re de croire que vous abhorriés l'esclavage; » lavés mon erreur dans mon sang; ce fer » que vous eussiés tremblé de lever contre le » Tyran, plongés-le dans le sein de votre li- » bérateur. Plein de courage pour vous af- » franchir, je n'en ai point pour vous combat- » tre: César vous fait ses héritiers, & vous » donne de l'argent; je ne vous donne que » la liberté, & je ne puis vous offrir que tout » mon sang pour la défendre; n'attendés plus, » immolés-moi. » Quel effet pensés-vous qu'un discours à peu près dans ce genre eut produit? Pour moi je crois très-possible que les Romains eussent ouvert les yeux, & envoyé le panégyriste rejoindre au même instant son Hé-

 ros.

ros. Mais quel qu'eut été le succès de Cassius, il n'en seroit pas moins vrai que le fond du discours d'Antoine étoit absurde, & qu'on ne peut à la fois déraisonner & bien dire.

CLÉON. Je commence à entrer dans votre avis, & je remarque même que s'il y avoit quelques beaux morceaux dans la harangue d'Antoine, ils devoient leur mérite à la vérité. Par exemple, la clémence, la bienfaisance, la jalousie de l'honneur Romain étoient assurément de grandes vertus, & César auroit été un grand homme, s'il en eut eu la réalité; Antoine pouvoit donc en faire de très beaux portraits, & là se montrer véritablement éloquent, mais il cessoit de l'être, dès qu'il les appliquoit à son Général.

CRANTOR. On ne peut mieux saisir la chose.

CLÉON. Il me reste cependant un scrupule. Si l'on ne peut être éloquent en défendant de mauvaises causes, pourquoi les bonnes ne triomphent-elles pas toujours?

CRANTOR. Remarqués premiérement, que si un plaidoier en faveur de l'injustice ne peut être éloquent d'un bout à l'autre, l'exemple du discours d'Antoine vous prouve qu'il

qu'il peut avoir divers morceaux qui le soient. D'un autre côté, quoique la vérité & la vertu donnent à leur Avocat de grandes facilités pour dire de belles choses, il ne s'ensuit pas de là qu'il les dise toujours; souvent il ne voit pas les meilleurs argumens, ou s'il les voit, il les énerve par sa maniére de les présenter; & son inhabilité peut être telle qu'elle lui fasse perdre plus que la supériorité qu'il devoit à la nature de sa cause, ne lui donnoit d'avantage. C'est la raison qui m'a fait définir l'éloquence, le talent de parler pour la vérité ou pour la vertu *d'une maniére digne d'elles.*

CLÉON. Ne pourroit-on pas comparer ces Avocats à deux Généraux? L'un, symbole de l'Avocat de la mauvaise cause auroit beaucoup moins de soldats que son adversaire, moins d'artillerie, moins de munitions, mais beaucoup plus de génie & de connoissance des lieux: l'autre, image du foible Avocat de la justice, auroit beaucoup de Troupes, mais elles seroient mal disciplinées, son artillerie seroit mal servie, il ne sçauroit profiter ni de la bonté de son poste, ni de la supériorité de ses soldats; faudroit-il s'étonner si, dans le cas d'une bataille, il étoit défait?

CRANTOR. Votre comparaiſon eſt très-juſte: j'ajouterai ſeulement que l'Avocat d'une mauvaiſe cauſe peut la gagner, non pour avoir auſſi bien ou mieux plaidé que ſon adverſaire, mais par le crédit ou l'or de ſes parties; & alors il ne faudra point conclure de ce ſuccès qu'il ait été éloquent, mais ſeulement que les Juges ont été vénaux ou timides. Dans ce cas le public éclairé & libre de ces paſſions, en abſolvant l'innocence, couronnera l'Orateur vaincu.

CLÉON. Mais voudriés-vous bien entrer dans quelque détail ſur ce que vous entendés par défendre la vérité ou la vertu d'une maniére digne d'elles?

CRANTOR. J'entens que leur Avocat ſe pénétre ſi bien lui-même de l'importance de ſon ſujet, qu'il le propoſe & le défende avec toute la chaleur, la majeſté & la force qu'auroient la vérité & la vertu mêmes, ſi en ſe perſonifiant, elles pouvoient venir défendre leur cauſe.

CLÉON. Et quels moiens indiqueriés-vous pour acquérir ces qualités?

CRANTOR. Je vous commentois une défi-

définition, & vous me demandés un Traité. Contentés-vous que je vous dise en deux mots, que l'Orateur doit essentiellement avoir, sinon toutes les vertus, du moins celle qu'il veut soutenir; qu'ainsi la Religion demande pour défenseur un homme pieux, la patrie un Patriote zèlé, la liberté une ame Républicaine. Le feu de leur cœur ajoute alors aux talens de leur esprit, & quelquefois y supplée, comme vous en avés la preuve dans la harangue de l'Ambassadeur Scythe & dans celle du paysan du Danube. Cependant je ne donnerois le titre de vrai Orateur qu'à celui qui à la vertu joint une diction facile & pure, une oreille délicate & juste, une mémoire promte & fidèle, une imagination hardie & féconde: beaucoup de connoissances en tout genre, & enfin une déclamation vraie, aisée & pathétique. C'est la réunion difficile de toutes ces parties qui a rendu le nombre des hommes éloquens si petit dans tous les siécles, & conséquemment dans le notre.

Cléon. Mais n'y a-t-il point de causes particuliéres, & étrangéres à l'art, qui ayent empêché les Modernes d'atteindre sur ce point les Anciens?

CRANTOR. Je crois que notre définition de l'éloquence nous en fourniroit seule plusieurs; mais le jour baisse, & le Ciel se couvre; demain, si vous le voulés, & si le tems est serein, nous reviendrons ici, & nous reprendrons ce sujet.

CLÉON. J'y consens de tout mon cœur.

GENEVE.



ARTI-

ARTICLE DIXIEME.

DIALOGUE
ENTRE
ALEXANDRE LE GRAND
ET
CHARLES XII.*

ALEXANDRE. Votre Majesté me paroît bien en colère; qu'est-ce donc qui excite son courroux? de quoi s'agit-il?

CHARLES. Cet affront rejaillit sur vous, tout comme sur moi: voici un Faquin qui vient d'arriver, & qui nous a insultés l'un & l'autre; c'est un Poëte Anglois, un certain Pope; figurez-vous qu'il a osé nous traiter tous deux de fous, d'insensés.

ALEXANDRE. Je n'ai pas été heureux en Poëtes, je l'avouë; jamais Prince ne fut plus ami des Muses que moi; & personne

 n'en

* Traduit de l'Anglois.

n'en fut payé de plus d'ingratitude. Lorſque je vivois encore, j'enviois à Achille le bonheur d'avoir eu un Homère pour chanter ſes exploits; & je recompenſai magnifiquement un Poëte très-médiocre, le bon *Chærilus*, pour avoir eſſayé de célèbrer les miens. Mais ma générosité, bien loin de me faire honheur, m'attira depuis la cenſure d'Horace, ingénieux Poëte de Rome, qui s'emancipa juſqu'à me taxer de mauvais goût; & celle d'un autre Poëte ſon compatriote, nommé Lucain, qui n'a pas fait difficulté de lancer contre moi les traits les plus mordans.

CHARLES. Tout cela eſt nouveau pour moi; mais ce que je ſçais bien, c'eſt que de mon tems un certain Boileau, Poëte François, prit de ſi grandes libertés ſur votre compte, que de dépit je déchirai ſon Livre en mille pieces, ne pouvant ſouffrir que l'on osât inſulter ainſi à la mémoire de mon Héros favori. Et voici un autre Poëte cauſtique, ce nouveau débarqué, qui nous a invectivés l'un & l'autre: pour moi je ſuis d'avis pour venger notre honneur, que nous nous joignions enſemble, & que ſur l'heure nous culbutions tous ces rimailleurs juſqu'au fond du Tartare,

en

en dépit de Pluton & de tous ſes Satellites.

ALEXANDRE. Voilà un de ces projets, tel que celui que vous formâtes à Bender, où vous voulutes avec 300 Suédois, vous maintenir contre toutes les forces de l'Empire Ottoman! en vérité de telles chimères ne donnent que trop de prétextes à la malignité de vous taxer de folie.

CHARLES. Tout doux, s'il vous plaît, car je penſe que ſi mon héroïſme paſſe pour démence, le votre ne ſera pas traité de ſageſſe.

ALEXANDRE. Il y a bien de la différence entre ma conduite & la vôtre. Rien de mieux conçu que tous mes plans d'opérations militaires, & rien de plus prudemment exécuté; toutes mes meſures étoient bien priſes, & propres à faire leur effet: &, quoiqu'en diſent les Rhéteurs & les Poëtes, quiconque lira mon Hiſtoire avec attention, ſera forcé de convenir que je n'étois pas moins un politique habile & ſage, qu'un guerrier brave & intrépide; mais pour vous, tout le monde ſçait que vous eûtes l'imprudence d'engager votre Armée à l'approche de l'hyver, dans les vaſtes déſerts de l'Ukraine; que vous l'expoſâtes à périr de faim; que vous y perdites votre

votre artillerie & une grande partie de vos Troupes, de froid & de fatigue; & que vous y fûtes forcé de combattre les Russes, dans des circonstances si désavantageuses, qu'il étoit presque impossible que vous ne fussiez pas vaincu.

CHARLES. Je n'ai garde de vous disputer la gloire d'avoir été un meilleur Général que moi: helas! un simple mortel tel que je suis, oseroit-il s'égaler au fils de Jupiter Ammon.

ALEXANDRE. Vous voulez, sans doute, me faire entendre par cette ironie que cette prétention ne sent pas moins la folie, que votre manœuvre à Bender? Détrompez-vous, je vous prie: ce fut ma politique, & non ma vanité, qui me fit naître cette idée. Sur le point d'entreprendre la conquête de l'Asie; il étoit nécessaire que l'on me prit pour quelque chose de plus qu'un homme; on étoit accoutumé à l'idée des Héros & des demi-Dieux; c'est dans cette vue que je m'attribuai une origine pareille à celle d'Osiris, de Sésostris, de Bacchus, & d'Hercule, ces anciens Conquérans de l'Orient. L'opinion de ma divinité fit des merveilles; elle rendit mes armes

armes victorieuses depuis le Granique jusqu'au Gange; mais quoique je me fisse passer pour le fils de Jupiter, & que j'en soutinsse dignement le caractère par mon courage extraordinaire, & par ma sublime grandeur d'ame, je n'oubliai pourtant jamais que j'étois le fils de Philippe. Je mis en œuvre la politique de mon pére, & je profitai des sages leçons d'Aristote qu'il m'avoit donné pour Précepteur & pour guide dans la carriére de l'héroïsme. Ce fut le fils de Philippe qui remplit l'Asie, de Colonies Grecques, jusques sur les confins de l'Inde; qui conçut des projets de commerce non moins vastes que son Empire même; qui en traça le plan au milieu des camps & des combats; qui bâtit Alexandrie pour être le centre du commerce de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique; qui envoya Néarque parcourir les mers des Indes, & qui se proposoit d'aller lui-même de là jusqu'aux Colonnes d'Hercule, & de faire ainsi le tour de l'Afrique entière, comme le fit depuis le fameux Vasquez de Gama. Ce fut encore le fils de Philippe, qui, après avoir subjugué les Perses, les gouverna avec tant de douceur, d'équité & de sagesse, qu'ils eurent pour lui plus

plus d'attachement que pour leurs propres Rois; & qui par des mariages réciproques, & par tous les moyens les plus propres à cimenter une union parfaite entre les Vainqueurs & les Vaincus, parvint à n'en faire qu'un seul & même peuple. Mais dites-moi de grace, comment vous vous y prites dans le tems de vos succès? Qu'avez-vous fait pour augmenter le commerce de vos Sujets, pour le bonheur des Peuples que vous avez soumis, ou pour vous réconcilier avec vos Ennemis?

CHARLES. Quand le Comte Piper me pressa beaucoup de prendre pour moi-même la Couronne de Pologne, ce qui m'étoit très aisé d'exécuter, j'aimai mieux user de générosité, & donner ce Royaume à Stanislas, comme vous donnates aussi quelques-unes de vos conquêtes des Indes à Porus, outre son propre Royaume que vous lui rendites, après l'en avoir dépouillé, & l'avoir pris prisonnier.

ALEXANDRE. Ce n'est pas tout-à-fait cela; je l'établis seulement Gouverneur de tous ces Pays, *sous moi*, & comme mon *Vice-Roi*. C'étoit le moyen le plus assuré de conserver mes conquêtes, & de maintenir mon autorité dans tous les lieux où je ne pouvois pas laisser

ser des Troupes suffisantes pour les garder. Les Romains imitérent dans la suite ma politique, dans les contrées de leur Empire qui étoient les plus éloignées. Mais ni eux ni moi n'avons jamais eu la manie de faire des conquêtes pour les faire uniquement; ni de détroner des Rois dans la seule vûe de donner leurs Couronnes à d'autres personnes de la même Nation, sans en retirer soi-même, ni ses Sujets le moindre avantage. Cependant je veux bien convenir que mon expédition aux Indes fut un exploit du fils de *Jupiter*, & non du fils de Philippe; j'aurois mieux fait, sans doute, d'attendre que mes Royaumes d'Asie & de Gréce eussent acquis plus de consistance, avant que de courir après de nouvelles conquêtes trop précipitées. Mais malgré cela, je dois vous dire que cette guerre même m'étoit utile pour préserver mon Armée de la contagion des mœurs efféminées de l'Asie, de même que pour entretenir au milieu d'elle, cette vénération de mon nom, qui faisoit le principal appui de ma puissance. D'ailleurs, quels qu'ayent été vos procédés à d'autres égards, je suis bien sûr au moins que vous n'avez pas imité mon exemple dans la maniére dont vous

en

en avez ufé envers le Roi que vous aviez vaincu. Se peut-il rien de plus oppofé à la conduite que je tins à l'égard de Porus & de Darius, que la violence avec laquelle vous forçates le Roi Augufte d'écrire lui-même une Lettre de félicitation au Roi que vous aviez fait élire à fa place? N'étoit-ce pas infulter cruellement à fon infortune? En vérité, c'étoit là un triomphe qui n'étoit digne que d'une ame commune. Mais la vifite que vous lui fites après cette indignité, étoit une nouvelle infulte plus grande, & auffi inutile que dangereufe pour vous-même.

CHARLES. Je ne craignois rien; ne fçavois-je pas bien qu'il n'oferoit jamais ufer du pouvoir de me nuire?

ALEXANDRE. Cependant fi fon reffentiment avoit été plus fort que fa crainte, comme cela étoit très-poffible, n'auriez-vous pas été la victime de votre témérité & de votre préfomption? Pour moi, quelque grande qu'ait été mon intrédipité dans tous les dangers où j'ai cru devoir m'expofer, je n'aurois jamais eu l'imprudence de m'abandonner un inftant au pouvoir d'un ennemi que j'aurois outragé: mais pour vous, permettez-moi de le dire, vous

vous aviez autant la témérité de la folie que celle de l'héroïsme. Et après tout, ce fut précisément la fausse opinion que vous aviez de la foiblesse de votre ennemi qui causa votre ruine totale. Lorsque le Czar vous envoya faire des propositions de paix, & que vous lui fites dire que *vous iriez en traiter avec lui dans Moscou*; rien ne fut plus juste que sa réponse; *Charles*, dit-il, *affecte de jouer le rôle d'Alexandre, mais il n'aura pas à faire à un second Darius*: en effet vous auriez dû mieux connoître le caractère de ce Monarque. Si la Perse avoit eu Pierre Alexiowitz pour maître, lorsque j'en entrepris la conquête, j'aurois pris beaucoup plus de précautions, & j'aurois beaucoup moins compté sur la supériorité de mes Troupes, quant à la valeur & la discipline, sur une Armée qui auroit été commandée par un Prince qui eut été si capable de lui apprendre tout ce qu'elle ignoroit dans l'art de vaincre.

CHARLES. Est-ce que la bataille de Nerva, où huit mille Suédois défirent quatre vingt mille Russes, n'autorisoit pas assez ce mépris & pour eux & pour leur Chef?

ALEXANDRE. Vous oubliez que le Czar ne se trouva pas en personne à cette bataille;

d'ailleurs il n'avoit pas encore eu le tems de former & de discipliner ses soldats qui étoient alors encore barbares ; mais vous eûtes la complaisance de lui en donner le tems ; & de son côté il en profita si bien, que vous éprouvates à Pultawa que ces mêmes Russes étoient de nouveaux hommes. Si vous aviez poussé votre pointe, & si d'abord après la victoire que vous remportates à Nerva, vous aviez marché droit à Moscou, vous auriez peut-être *étouffé leur Hercule dans son berceau.* Mais vous le laissates croître à son aise, & quand il eut acquis toutes ses forces, vous voulutes le traiter comme un enfant.

CHARLES. Je conviens que vous l'emportez sur moi du côté de la conduite, de la Politique & de la vraie grandeur d'ame ; mais vous ne sçauriez disconvenir que je vous égale en libéralité, & que ni vous ni un autre mortel n'avez jamais porté si loin le courage & la bravoure. Je ne parlerai point ici de certains vices qui ont deshonoré votre caractère, & dont j'ai été exempt. Jamais je ne me suis livré aux excès du vin ; je n'ai jamais trempé mes mains dans le sang d'un ami assassiné

ſaſſiné dans un feſtin ; je n'ai point réduit toute une Ville en cendres pour plaire à une Courtiſane.

Alexaandre. Je pourrois peut-être excuſer mon intempérance par l'idée où étoient les Perſes, que plus leurs Rois ſçavoient boire, & plus ils avoient de mérite ; & par l'uſage où les Macedoniens étoient eux-mêmes de s'enyvrer ſans la moindre honte. Mais quant à vous, convenez-en, vous n'étiez pas moins cruel & frénétique de ſang froid, que moi, lorſque j'étois ivre. N'étiez-vous pas de ſens raſſis lorſque vous prites la réſolution de reſter en Turquie en dépit du Grand-Seigneur? Ne l'étiez-vous pas quand vous fites rouer vif l'infortuné Pattkul, dont le caractère d'Ambaſſadeur eſt ſacré, & dont tout le crime conſiſtoit à avoir maintenu les droits de ſa Patrie ; cruauté qui révolte les droits des Nations & ceux de la nature même, qui ſont plus inviolables encore pour une ame généreuſe. Ne l'étiez-vous pas lorſque vous écrivîtes à votre Sénat, embaraſſé à l'occaſion du faux bruit qui s'étoit répandu de votre mort, *que s'il prétendoit gouverner, vous lui envoyeriez une de vos bottes, & que ce ſeroit d'elle dont*

il recevroit les ordres : insulte cent fois plus grave que toutes celles que mes Macédoniens ont jamais eû sujet de me reprocher, dans les plus grands écarts où m'aient porté les fumées de l'adulation ou du vin. A l'égard de ma continence, j'en conviens, elle fut moins parfaite que la vôtre, bien qu'elle m'ait attiré de grands éloges; mais peut-être aussi qu'un peu plus de sensibilité pour les charmes du beau sexe, auroit adouci & modéré l'orgueil, l'inflexibilité & la férocité de votre caractére.

CHARLES. Oui, oui, elle m'auroit entierement efféminé; & ce qui est pis encore, elle m'auroit rendu l'esclave d'une femme; mais au reste je nie que vous n'ayez jamais été cruel ou frénétique, excepté lorsque vous étiez pris de vin. L'étiez-vous, Seigneur, quand vous fites mettre en croix le Médecin d'Ephestion, parce qu'il n'avoit pû guérir cet homme qui s'étoit tué lui-même à force d'intempérance pendant sa maladie? L'étiez-vous, lorsque vous sacrifiâtes aux manes de ce favori, toute la Nation des Cusséens, sans en excepter ni les femmes ni les enfans, qui tous étoient si innocens de sa mort; & cela

cela uniquement parce que vous aviez lû dans vôtre divin Homère, qu'Achille immola autrefois quelques Troyens sur la tombe de Patrocle? Je pourrois encore faire voir par plusieurs autres preuves, que vos passions ne vous rendoient pas moins violent que le vin; mais ces exemples suffisent.

Alexandre. A la vérité, ces passions ont quelquefois tellement bouleversé mon ame, que j'en ai perdu l'usage de la raison, surtout dans ces momens où mes succès prodigieux, & l'encens & les hommages serviles des Perses & des Barbares m'offusquoient. Il n'est pas donné à la Nature humaine de soutenir avec modération & avec modestie, une fortune aussi excessive à l'âge où j'étois alors. Mais pour vous, mon Frére, vos vertus même avoient quelque chose de si outré & de si gigantesque, qu'elles dégénéroient en vices. Ajoutez à cela qu'il vous manquoit une vertu, qui est de la derniere importance pour un Souverain, & que je possédois dans un éminent degré; c'est l'amour des Arts & des Sciences; c'est par ma protection & par mes soins que la Gréce les a vû s'élever à la derniere perfection; tout au contraire, vous les

fites tomber en Suéde, dans la décadence; & pour ne vous point flater, vous ne fûtes pas moins Goth, que les Alaric & les Genseric vos Prédécesseurs. Je puis compter parmi les grandeurs de mon régne, un Aristote, un Apelle & un Lysippe, tandis que le votre n'est fameux que par des combats & des batailles. En un mot, quand certaines conformités entre vous & moi me tenteroient de vous assigner le pas sur votre rival, le Czar Pierre, je ne sçaurois néanmoins me dispenser de lui donner la préférence par cette raison, c'est qu'il *a relevé sa Nation, & vous avez ruiné la vôtre; il a été un législateur, & vous un tyran.*



ARTI-

ARTICLE ONZIEME.

PENSÉES DÉTACHÉES.

L'Amour Propre.

LA crainte de paroître ignorant, eſt le plus grand obſtacle pour ceſſer de l'être.

* * *

Il n'y a que ceux qui n'ont aucune bonne qualité pour balancer leurs défauts, qui n'ont pas la force de les avouer. Henri IV. demandant un jour à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne ſi ſon maître n'avoit point de maîtreſſes; l'Ambaſſadeur lui répondit que Philippe étoit un Prince réligieux qui n'aimoit que la Reine. Henri repartit avec vivacité: eſt-ce que votre Roi n'a pas aſſez de vertu pour couvrir ſon vice?

* * *

L'Amitié

Eſt le commerce des ames; celles qui y mettent le plus, ſont celles qui y goutent le plus de plaiſir. Les ingrats ne doivent pas nous rendre aſſez cruels à nous-mêmes, pour

nous faire prendre le parti de végéter, tandis que nous sommes faits pour sentir.

* * *

On ne sent jamais mieux le besoin de l'amitié, que dans le malheur. Un ami est pour lors comme un corps flottant qu'un homme prêt à se noyer saisit avec empressement, & dont rien ne peut le séparer.

* * *

LES PASSIONS.

Elles sont sans contredit, la source de presque tous les plaisirs; mais elles n'ont jamais fait d'heureux. Les grandes passions ont fait de grands hommes dans tous les genres; mais il leur manquoit encore d'avoir sçû vaincre ces mêmes passions.

* * *

La galanterie n'est point le simulacre de l'amour, mais sa satyre. L'amour galant est rarement tendre, & l'on perd presque toujours du côté du sentiment ce que l'on gagne du côté des graces. Celles de l'amour sont l'amour lui-même: tout autre ornement lui est étranger, & le dégrade. Lorsqu'on a bien aimé, quelque résolution qu'on ait formé de cesser d'aimer, au moment même qu'on croit

y être parvenu, on se surprend aimant encore: on en rougit, mais on est emporté, & la blessure se rouvre souvent & pendant longtems, avant que de se refermer pour jamais.

* * *

LES FEMMES

Dans un état privé ne jouent point de rôle impunément. Sont elles galantes? On les méprise. Sont-elles intrigantes? On les redoute. Affichent-elles la Science ou le bel-esprit? si leurs ouvrages sont mauvais, on les siffle: s'ils sont bons, on les leur ôte, & il ne leur reste que le ridicule de s'en être dites les Auteurs.

* * *

Les femmes devroient au moins cesser de l'être à quarante ans. C'est assez d'avoir joué à la poupée pendant vingt-cinq. Qu'on ne s'y trompe pas; les femmes, & surtout les jolies femmes, y jouent plus à dix-huit ans qu'à six.

* * *

On ne juge presque jamais les femmes avec équité. Les jeunes gens qui les aiment, & à qui elles cherchent à plaire, trouvent de l'esprit & des graces dans tout ce qu'elles font. Ceux au contraire qui sont revenus des folies

de la jeunesse, les trouvent plattes & ridicules. Il faut attendre qu'une femme cesse d'être jolie pour pouvoir juger sainement de son mérite & de ses talens.

* * *

Il y a toujours à perdre à faire son amant de son ami; mais il y a beaucoup à gagner à faire son ami de son amant. Il est inutile d'épouser son ami, & l'on fait mieux de ne pas épouser son amant.

* * *

LES CHAGRINS.

Cette corde est toujours tendue, & répond à l'unisson au plus léger ébranlement; notre pinceau, notre plume, notre langage, nos gestes, & jusqu'au son de notre voix, tout devient éloquent quand il s'agit de peindre le malheur. C'est notre langue naturelle & nous la parlons en maîtres. Nous ne sommes encore qu'à l'A, B, C, de celle du bonheur. On fait des tableaux du Tenare: on ne fait que des esquisses de l'Elisée.

* * *

Un des plus grands bonheurs des gens en place, c'est qu'ils n'ont pas le tems d'appuyer sur les chagrins. Sans cet avantage, ils seroient les plus malheureux des hommes.

DIVERS SUJETS.

L'homme n'eſt que le ſimulacre de la vertu. Car ceux qui ſont bien nés n'en ont pas beſoin. Ils trouvent dans leur cœur le principe de toutes leurs actions. Les partis extrêmes ſont les plus faciles à prendre, & les plus difficiles à ſoutenir.

* * *

Le travail eſt le ſpécifique univerſel pour tous les maux auxquels notre ame eſt néceſſairement aſſujettie, la crainte, le chagrin, l'ennui. Le plaiſir nous diſtrait, mais ne nous guérit pas.

* * *

L'homme d'eſprit eſt ferme; le ſot n'eſt qu'entêté.

* * *

Il eſt rare que les autres faſſent cas de nous ou nous mépriſent, pour les mêmes qualités que nous nous croyons, ou les défauts que nous nous reprochons. Le jugement du public ſur les vertus & les vices des hommes, porte preſque toujours à faux. On peut gager à coup sûr, que ſi chacun ſe montroit tel qu'il eſt, on ſe diroit réciproquement (peut-être des

amis

amis de vingt ans) je ne vous ai jamais vû; je ne vous connois point.

* * *

On ne ſçauroit trop payer les beſoins, & trop peu la plûpart des plaiſirs.

* * *

En courant après le plaiſir, on laiſſe échaper le bonheur. Il n'y a preſque perſonne qui ait un ſentiment à ſoi, indépendant des circonſtances.

* * *

L'occupation de la jeuneſſe eſt de jouïr: celle de l'âge mûr eſt, ou doit être de faire la juſte eſtimation de ce dont on a joui.

* * *

Il faut valoir beaucoup par ſoi-même, pour pouvoir impunément n'être rien dans la ſocieté.



ARTI-

ARTICLE DOUZIEME.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE.

Intermissa Venus diu &c. *

DEpuis longtems, belle Cypris;
Je ne vis plus ſous votre Empire;
La liberté que je reſpire
Me conſoloit de vos mépris:
Pourquoi d'un brillant eſclavage
M'offrés vous encor les appas?
Epargnés moi; le poids de l'âge
Doit me diſpenſer des combats.
O Vénus! ô mére barbare
Du doux plaiſir & des amours,
J'ai vu paſſer ces heureux jours
Où j'avois ſçu plaire à Gnare:
Allés répandre vos faveurs
Sur la careſſante jeuneſſe,
Et reſpectés la paix des cœurs

Que

* Par Mr. De Bory, Membre de l'Academie de Lyon.

Que le temps donne à la sagesse.
Il vous faut un encens plus doux
Que celui d'un vieillard rebelle ;
Voici Drusus qui vous appelle,
La conquête est digne de vous ;
Embrasés cette ame nouvelle ;
Drusus est né du sang des Dieux,
Il est l'appui des malheureux
Et les délices de la Terre ;
Initié dans les secrets
De la Nature & de la Guerre,
Qu'il apprenne à lancer vos traits ;
Donnés lui des Dieux de Cythere
Et la ceinture & le carquois ;
Il fera respecter vos Loix,
Et sous les drapeaux de la Gloire,
Suivi des amours triomphants,
Il établira vos enfans
Sur les thrônes de la Victoire.
Quand ses thrésors multipliés
Auront signalé ses tendresses,
Environné de cent maitresses
Et de rivaux humiliés,
Il vous dressera des statuës
Du marbre éclatant de Memphis,
Sous les magnifiques lambris

D'un

D'un Temple élevé jusqu'aux nuës;
Là vos Autels seront couverts
Du pur encens de l'Idumée,
La voute en sera parfumée:
Au bruit redoublé des concerts,
Vous y verrés de jeunes bandes
De Garçons choisis par l'Amour,
Le front couronné de guirlandes,
Vous présenter deux fois par jour
Les tendres vœux & les offrandes;
Tandis qu'au sein de la gaité,
Des chœurs de Nymphes ravissantes
Parés des mains de la Beauté,
Mêleront aux danses riantes
Les chansons de la volupté.
Séduisant tableau! douce yvresse!
Charmeriés-vous encor mes sens!
Ma voix n'a plus ces doux accents
Qui faisoient valoir ma tendresse.
Je n'irai point, aux traits railleurs
Exposant un caduque hommage,
Ceindre ma tête de ces fleurs
Qui font l'ornement du bel âge.
Cependant je verse des pleurs,
Un tourment secret me devore;
Ton image, insensible Laure,

Est

Eſt toujours préſente à mes yeux;
Cette Muſe autrefois touchante,
Qui paroit ma lyre & mes feux,
Aujourd'hui muette & tremblante
Ne ſçait plus répondre à mes vœux;
La nuit même en de vains menſonges
Epargnant même mes deſirs,
Pour éterniſer mes ſoupirs
Vient m'ouvrir, par la main des ſonges,
Le Sanctuaire des plaiſirs;
Je m'élance à toi ſur leurs traces,
Je vois les Amours & les Graces
Arrondir les lys de ton ſein,
Y mêler l'éclat de la roſe,
Et par un ſoûrire divin
Commencer mon Apothéoſe.
Quel Démon jaloux la détruit?
Quand les Cieux m'ouvrent un paſſage,
Tout diſparoit, le plaiſir fuit,
Et je n'embraſſe qu'un nuage
Qui s'enflamme & s'évanouit.

* * * * * *

ARTI-

ARTICLE TREIZIEME.

IMITATION DE L'ODE

Otium Divos &c. *

LE Pilote sur les flots
Dans la frayeur du naufrage ;
Demande aux Dieux le repos
Au moment que d'un nuage
Portant la nuit & la mort
Les feux tonnent sur les voiles ;
Et font pâlir les Etoiles
Qui le conduisoient au Port ;
Le fier Guerrier de la Thrace
Et le Parthe impétueux,
Armés de traits & d'audace,
Pour le repos font des vœux ;
Mais le repos fuit la Gloire,
Il ne dépend, cher Grosphus,
Ni du Sceptre de Plutus,

Ni

* Par l'Auteur de la précédente.

Ni du bras de la Victoire:
Cette pompe, ces licteurs
Ecartent-ils les allarmes?
Pour en défendre les cœurs,
Impüissants & vains honneurs,
Vous avés de foibles armes!
Sous le pourpre & sous le dais
Le chagrin habite encore;
Et le souci qui dévore
Veille aux portes des Palais:
Heureux sous un charme antique
Le Citoyen vertueux
Content d'un foyer rustique
Qu'il reçut de ses Ayeux;
Jamais la crainte & l'envie
Sur sa paisible raison
De leur noire phrénésie
Ne verserent le poison:
A sa voix le Ciel docile
Fait descendre le repos,
Et la main du Dieu tranquille
Le couronne de pavots.
Homme fier, dont l'existence
Touche au point qui la détruit,
De tes vœux quel est le fruit?
Lorsque ta vaste espérance

Dans

Dans une ombre qui te fuit
Te fait d'un d'un autre Hemisphere
Mandier le vain secours,
Insensé, que vas tu faire?
Ton cœur te suivra toujours.
La cruelle inquiétude
Avec toi passant les Mers,
Dans les plus profonds deserts
Troublera ta solitude;
Elle suit ton Pavillon,
Elle plane sur ta tête,
Et son vol que que rien n'arrête
Est plus vif que l'Aquilon,
Quand il souffle la tempête.
Sur l'avenir incertain
Attends l'ordre du destin;
Des jours heureux qu'il te laisse
Ne t'occupe qu'à jouir;
Couvre-toi, dans la tristesse,
Du manteau de la sagesse
Et des roses du plaisir.
Tout ce qui vit sur la terre
A des biens comme des maux;
C'est le maître du tonnerre,
Dans un éternel repos,
Qui du sein de son Empire

N 2 Sur

Sur l'atôme qui respire
Fait couler les deux tonneaux;
Il soumit l'homme à la Parque,
Rien ne peut l'en dégager,
Sa main frappe le Monarque,
Ou caresse le Berger.
Une mort prématurée
Ote Achille à l'Univers;
Il eut le feu des éclairs,
Il n'en eut que la durée:
Et Tithon comblé de jours,
Dans les bras d'une Déesse,
Sous le myrthe des amours,
Usa deux fois sa jeunesse.
Tes campagnes, cher Grosphus,
Sont riantes & fécondes,
L'Ocean & les deux mondes
Te présentent leurs tributs;
Les riches dons de Bacchus
Embellissent tes domaines;
Cent troupeaux couvrent tes plaines;
Les coursiers de tes haras
Sont dressés pour la victoire
Qui doit annoncer ta gloire
Dans les jeux & les combats.
Et l'Afrique industrieuse
T'apporte avec le rubis

La

La teinture précieuſe
Qui colore tes habits.
Le Sort pour moi plus avare
Ne m'a pas fait moins heureux;
La ſimplicité me pare,
Et j'ai ſçu borner mes vœux.
Dans un champ dont la Nature
Partage avec moi les ſoins
Une facile culture
Satisfait à mes beſoins:
L'aimable Dieu de la lyre
Que touchoit Anacréon
Vient ſouvent ſur mon gazon
Couronner l'heureux délire
Dont j'amuſe ma raiſon;
Les caprices du vulgaire
N'en troublent point la douceur,
Que m'importe de lui plaire?
Il n'encenſe que l'erreur.
C'eſt la Vérité que j'aime,
Et pour moi la paix du cœur
Fut toûjours le bien ſuprême,

ARTICLE QUATORZIEME.

OCTAVIE, SOEUR D'AUGUSTE, A ANTOINE.

Heroïde.

QU'entends-je? Antoine fuit! ô Ciel! puis-je le croire?
Son cœur, son lâche cœur renonce à la victoire:
Au signal d'une femme, il quitte ses vaisseaux,
Il partage sa honte, & la suit sur les eaux!
Cette Reine, l'objet d'une flamme si belle,
S'éloigne au gré des vents que sa frayeur appelle;
Et mon époux, fuyant un glorieux trépas,
Sourit à son désordre, & s'endort dans ses bras!
O fatal Actium! infortuné rivage!
De ce cruel affront puis-je souffrir l'image?
Tant qu'il ne m'a fallu gémir que de mes maux,
Tant que l'amant n'a point éclipsé le héros,
Moi-même condamnant ma douleur au silence,
J'ai toujours à mon sort opposé ma constance;
J'ai dévoré mes pleurs: mais ta gloire aujourd'hui,
Puisque tu la trahis, implore mon appui.
Que fais-tu malheureux, & quelle est ta foiblesse?
Quel est ce triste calme où ton crime te laisse?
L'opprobre de tes feux a rempli l'Univers;
Rome te désavoue, & rougit de tes fers.

Envi-

Envisage un moment tes premiéres années,
Par ton bras jeune encor, ces palmes moissonnées:
Rappelle-toi ce temps, ces exploits dont l'éclat
Tournoit vers toi les vœux du Peuple & du Sénat,
Quand l'ami de César, aux yeux charmés de Rome,
Sembloit en l'imitant reproduire un grand Homme:
Et voi par ce tableau si ton cœur est changé.
Non, tu n'es plus le même, & Brutus est vengé.
Un soupir d'une femme, un coup-d'œil te surmonte;
Elle s'énorgueillit du sujet de ta honte;
Elle étouffe dans toi l'ardeur de nos guerriers,
Et sa main de ton front arrache les lauriers.
Est-ce là te chérir! j'en appelle à toi-même;
Si tu crains la douleur d'une épouse qui t'aime.
Combien de fois, glaçant ta flamme & tes desirs,
Le remords n'a-t-il point altéré tes plaisirs!
Oui, malgré ton ivresse, au moins j'aime à le croire;
Je suis encor présente & chère à ta mémoire.
Oui, Cléopatre seule est coupable à mes yeux,
Et je plains ta foiblesse en détestant tes feux.
Je te pardonne, Antoine, & je te rends justice:
Des fautes de l'amour l'honneur est-il complice?
Mais permets qu'Octavie éléve enfin sa voix,
Interroge ton cœur, & réclame ses droits.
Si je la méritai, ta haine est légitime:
Que t'ai-je fait? Réponds... Dis-moi quel est mon crime?
A peine Marcellus, adoré des Romains,
Eut fini dans mes bras ses illustres destins,
De mon premier époux à peine séparée,
Au repos de l'Etat je me vis consacrée.
Mon frere, pour te perdre, étoit prêt à s'armer,
Et le feu de la guerre alloit se rallumer.
L'accord de deux héros devenoit mon ouvrage;
Mon déplorable hymen en étoit le seul gage;

Je n'examinai rien : je penſois que ces nœuds,
En m'uniſſant à toi, vous uniroient tous deux.
Mais quoique pour moi ſeule ils paruſſent à craindre,
Quand je le conſultois, mon cœur n'oſoit s'en plaindre.
Tu dois t'en ſouvenir, ni ta légéreté,
Ni d'un premier lien le charme redouté,
Ni d'une Reine enfin la ſuperbe foibleſſe,
Ne purent un moment allarmer ma tendreſſe.
Je te dirai bien plus, oui, mes deſirs ſecrets
Bruloient d'humilier l'orgueil de ſes attraits;
Je voulois, illuſtrant les amours d'Octavie,
Punir une rivale, en ſervant la Patrie:
J'eſpérois, vain eſpoir, & projets ſuperflus!
Changer tous tes défauts en autant de vertus.
A ces brillans motifs, à cette noble image
Rome joignit encor ſes vœux & ſon ſuffrage,
Rome m'applaudiſſoit, & cherchoit dans mes yeux
Le conſolant eſpoir d'un avenir heureux:
Toi-même entretenois un amour ſi funeſte;
La gloire m'aveugla, le penchant fit le reſte.
Que ce moment flatteur où je reçus ta foi,
Que ce jour, cher Antoine, eut de charmes pour moi!
Quelle pompe, Grands-Dieux! quels tranſports d'allégreſſe!
Des maîtres des Romains je me voyois maîtreſſe;
J'enchaînois leurs complots, & leur reſſentiment,
J'en avois un pour frere, & l'autre pour amant:
Ecartant de ſon ſein la diſcorde & les haines,
De Rome entière alors je crus tenir les rènes;
Je ſentis, je l'avoue, un orgueil généreux;
L'orgueil eſt pardonnable à qui fait des heureux:
Je jouiſſois d'un calme & d'une paix profonde.
Fière de ton amour, & du bonheur du monde,
Que n'ai-je point tenté pour retenir ton cœur?
Hélas! tu répondis alors à mon ardeur;

De

De Cléopatre alors la fureur & les larmes
Relevoient à tes yeux & ma gloire & mes charmes;
C'est moi, qui sur ton front attachant les lauriers,
Inspirois la tendresse à tes regards altiers;
C'est moi, c'est ton épouse, ou plutôt ton amante,
Dont les vœux secondoient ta valeur triomphante.
Dans le sein du repos couronnant tes exploits,
Mon amour au Vainqueur osoit dicter des loix;
Entre la guerre & moi tu partageois ta vie,
Et le rival d'Auguste adoroit Octavie.
Rome n'étoit point même un théâtre assez beau,
Et bientôt je parus dans un éclat nouveau.
Tu voulois, sans rougir des transports de ton ame,
Apprendre à l'Univers ton bonheur & ta flamme;
Tu voulois qu'Octavie, adorée en tous lieux,
En devînt plus brillante & plus belle à tes yeux.
Sur tes pas, cher époux, j'arrivai dans Athénes;
Là tout se réunit pour resserrer nos chaînes.
Ce Peuple, favori de Minerve & de Mars,
Qui dans le monde entier voit circuler ses Arts;
Au milieu des plaisirs & d'une paix tranquille,
Redoubloit tous ses soins pour orner notre asyle;
Et ce séjour, dont Rome envioit le destin,
S'embellissoit encore à l'aspect d'un Romain.
Tes paisibles vertus ajoutant à ta gloire,
Tempéroient sur ton front l'orgueil de la victoire;
Modeste Conquérant, sans faste & sans hauteur,
Au nom de Citoyen tu bornois ta grandeur.
J'ignorois, j'oubliois, à toi seul asservie,
Le culte dont ce Peuple honoroit Octavie;
Et des cœurs attendris quand j'étois l'entretien,
Ingrat, je ne voulois que régner sur le tien.
Jours trop tôt écoulés & mêlés d'amertume!
Entre mon frere & toi la guerre se rallume. . . .

Que vais-je devenir? je verse en vain des pleurs;
Loin de les appaiser, j'irrite vos fureurs.
Déja de toutes parts votre flotte ennemie.
Court disputer l'honneur d'asservir la Patrie;
Tu me fuis, je te vois voler sur tes vaisseaux,
Et mes regards mourans te suivent sur les eaux.
Dès ce moment affreux un sinistre présage
M'annonçant mes malheurs, vint glacer mon courage;
Cléopatre soudain vint s'offrir à mes yeux,
Je tremblai, je frémis, je préssenti tes feux....
Vents, soulevés les mers, & vengés une Amante;
Dans leurs gouffres profonds plongés sa flotte errante;
L'ingrat qui me trahit est indigne du jour:
Qu'il sente en expirant les fureurs de l'amour....
Que dis-je? Où m'emportoit cette ardeur insensée!
Que ces souhaits cruels sont loin de ma pensée!
Dieux de l'onde, ah! plutôt secondez mes desirs;
Confiez ses vaisseaux aux souffles des zéphirs:
Ecartés seulement cette flotte fatale
Du séjour dangereux où règne ma rivale....
Vœux stériles! les vents d'accord avec les Dieux
T'ont déja transporté sur ces bords odieux.
Ton amante triomphe, & sa fierté me brave.
Avec un front serein elle attend son esclave;
Son orgueil se promet un avenir flatteur:
L'amour est dans ses yeux, la feinte est dans son cœur.
Je te vois à ses piés, jouet de ses caprices,
Oublier tes vertus pour adorer ses vices;
Aux dépens d'Octavie encenser ses appas,
Et de mes pleurs, cruel, t'applaudir dans ses bras.
Tantôt, à ses transports abandonnant son ame,
Dans une longue ivresse elle épuise ta flamme;
Et tantôt, de son art déployant les secrets,
D'une fausse douleur elle arme ses attraits.

Elle

Elle affecte une ſombre & tendre rêverie;
De la peur de te perdre elle paroît remplie;
Et ſa douce langueur, réveillant tes deſirs,
Rallume ton amour, éteint dans les plaiſirs.
C'eſt ainſi qu'employant le caprice & les larmes,
Elle ſait à tes yeux multiplier ſes charmes;
Elle n'a de vertu que l'art qui te ſéduit,
Et juſques dans tes bras l'impoſture la ſuit.
Mais quel nouvel éclat ſa tendreſſe médite!
D'un triomphe * pompeux elle honore ta fuite!
Sous le nom de Bacchus, un Héros, un Romain,
Parcourt Aléxandrie, un thirſe dans la main.
Une couronne d'or, digne de ta conquête,
Sans illuſtrer ton front, brille en vain ſur ta tête,
Et, traînant à ſon char le fruit de ſes exploits,
Le captif d'une Reine oſe inſulter des Rois. **
Puis-je à ces traits honteux reconnoître un grand Homme?
Eſt-ce ainſi qu'autrefois tu triomphois dans Rome?
Hélas! je cherche en vain à démêler tes traits:
Seroient-ils, cher Antoine, effacés pour jamais!
Apprens, quelques appas qu'étale la Couronne,
Qu'un Romain ſe rabaiſſe, en montant ſur un Trône...
Où vais-je m'égarer? Tu ne m'écoutes pas:
Les charmes de l'Egypte ont enchaîné tes pas.
Des jardins, des boſquets dont tu cherches l'ombrage,
Voilà le Champ de Mars, où brille ton courage;
C'eſt-là que, ſur des fleurs mollement endormi,
Repoſe de Céſar le vengeur & l'ami:

C'eſt-

* Ce triomphe d'Antoine n'eſt placé dans l'Hiſtoire qu'à ſon retour de la guerre contre les Parthes; retour qui paſſa pour une fuite. J'ai cru pouvoir placer cette circonſtance après la bataille d'Actium.

** Le Roi d'Armenie, dans ce triomphe, ſuivoit le Char d'Antoine.

C'est-là que, sans plaisirs & sans amour peut-être,
Tu vas puiser la honte, & l'oubli de ton être.
Tu te plais dans ces lieux, où la lubricité
Etouffant la pudeur, avilit la beauté;
Où, les cheveux épars, Cléopatre, une Reine,
Aux yeux de ses Sujets en esclave t'entraîne,
Et, chassant de ton cœur la gloire & les remords,
En flattant ton orgueil, t'immole à ses transports.
Cependant Octavie, à gémir condamnée,
Sans titre, sans époux, languit abandonnée:
Sur mes tristes destins Rome a les yeux ouverts;
Je voudrois m'exiler, & fuir de l'Univers.
Le désespoir m'accable, & ta fureur tranquille,
Jusques dans ton Palais, me refuse un asyle;
On a vû Marcellus, & ton épouse en pleurs,
Chez Auguste porter leur honte & leurs douleurs:
Cet enfant, tout baigné des larmes de sa mere,
Sembloit sentir mes maux, & t'appelloit son pere.
On m'a vuë obéir à tes ordres cruels,
Et servir de trophée à tes feux criminels.
Dans nos malheurs communs peux-tu trouver des charmes?
Mêler à tes plaisirs l'image de mes larmes?
Plutôt que d'outrager un déplorable amour,
Barbare, ordonne-moi de me priver du jour.

Mais avant que pour toi j'abandonne la vie,
Connois tous tes périls, & respecte Octavie.
Si ton perfide cœur persiste à m'outrager,
Je dois t'en avertir, tes jours sont en danger.
Pour parer un tel coup ma faveur sera vaine,
Je parlois en épouse, & je parle en Romaine:
De ta foiblesse enfin les Romains sont aigris,
Ils font jusques sur moi rejaillir leurs mépris:
J'entends de toutes parts éclater les murmures,
Et Rome chaque jour voit r'ouvrir ses blessures.

» Quoi?

» Quoi! dit-elle, un enfant élevé dans mon sein,
» Au sort d'une étrangère uniroit son destin!
» Quoi! le Soleil verroit, au milieu de nos armes,
» Une Reine orgueilleuse étaler tous ses charmes!
» Il verroit nos Soldats dans une lâche Cour,
» Joindre l'Aigle de Rome aux drapeaux de l'amour!
» Non, non, je dois punir de pareilles bassesses:
» Il faut à l'Univers dérober nos foiblesses:
» Il faut, lorsqu'un Romain devient sourd au remord,
» Abréger son opprobre en lui donnant la mort.
A ces mots le Sénat & le Peuple s'anime:
Jusques dans la Syrie on veut punir ton crime.
Mon frere, transporté d'une juste fureur,
Cherche à perdre un rival en vengeant une sœur.
Par mon funeste hymen la discorde étouffée,
Sur mes malheurs élève un odieux trophée;
Et moi qui me voyois le gage de la paix,
Je r'allume la guerre & produits des forfaits.
Source de tant de maux, détestable furie,
Je porte les flambeaux au sein de ma Patrie;
Toi seul peux les éteindre; enfin ouvre les yeux,
Voi que l'orage est prêt à fondre sur ces lieux.
En tombant sur l'écueil, que la foudre t'éclaire,
Que la gloire te parle... Elle te fut si chère!
Abandonne un objet qu'abhorre l'Univers,
Qui ne veut qu'avilir des Romains dans ses fers,
Et qui ne te permet, arbitre souveraine,
Que le honteux honneur de languir dans sa chaîne.
Reviens vers Octavie, elle te tend les bras:
Peut-être l'infortune a flétri mes appas.
La beauté, cher époux, est un frêle avantage;
Mais si je l'ai perdu, tu verras ton ouvrage....
Ah! parois seulement à mes yeux satisfaits;
Le plaisir de te voir me rendra mes attraits:

Dans

Dans ces moments, si doux à mon amour extrême,
Je défierois les yeux de Cléopatre même.
Pardonne cet orgueil; dans l'état où je suis,
C'est le seul qui me reste, il doit m'être permis.
Tu gémis... Je triomphe, oui, ton ame attendrie
S'éveille, & reconnoit la gloire & la Patrie:
Les vains efforts du crime en ton cœur combattu,
Ne peuvent balancer les pleurs de la vertu.
N'écoutant que la voix de l'honneur qui te guide,
Tu frémis dans les bras d'une Reine perfide,
Et, comparant enfin son amour & le mien,
Tu brules de briser cet indigne lien...
Au jeune Marcellus tu vas servir de pere,
Seul il a consolé les ennuis de sa mere:
Dieux! conservez-le-moi, conservez ce cher fils;
Qu'il me rappelle un jour aux Romains attendris!
Et puisse cette fleur, par mes soins cultivée,
En son printems, hélas! n'être point enlevée!...
Loin de moi, vain présage; Antoine est mon espoir;
Que puis-je redouter? Mes yeux vont le revoir.
Le revoir! Lui! Que dis-je? Inutile espérance!
Peut-être que mes pleurs vont aigrir sa vengeance;
Peut-être Cléopatre, en ce même moment,
Arme contre mes jours un trop aveugle amant....
Hé bien, poursuis, contente une injuste colère:
Ta main, en m'immolant, me sera toujours chère;
Pourvu que Marcellus me retrouve dans toi,
Et qu'il n'hérite point de ta haine pour moi.
Mais, au gré de mes vœux, puissent les destinées
D'une Reine coupable abréger les années!
Qu'elle meure trahie & voye en expirant
La joye étinceler au front de son amant!
Puisqu'elle empoisonna le bonheur de ma vie,
Que l'honneur de sa mort venge au moins Octavie!

Et

Et périssent ainsi ces fatales beautés,
Par qui de nos Romains les jours sont infectés;
Monstres, qui sous leurs pas entr'ouvrant mille abîmes,
De leurs amans flétris font autant de victimes!
Toi, cher Antoine, vis, & vis toujours heureux:
Ce n'est pas contre toi que je forme des voeux.
Puisse Rome te voir, dans une paix profonde,
Avec Auguste assis sur le trône du monde!
Et que ne puis-je, hélas! descendant chez les morts,
Emporter avec moi jusques à tes remords!



ARTICLE QUINZIEME.

ODE. *

Ainsi mes yeux vingt fois ont donc vû la Nature
Des glaçans Aquilons éprouver les fureurs ;
J'ai vû mourir vingt fois les Fleurs, & la Verdure
Peindre vingt fois nos champs des plus vives couleurs!
O brillante Imposture! O Songe de la Vie!
O momens écoulés ! Qu'êtes-vous devenus?
Entrainés par l'éfort d'une main ennemie,
Vous passés, & vous n'êtes plus !
Le Destin vous arrache à mes sens confondus ;
Et mon ame d'effroi saisie
Ne retrouve après vous qu'un souvenir confus.
De même qu'au matin, quand l'Aurore brillante
Annonce avec éclat le retour du Soleil,
Et semble ranimer la terre languissante,
En rapellant l'homme au réveil ;
Tous ces Phantômes vains, effrayantes chiméres,
Que craint & que produit le superstitieux,
Ainsi qu'une vapeur legére,
S'évanouissent à ses yeux :
Tel surpris de l'éclat d'une pure lumiére,
Je sors enfin des bras de ma sécurité :
Je m'éveille aujourd'hui, ma tremblante paupiére
S'ouvre au jour de la Vérité.

Dieu!

* Par Mr. . . . . . de Genève.

Dieu! Quel ſpectacle s'offre à mon cœur agité!
Prés du milieu de ma carriére
Par l'inſenſible temps je me trouve emporté!
Déja ſi loin de mon enfance
Pourrai-je encore aimer les frivoles joüets?
Plûtôt, dans un profond ſilence
Je vais de ma raiſon écouter les décrets:
Fixant pour un moment l'éternelle inconſtance;
Et le cours volage du tems,
Faire revivre en ma préſence
De mes jours écoulés tous les événemens:
Suivre les longs détours de mes égaremens;
Et ſouſtrait aux regards vulgaires,
Sondant les replis de mon cœur,
Dans l'hiſtoire de mes miséres
Puiſer des leçons de bonheur.
Quand j'eus enfin paſſé les bornes de cet âge
Où ſous l'humble dehors du naïf badinage
Habite ſouvent le bonheur,
Et que diſſipant le nuâge
D'une heureuſe ignorance, & d'une douce erreur;
Parut de ma raiſon la naiſſante lueur,
Que fis-je! Quel objet! Quel brillant avantage
Alluma la prémiére ardeur
De mon cœur léger & volage!
Vous le ſavés, Chloé; vous dont l'art ſéducteur
Sans gloire & ſans éfforts triompha de ce cœur
Qui ne cherchoit que l'eſclavage:
Vous, dont la vanité par un adroit langage
Ne berçoit mon eſpoir d'un avenir flateur,
Qu'afin de prolonger d'un tendre adorateur,
Le reſpect, les ſoins, & l'hommage.
Las d'une éternelle langueur
Ma raiſon, mon dépit étouffèrent ma flamme;
Et de votre injuſte rigueur

Le repos naquit dans mon ame.
Pouvoit-il s'y fixer? Inquiet dans mes vœux,
Prompt à me revolter, facile à me soumettre,
A peine délivré d'un tyran odieux
Je volai vers un nouveau maître.
Les appas de la gloire éblouirent mes yeux,
Je l'adorai sans la connoître;
Insensé, je la poursuivis,
Je plaçai mon bonheur dans le frivole prix
Que d'une main capricieuse
Elle accorde à ses favoris:
A son char attaché, de ses charmes épris,
Toûjours prêt de joüer de cette ombre trompeuse,
Elle fuyait toûjours à mes regards surpris.
Enfin, de ma raison la voix victorieuse
Contre la gloire même armant ma vanité,
J'osai fouler aux pieds cette idole orgueilleuse;
Je rompis les liens de ma captivité;
De mes vœux criminels j'arrêtai la licence;
Et d'un nouveau zéle excité,
Mon esprit dans le sein d'un paisible silence
Chercha la seule vérité.
Séjour de la sincérité!
De l'aimable candeur, de la pure innocence!
Rivage du Léman, climat trop peu vanté!
Combien de fois errant sur ton bord écarté,
Fuyant du Monde entier l'importune présence,
Ma fole curiosité
Ne chercha-t-elle point à sonder mon essence,
A connoître, à sentir, cette obscure puissance,
Ces ressorts inconnus de notre liberté,
Et cette flatteuse science
Qui trompe notre avidité;
Des moyens d'être heureux qui parle avec aisance;
Et manque la félicité!

Com-

Combien de fois, couché sur la molle verdure,
Au pié de tes rians côteaux,
Attendri par le doux murmure
Qui naissait du courroux des flots;
Quand le léger tyran des eaux
Se jouait de ton onde pure,
Surpris & transporté de l'éclat enchanteur
Qu'étaloit en ces lieux la féconde Nature,
N'ai-je point adoré son immortel Auteur?
O Toi! Que l'Univers méconnoît & révère!
Toi, qui dans le sein radieux
D'une éblouissante lumiére,
Caches ton front auguste à nos profanes yeux!
Dieu Puissant! Tu le sais; empressé de te plaire,
Je te cherchais souvent, je t'adressais mes voeux:
Mon culte étoit religieux,
Puisqu'il étoit pur & sincère!
J'aimai l'humanité, pour en servir le Pere;
En cherchant son bonheur, je crus t'honorer mieux
Que par ce zèle atrabilaire,
A soi-même inutile, aux autres odieux,
Qui croit devoir se rendre incommode à la terre,
Afin d'être agréable aux Cieux.
Ta féconde Bénéficence,
Plus encor que l'éclat de ton pouvoir immense,
Me suggéra ces sentimens:
Couvert de tes bontés, certain de ta clémence,
Qu'eussai-je fait pour toi? Je goutai tes présens,
Plein d'une pure joye, au sein de l'innocence,
Mon Autel fut mon cœur; j'empruntai mon encens
Des mains de la reconnoissance.
Et pourquoi mon esprit de terreur hébêté,
Servant un Dieu plein d'équité
Comme on sert un injuste maître,
Auroit-il soupçonné ta libéralité,
Et redouté les dons que nous fait ta bonté;

Ainsi que les piéges d'un traître?
Ah! plutôt, dans le sein de la tranquilité
Combatant sans scrupule un préjugé vulgaire,
Loin de peindre à mes yeux un Monarque irrité,
Je ne veux voir en toi, qu'un bon, qu'un tendre Père;
Qu'un ami de l'humanité,
Qui m'appelle lui-même à la félicité,
Et ne me défend point d'oublier ma misère
Dans les bras de la volupté.
Sombres reflexions! Recherches éternelles!
Discussions toûjours nouvelles!
Source de nouvelles erreurs!
Que les Aquilons sur leurs aîles
Emportent avec eux les préjugés trompeurs!
Que leurs turbulentes haleines
Dispersent loin de moi, sur les liquides plaines,
Les chimériques biens, & les folles terreurs!
Il est tems de laisser des routes incertaines:
C'est assés pénétrer de sombres profondeurs,
Et trouver de réelles peines
A côté de fausses lueurs:
C'est assez écouter une stérile envie,
Et se préparer à la vie
Quand tout me presse d'en jouïr:
C'est assés discourir sur le bonheur suprême;
Indépendant de l'art, il s'offre de lui-même;
Qui cherche sa nature est loin de la sentir.
C'en est fait: Dégouté d'une folle chimère,
Respectant des secrets reservés pour les Cieux,
Je vais m'acheminer au bout de ma carriére
D'un vol paisible & gracieux:
Je vais me raprocher du tranquile vulgaire,
Borner à son exemple, & mes soins, & mes vœux;
Et dans l'obscurité d'un calme salutaire,
N'avoir point honte d'être heureux.

ARTI-

ARTICLE SEIZIEME.

PHILOMELE A PROGNÉ

Heroïde.

CHere Progné, peut-être as-tu pleuré ma mort;
Lis, reconnois ces traits, & frémis de mon sort.
C'est ta sœur qui t'écrit, ta sœur infortunée
Dans le fond des déserts, par un monstre enchaînée.
Je vis pour me venger: oui ce cruel espoir
Me fait chérir le jour, que je n'osois plus voir.
Quand pourrai-je à tes yeux, confondant l'imposture,
Enfoncer le poignard dans le sein d'un parjure?
Pardonne à ce transport & puisse ma fureur
Armer la terre entiere, & passer dans ton cœur!
  Ecoute... ma main tremble: ah! que vais-je te dire?
De mon opprobre hélas! est-ce à moi de t'instruire?
Ces traits, chere Progné, par mes pleurs effacez,
Ces mots interrompus devroient t'en dire assez.
N'importe, il faut parler, & bannir l'artifice:
Victime d'un forfait, je n'en suis point complice;
Il faut qu'à l'Univers un trop juste couroux
Révele l'attentat de ton barbare Epoux.
  Rappelle-toi ce tems, si cher à ma tendresse,
Où, pour te plaire il vint me chercher dans la Grece.
Je parois à ses yeux, il se trouble, & soudain

Le

Le plus coupable feu s'allume dans son sein.
Pour hâter mon départ, il gémit, il soupire;
Qu'un cœur est éloquent, lorsque l'amour l'inspire!
Si son empressement le trahit quelquefois,
C'est Progné, me dit-il, qui parle par ma voix;
Ces pleurs que je répands, charmante Philomele,
Ces pleurs & ces soupirs, sont ordonnés par elle.
Crédule, n'osant rien soupçonner de sa foi,
J'imputois ses efforts à son amour pour toi;
Et me précipitant dans les bras de mon pére,
A ces perfides soins je joignis ma priére.
Vieillard infortuné, qu'aveuglerent les Dieux,
Tu causas tous mes maux, croyant combler mes vœux.
 Puisque vous le voulez, je céde, cher Terée,
Lui dit-il; par les nœuds d'une amitié sacrée,
Par les Dieux immortels, par nos embrassemens,
Ayez soin de ma fille, & gardez vos sermens.
Vous sçavez, vous voyez combien elle m'est chére;
Ah! rendez-la bientôt aux allarmes d'un pére;
Que l'un de mes enfans, en me fermant les yeux,
Recueille au moins mon ame, & mes derniers adieux!
 En prononçant ces mots, présens à ma pensée,
Dans ses bras languissans il me tenoit pressée:
Ses longs gémissemens présageoient mes malheurs,
Et ses yeux, malgré lui, laissoient couler des pleurs.
 De mon exil enfin le jour est prêt d'éclore.
Jour fatal, jour affreux, souvenir que j'abhorre!
La voile se déploie, & le soufle des vents
Seconde d'un cruel les vœux impatients.
On eut dit que la mer, contre moi conjurée,
Etoit complice alors du forfait de Terée.
Je pars, & Pandion, l'œil fixé sur les eaux,
Suit, en me rappellant, la trace des vaisseaux.
Avec frémissement je vois fuir le rivage,

Mon

Mon Raviſſeur triomphe: &, changeant de viſage,
J'ai donc vaincu, dit-il. Un tranſport furieux
S'échappe de ſon cœur, & brille dans ſes yeux.
Il ne peut renfermer ſa criminelle joye;
D'un œil avide & ſombre il contemple ſa proye.
Et moi, qui ne pouvois démêler ſes deſſeins,
Je pleurois, & ſemblois preſſentir mes deſtins.
Des mouvemens confus dans mon cœur s'éleverent;
Je rougis, je pâlis; tous mes ſens ſe troublerent;
Et jettant mes regards ſur l'eſpace des mers,
Je me crus un moment ſeule dans l'Univers.
Je voulois lui parler: ſon ſilence perfide
Fit expirer la voix dans ma bouche timide.
Je ſouhaitai cent fois que le vent oppoſé
Repouſsât ſon vaiſſeau par l'orage briſé;
Et, lorſqu'il s'applaudit du deſtin qu'il m'arrête,
J'implore au fond du cœur la mort ou la tempête.
Dieux, ne deviez-vous point dans ces cruels momens,
Pour ſauver l'innocence, armer les Elemens?
Pourquoi d'un attentat me rendre la victime,
Aimez-vous mieux punir que prévenir le crime?
La rame cependant redouble ſes efforts,
Et déja de la Thrace on découvre les bords;
On arrive, on deſcend; le parjure Terée,
Guide ſeul en ces lieux ma démarche égarée:
Tremblante il me conduit au fond d'un bois épais,
Où, parmi les débris, s'éleve un vieux Palais;
Effroyable tombeau, priſon inacceſſible,
Que l'aſpect des déſerts rend encor plus terrible,
Il me fallut entrer dans ce ſéjour d'horreur:
D'une mourante voix, je demandai ma ſœur:
En ce moment, Terée, ô comble de l'outrage!
Les yeux étincelans d'un amour plein de rage....

Tu frémis, & m'entends...... Mais que devins-je, ô
Dieux!
Quand j'ouvris mes regards à la clarté des Cieux!

Barbare, m'écriai-je, exécrable adultere,
Ni la foi des sermens, ni les larmes d'un père,
Ni l'hymen profané par ta coupable ardeur,
Ni ma foiblesse enfin n'ont pû toucher ton coeur!
Acheve; ta fureur seroit-elle assouvie?
Tu m'as ravi l'honneur, arrache-moi la vie;
Ou si ta cruauté me retient dans ces lieux,
Je remplirai ces bois de mes cris douloureux.
Préviens le désespoir d'une femme outragée;
Que je meure à l'instant, ou je serai vengée.

Ce discours dans ses sens jette un trouble secret:
Il tremble: de ma rage il redoute l'effet:
Mais bientôt dans son coeur cette crainte soudaine
A son farouche amour fait succéder la haine.
Te le dirai-je, ô Ciel! malgré tous mes efforts,
Mes sanglots redoublés, mes larmes, mes transports,
Ce monstre impitoyable, & que ma plainte anime,
Croyant dans le silence ensevelir son crime,
D'un bras ensanglanté m'arrache sans frémir
L'organe dangereux qui pouvoit le trahir.

Enfin, après avoir épuisé sa furie,
Pour comble d'infortune, il me laissa la vie.
Il va, bravant les Dieux & mes ressentimens,
Il va souiller ta couche & tes embrassemens.
Il mêle ses regrets à tes vives allarmes,
Et, couvert de mon sang, il me donne des larmes.
Je crois toujours te voir, en longs habits de deuil,
Appeller Philoméle autour d'un vain cercueil.
Ah! cesse de pleurer, sur la foi de Terée,
Le trépas d'une sœur, qui vit déshonorée.

Voi cette infortunée au fond de ses déserts :
Voi la fille d'un Roi, mourante dans les fers.
Rien ne s'offre à mes yeux qu'une garde terrible,
Que ma vûe importune, & rend plus insensible.
Depuis plus de six mois, en proye à mes tourmens,
Je n'entends que des cris, & des rugissemens ;
Et je ne puis jouir, dans l'horreur de mes chaînes,
Du plaisir douloureux de parler de mes peines.
Que dis-je, à chaque instant je succombe & je croi
Que la nature entiere a disparu pour moi.

Vous, que le Ciel un jour auroit fait mes sujettes,
Dans un rang plus obscur vous vivez satisfaites ;
Bornant à votre sort vos tranquilles desirs,
Si vous avez des maux, vous avez des plaisirs ;
Et moi, d'adorateurs autrefois entourée,
Du reste des humains je me vois séparée ;
Au milieu de ces bois, sans espoir, sans soutien,
Mon coeur est effrayé de ne tenir à rien.
Par mille objets affreux sans cesse poursuivie,
Une mort éternelle accompagne ma vie ;
En de funébres lieux, tel un tendre arbrisseau
Séche & meurt dans sa fleur, sur le bord d'un tombeau ;
Je m'abhorre moi-même, & l'éclat de mes charmes,
Cet éclat si funeste, est éteint dans les larmes.

Vains regrets ! où laissai-je égarer ma douleur !
Quoi ? l'espoir tout à coup expire dans mon coeur ?
Les plaisirs sont bannis de ce séjour funeste :
Mais en est-il d'égal à celui qui me reste ?
Poursuis, ne cesse point, ô sort, de m'outrager :
Je te pardonne encor, si je puis me venger......
Me venger !... je renais.... doux espoir que j'embrasse !
Il me soutient, ma soeur, au sein de ma disgrace,
Il ne sera point vain. Oui, cette nuit les Dieux

Ont

Ont offerts sous tes traits la vengeance à mes yeux.
Sang que j'ai vû couler, favorable présage,
Songe affreux, revenez ranimer mon courage.

C'étoit pendant le tems des mystères sacrés,
Pendant ces tems d'yvresse à Bacchus consacrés,
Déja de toutes parts ses terribles Ministres
Font retentir les airs de hurlemens sinistres,
Et de l'airain tonnant l'épouvantable bruit,
Augmente encor l'horreur d'une profonde nuit.
Tu sors de ton palais, éperdue, égarée;
Des fureurs de Bacchus tu feins d'être enyvrée,
Et traînant à ta suite un cortège nombreux,
Tu viens, un thirse en main, m'arracher de ces lieux.
Je marche sur tes pas incertaine, étonnée,
En ignorant encor quelle est ma destinée.

A peine eus-je touché le seuil de ton palais,
Je me représentai Terée & ses forfaits;
Je rougis, malgré moi, d'un crime involontaire,
Et mes yeux demeuroient attachés à la terre;
Mais toi, voyant mes pleurs & mes secrets combats,
Tu vins, en soupirant, te jetter dans mes bras.
Dans cet embrassement que je trouvai de charmes!

Chere sœur, me dis-tu, sêche, sêche tes larmes,
De ce palais en feu veux-tu que les lambris
Ecrasent le Tyran sous leurs brillans débris?
Veux-tu qu'à ses regards te faisant reconnoitre,
De cent coups de poignard j'aille percer le traitre?
Mais mon triste silence aigrissant ta douleur,
J'entendis des soupirs s'échapper de ton cœur.
A l'instant, pour fixer ton ame irrésolue,
Ton fils infortuné vint s'offrir à ta vue.
Lui lançant un regard furieux & distrait:
De son pére, dis-tu, c'est le vivant portrait.
Les Dieux, les justes Dieux m'aménent ma vengeance:

Ce

Ces mots furent suivis d'un farouche silence:
Tu nous fixes tous deux, & je te vois soudain
Frémir, verser des pleurs, & lui percer le sein.
Ce n'étoit point assez: impitoyable mére,
Tu voulus qu'il servît d'aliment à son pére.
Ce pére criminel, à tes côtez assis,
Avec avidité se repaît de son fils.
Et, dans ce moment même, ô tendresse trop vaine!
Il cherche Itis, il veut qu'à ses yeux on l'amène.
J'entre aussi-tôt, & l'œil de rage étincelant,
Je lui jette d'Itis le crâne encor sanglant.
Toi de loin jouissant de son trouble funeste,
Voilà ton fils, tu viens d'en engloutir le reste,
Lui dis-tu, reconnois Philoméle, ma sœur.
Entens crier Itis dans le fond de ton cœur.
Il ne se connoit plus: il rougit, il soupire,
Il s'attache en pleurant à son sein qu'il déchire.
De son flanc entr'ouvert il voudroit retirer
Cet enfant malheureux, qu'il vient de dévorer.
Au milieu de ses cris, une secrette joye
Sur mon front plus serein par degrés se déploye.
Auteur de tous ses maux, pouvant les redoubler,
Mon seul supplice étoit de ne pouvoir parler.
Je ne me lassois point d'une si douce image:
Mais ce tigre déja dans l'excès de sa rage,
Alloit fondre sur nous.... tout fuit, & le réveil
Vint dissiper trop tôt ces erreurs du sommeil.
A ce présage heureux mon ame s'abandonne;
Daigne me seconder, c'est le Ciel qui l'ordonne.
Ah! pourquoi retracer ces objets à tes yeux?
Sans doute ta fureur va surpasser mes vœux.
Songe qu'en m'outrageant c'est toi qu'il a trahie:
Pourrois-tu dans tes bras recevoir cet impie,
Cet adultere époux, infâme ravisseur,

Incestueux amant & bourreau de ta sœur.
Par des tourmens nouveaux délivrons-en la terre.
Sois sensible à mes pleurs, venge un roi, venge un père.
Je l'aurois informé de mon sort inhumain:
Mais ce triste récit eût hâté son destin;
Et plutôt que de rompre un généreux silence,
J'aime mieux vivre encor & mourir sans vengeance.
Je n'espere qu'en toi: vien briser ma prison;
Dans ce bois pour signal fais retentir ton nom:
Ne rougis point, ma sœur, du courroux qui m'anime;
En plaignant un coupable, on partage son crime.
Adieu, chere Progné, tu sais quel est mon sort;
Choisis, j'attends de toi, la vengeance ou la mort.



NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. LEttres Philosophiques sur les Physionomies ; troisiéme édition, augmentée de quelques Lettres. *Lyon*, chez *Bruyset*. Les trois Lettres qui ne se trouvent pas dans les Editions précédentes roulent sur *l'inégalité des Ames*, la *philantropie*, & le *malheur de la vie*.

II. Etrennes Géographiques. *Paris*, chez *Ballard*. C'est un petit Atlas fait avec la plus grande exactitude.

III. Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques, Romaines & Gauloises. T. 4e. *Paris*, chez *Desaint* & *Saillant*. C'est la suite des savantes recherches de Mr. le Comte de Caylus.

IV. L'Art de conduire les Pendules & les Montres, par M. *Ferdinand Berthoud*, Horloger. *Paris*, chez *Lambert*. L'Auteur parle des causes qui s'opposent à la justesse des Montres, de la maniére de les conduire, &c.

V. Recueil de Lettres, pour servir d'éclaircissement à l'Histoire Militaire du Regne de Louis XIV., 2 vol. in-12. *Paris*, chez *Boudet*. Dans ces Lettres, très-intéressantes, les Condé, les Turenne, les Luxembourg, &c. rendent compte à Louis XIV. de leurs projets, de leurs travaux &c.

VI. Traité d'Optique sur la gradation de la lumiére. Ouvrage posthumé de M. *Bouguer*, de l'Acad. Royale des Sciences, &c. publié par M. l'Abbé *de la Caille*. Vol. in-4. *Paris*, chez *Guerin* & *De la Tour*.

VII. Conversations Latines expliquées, ou le Précepteur zélé; tirées des meilleurs Auteurs, accompagnées d'observations, &c. par *Bruxelle*, *Maitre de Pension*. *Paris*, chez *Valleyre*. Ouvrage qui peut être fort utile à ceux qui veulent apprendre à parler Latin & François par principes.

VIII. Histoire des Révolutions de l'Empire de Russie, par Mr. *La Combe*, Avocat, un vol. in-12. *Paris*, chez *Herissant*.

IX.

IX. Lettres sur l'Electricité, dans lesquelles on soutient le principe des effluences & affluences simultanées, &c. seconde Partie, par M. l'Abbé *Nollet*. La premiére partie de cet Ouvrage parut en 1753.

X. Histoire de France, Tome 7me. & 8me., par feu Mr. l'Abbé *Velly*. Le 7me. Volume ne contient que le Regne de *Philippe le Bel*. Le 8me. ceux de Louis X. de Philippe V. &c. La moitié de ce Volume est de Mr. *Villaret*, qui continuera cette Histoire.

XI. L'Homme désintéressé, vol. in-12. *Paris*, chez *Gabriel Valleyre*. Il est question dans cet Ouvrage divisé par Chapitres, des *Puissances de l'Europe*, de *la Paix & de la Guerre*, &c.

XII. Essai sur l'hydropisie & ses différentes espèces. Par Mr. *Monro* le fils, Docteur en Medecine. Ouvrage traduit de l'Anglois, sur la 2de. Edition, & augmenté de Notes & d'Observations, par M. S. D. M. P., Médecin &c. in-12. *Paris*, chez *Ganeau*.

XIII. Histoire & Phénomenes du Vésuve, exposés par le Pére *Dom Jean-Marie della Torre*, Clerc Régulier &c. Traduit de l'Italien, par Mr. l'Abbé Péton. Vol. in-8. *Paris*, chez *Hérissant*.

XIV. Bibliotheque Militaire, Historique & Politique, 3 vol. in-12. *Paris*, chez *Vincent*. Il y a des piéces curieuses dans cette Compilation.

XV. Explication de la Mosaïque de Palestrine, par Mr. l'Abbé *Barthelemi*, Garde des Medailles du Roy, &c. *Paris*, chez *L. Guerin* & *De la Tour*.

XVI. Observation sur l'Art des Accouchemens, nouvelle découverte, par laquelle on peut prévenir tous les funestes accidens qui arrivent aux femmes qui meurent en couche. Le tout fondé sur les principes de la Méchanique, conforme à la structure des Parties, & confirmé par l'expérience. Par Mr. *Bichet*, Ancien Chirurgien-Major des Hôpitaux &c. in-12. *Paris*, chez la veuve *Delormel & Fils*.

ANGLETERRE.

I. *Yorick Meditations* &c. Meditations de Yorick sur différens sujets intéressans; sur *rien*; sur *peu de chose*; sur *une chose*; &c. C'est une nouvelle Production de Mr. *Sterne*, Auteur de *Tristram Shandy*.

II. *A Sketch of Mora Philosophy* &c. Essais de Philosophie Morale, par *Jean Taylor. Londres*, chez *Waugh.* Excellent Ouvrage.

III. *The Minor, Comedy* &c. Le Mineur, Comédie de Mr. *Foote. Londres*, chez *J. Coote.* Cette Comedie a eu un très-grand succès au Théâtre.

IV. *Cautions and Advices* &c. Avis aux Officiers d'Armée, particuliérement aux Subalternes, par un vieil Officier. *Londres*, chez *Dodwel.* Ces avis regardent particuliérement la conduite d'un Officier dans sa vie privée.

V. *Continuation of M. Rapin de Thoyras* &c. Continuation de l'Histoire d'Angleterre de *Rapin Thoyras*, depuis la Révolution jusqu'à nos jours, vol. 9e. Par *Nicolas Tindal. Londres*, chez *Knapton.* Ce 9e. & dernier Volume renferme l'espace de tems qui s'est écoulé depuis la Bataille de Dettingen jusqu'au 20 de Janvier de l'année présente 1766.

VI. *The Life of Erasmus.* La Vie d'Erasme, 2. vol. par *Jean Jortin. Londres*, chez *Whiston.* Ce 2d. Vol. contient des Remarques sur les Ecrits d'Erasme, & quelques piéces de cet Auteur qui ne se trouvent pas dans l'Edition de Leyde.

VII. *The Sermons of Mr. Yorick.* Sermons de Mr. Yorick, 12. vol. in-12. *Londres*, chez *Dodsley.* Ce sont des Sermons de l'Auteur bouffon de *Tristram Shandy*; ils roulent sur le *Bonheur*, l'*Amour du Prochain*, la *Dispute de Job avec sa femme*, &c.

VIII. *A Collection of the Letters* &c. Recueil de Lettres de feu Mr. *Jaques Hervey*, Auteur des *Méditations sur les Tombeaux* &c. 2 vol. *Londres*, chez *Rivington.* On trouve dans ces Lettres la solution de *plusieurs cas de conscience*; des *éclaircissemens sur quelques passages des Livres Sacrés*, &c.

SUISSE.

Dissertatio de Zodiaci nostri Origine Ægyptiâ. Berne. Dans cette sçavante Dissertation, Mr. *Schmidt* montre que le Zodiaque des Grecs vient des Egyptiens, qui consacrérent chaque Signe à quelqu'une de leurs Divinités, & qui représentérent ce signe par l'un des attributs de ces Divinités.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Fin du Tome Vingt-troisiéme.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME VINGT-QUATRIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LX.



CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

REFLEXIONS SUR L'INGRATITUDE DU PUBLIC.

JE haïs toute eſpèce d'ingratitude ; mais il n'en eſt point qui me choque plus que celle du Public envers les médiocres écrivains. Il les traite ſans ménagement ; l'oubli le plus outrageux eſt le prix des vains efforts qu'ils font pour lui plaire.

Tout le mal qui lui en arrive ſe borne pourtant à un peu d'ennui, qu'il s'épargne même le plus ſouvent en s'abſtenant de les lire.

Quelque plat que ſoit un Auteur, on doit lui tenir compte de l'intention. Il n'en eſt point qui ne ſe propoſe en conſcience de faire un excellent livre. L'écrivain le plus oublié, a voulu éclairer ſon ſiécle & lui plaire en l'inſtruiſant. S'il n'a fait ni l'un ni l'autre, ne laiſſons pas de rendre juſtice à la grandeur du motif qui lui a mis la plume en main. Les défauts même qui nous choquent dans ſa maniére d'écrire ont un beau côté & un principe louable. Tel donne dans le phœbus pour ne pas ramper, ou dans la diffuſion pour être clair. Je connois un Poëte dont les Odes paroiſſent compoſées dans un climat trop tempéré; mais je ne puis me cacher que la logique en eſt bonne.

Ce qui offenſe c'eſt moins d'être critiqué que de n'être pas connu. L'indifférence outrage plus que la haine. Bien des Auteurs diroient volontiers; *qu'on nous refute pourvu qu'on nous liſe.* Ne point lire eſt une affreuſe cenſure; on ne devroit jamais l'exercer; elle eſt injuſte de ſoi, puis qu'elle condamne ſans con-

connoiſſance de cauſe. On ne ſauroit dire pour la juſtifier, qu'elle parle avec le public, car c'eſt le public qui eſt ici coupable, en jugeant d'après l'expoſé d'un raporteur infidéle, ou d'après le commencement d'un ouvrage, dont les premiéres feuilles promettent peu, parce qu'il eſt contraire à la modeſtie de promettre beaucoup d'entrée, & qu'Horace donne ce précepte dans ſon Art Poëtique, *non fumum ex fulgore* &c. Si l'on eſt ſincère on avouera que c'eſt la crainte de s'ennuyer qui ne permet pas de pourſuivre; mais un homme bon & humain aimera mieux bailler vingt fois que d'être injuſte une ſeule.

Il ſe peut qu'une lecture entiére ne tende qu'à vous convaincre, ce ſemble, plus ſolidement que le livre eſt mauvais. Mais avant de prononcer, defiés-vous de votre ennui; il vous en impoſe négativement, & vous dérobe mille beautés qui demandent qu'on ſoit bien éveillé pour être ſenties. Ce n'eſt pas Homére qui dort, c'eſt vous peut être qui ſommeillés. ... A voir les efforts que fait le public pour ſe diſpenſer de la reconnoiſſance envers un ſot écrivain, on diroit qu'un mauvais ouvrage ne coute rien. Mais les *Chapelains* ſe tuent à

 rimer,

rimer, les L... ſe confondent & nous glaçent. Il n'eſt pas toujours aiſé de mal faire; on peut être plat & bien limé; l'élocution ſera correcte, les idées ſeules ſeront triviales & foibles; mais au talent d'écrire tous ne joignent pas celui de penſer. Il faut dailleurs avoir égard à la taille & aux nombres des volumes; il ſe pourroit qu'un lourd & faſtidieux *in Folio* eut preſque coûté autant de travail qu'une excellente & courte brochure.

La juſtice qu'on doit rendre encore aux Ecrivains diſgraciés, c'eſt qu'ils ne ſont point trop délicats ſur le chapitre de l'interêt & de la gloire. Le propre d'une vertu mâle ne peut redouter les jugemens du public; c'eſt une maniére utile de mettre ſa philoſophie à l'épreuve. Les frais d'impreſſion qui tombent ordinairement ſur un Auteur brouillé avec le public, la patience néceſſaire pour endurer la morgue & la fierté de l'Imprimeur; tout cela demande une ame déſintereſſée & courageuſe. Il eſt beau de vouloir inſtruire le genre humain, aux dépens de ſa réputation & de ſa fortune.

Encore s'il étoit ſoutenu par le doux eſpoir que la poſtérité redreſſera les jugemens de ſon ſiè-

ſiècle; mais il faudroit pour cela que ſes ouvrages parvinſſent juſques à elle. La poſtérité, trop ſouvent l'écho des contemporains, imite leur ſilence ou répéte leurs brocards. Les ſiècles s'écoulent & la réputation des C... & des L... ne ſe rétablit point.

Plus le monde vieillit & moins il ſe fait à la fatigue en matiére de lecture. Nouveauté & frivolité, voilà ce dont notre ſiècle eſt ſurtout épris. Ce malheureux gout donne d'autant plus de torture à nos écrivains, qu'il eſt pénible aujourd'hui plus que jamais de trouver du neuf en fait de frivole. Je ſais qu'on a découvert depuis peu une ſource de varieté auſſi nouvelle que féconde, c'eſt d'imprimer ſur du papier bleu, rouge &c. Quand les couleurs de l'arc-en-ciel ſeront épuiſées, les nuances intermédiaires pourront mener loin: Enſuite on fera des Livres triangulaires, lozanges, éxagones &c. Mais ſi le préſent décide pour l'avenir, je crains que ces froides nouveautés ne ſoient froidement reçues, le plat genre humain n'étant que trop accoutumé à payer d'ingratitude les Auteurs les plus ſoigneux de ſuivre ſon gout.

Que tout pauvre Auteur ne s'attende pour-

de dire des vérités bien dures. Mais quelqu' inquiétant que ſoit le beſoin d'écrire, il ne dédommage point des mortifications qu'on eſſuye en le ſatisfaiſant. L'amour propre bleſſé d'une Nation entiére d'Auteurs peut produire d'étranges Phénoménes. On ſait que Phæbus lorſque ſon fils Phaëton fut tué d'un coup de foudre, jura de ne plus répandre ſa lumiére dans l'Univers.

GENEVE.



ARTI-

ARTICLE SECOND.

DISCOURS. *

Pourquoi l'Eloquence eſt-elle moins floriſſante dans les Républiques modernes, qu'elle ne l'étoit dans les anciennes ?

L'Eloquence née au milieu des Républiques, pour leur imprimer le mouvement & la vie, ne l'a cependant pas fait par-tout avec le même zèle ni le même ſuccès. Si l'on a vu des Républiques, où faiſant uſage de toute ſa force, elle ait frappé de ces coups hardis & puiſſants, qui ſuffiſent pour changer la marche de l'Etat, ou pour en arrêter la chûte ; combien d'autres, chez qui foible, languiſſante, abattue, cette mere de la liberté ſe condamne à l'inaction, & où, loin de mouvoir l'Etat, elle eſt enchaînée avec lui au joug de la politique. Quelle pourroit être la ſource d'une différence ſi marquée & ſi étonnante ? N'en cher-

* Par le Pere *Cerutti*, Jeſuite.

cherchons point d'autre que le genie même de ces Gouvernemens, plus ou moins analogue au génie de l'Eloquence.

Le premier & le plus beau talent de l'Eloquence, c'est celui d'émouvoir, je veux dire, de transmettre aux autres la chaleur & l'enthousiasme dont on est soi-même pénétré. Deux ressorts communiquent à notre ame cette chaleur & cet enthousiasme, le sentiment & l'imagination. Les passions vives influent sur le premier de ces deux ressorts; les objets frappants, sur le second: l'un est l'ouvrage du caractère; l'autre l'est des circonstances: tous les deux nous rendent vraiment éloquens, en nous élevant au-dessus de nous-mêmes; le sentiment en élevant notre cœur, l'imagination en élevant notre esprit. Qu'on rapproche l'une de l'autre ces deux racines de l'Eloquence: parvenue à son comble, elle donne naissance au grand Orateur. Qu'on les détruise toutes deux, & à l'Orateur qui peint la nature, succede le Déclamateur qui la méconnoît, ou le Philosophe qui se borne à la découvrir. (*)

(*) C'est, je crois, confondre les genres, que de faire entrer la raison dans l'idée qu'on se forme de la vraie Eloquence. La raison nous convainc, mais ne nous persuade point: elle sait prouver, approfondir, instruire; mais non

Pourquoi donc l'Eloquence est elle-moins florissante dans les Républiques modernes, qu'elle ne l'étoit dans les anciennes? Sans doute parce que ces derniéres étoient, par leur constitution même, beaucoup plus propres à élever le cœur & l'esprit de leurs Orateurs; à former en eux un caractère plein de force, & à les placer dans d'heureuses circonstances; à leur inspirer des passions vives, & à leur présenter des objets frappants; à ébranler, en un mot, leur ame par les deux grands ressorts de l'Eloquence, le sentiment & l'imagination.

Telle est ma réponse à une question si riche par son étendue, & si intéressante par sa nouveauté. Essayons de l'affermir, cette réponse, sur des preuves qui la rendent, sinon la plus ingénieuse, du moins la plus juste.

PREMIÉRE PARTIE.

Pour réveiller avec force, dans l'ame des Ora-

émouvoir : elle préside à la Logique, à la Métaphysique, à la Morale; mais on ne peut pas dire qu'elle préside à la vraye Eloquence. On l'avouera aisément : l'homme éloquent n'est pas celui qui raisonne avec justesse, avec profondeur; c'est celui qui rend avec énergie ce qu'il sent avec transport; c'est celui qui nous échauffe par la chaleur du sentiment & de l'imagination; non celui qui nous éclaire par la lumiére & la vérité de ses raisonnemens.

Orateurs, ce ſentiment profond, durable, impétueux, l'organe des grandes paſſions, & le premier reſſort de l'Eloquence, les anciennes Républiques avoient recours à deux impreſſions auſſi puiſſantes que naturelles; à l'amour de la patrie & à celui de la gloire. Pénétrons dans l'auguſte ſanctuaire, où jadis les Périclès, les Démoſthene, les Ciceron venoient forger ces armes ſi ſouvent victorieuſes de l'orgueil de Rome & d'Athenes. Quelle Divinité préſidoit aux travaux & facilitoit le triomphe de ces grands hommes? la gloire de concert avec la patrie. Ce ſont elles dont la voix touchante animoit celle de l'Orateur; elles qui dans le cabinet conduiſoient ſa main, échauffoient ſon génie; elles dont l'image enflammée, ſans ceſſe préſente à ſon cœur, y rallumoit, y redoubloit à chaque inſtant le ſentiment & l'enthouſiaſme.

Si les Républiques modernes donnent rarement à l'Univers un ſi grand & ſi beau ſpectacle, ce n'eſt pas que l'amour de la patrie ni que celui de la gloire en ſoient bannis. Nés avec la liberté, l'un & l'autre y fleuriſſent avec elle; mais privés des mêmes aliments, & plus foibles dans leur principe, doit-on s'éton-

s'étonner que leur action y soit moins vive & leurs influences moins fécondes?

Et d'abord, s'il nous faut remonter jusqu'à la source des choses, & séparer les objets pour les mieux saisir: qu'est-ce que l'amour de la patrie? l'intérêt public devenu le seul intérêt personnel. Un pareil amour est donc étranger dans ces gouvernemens, où la trop grande inégalité des citoyens ne leur permet pas de s'incorporer, pour ainsi dire, les uns avec les autres, & où par conséquent l'intérêt de l'un n'est presque jamais l'intérêt de tous. Les Républiques chez qui l'union de ces deux intérêts est l'ouvrage & en même temps le soutien d'une heureuse égalité, sont donc les seuls gouvernements où réside & triomphe le véritable amour de la patrie. Etabli chez elles sur les fondements de l'égalité, cet amour y sera donc d'autant plus propre à inspirer un Orateur, que l'égalité y sera plus parfaite. Or quelle République porta jamais l'égalité à ce haut degré de perfection où l'ont vu briller si longtemps Rome & Athenes.

Là, si nous en exceptons une poignée d'infortunés, victimes déplorables, mais nécessaires, de l'indigence & de l'Etat, tous les Ci-

to-

toyens étoient mis au rang des hommes ; ils naissoient & vivoient égaux. La même liberté leur donnoit les mêmes forces & les mêmes droits. Sujets à la fois & Monarques, ils obéissoient aux Magistrats & les jugeoient, ou, pour mieux dire, ils jugeoient le Magistrat & n'obéissoient qu'à la loi. Elle leur tenoit lieu de maître, & pour tout joug leur imposoit celui du bonheur public & de l'égalité. On avoit, il est vrai, marqué des rangs, dressé des tribunaux & presque des trônes ; mais chacun pouvoit au moins espérer d'y monter ; mais aucun n'y montoit que conduit par la main de tous les autres. Laboureur, Chevalier, Soldat, Sénateur, Artisan, Consul, ces titres, si distingués entre eux, se perdoient sans retour dans celui de Citoyen, le premier & le plus respectable de tous. Là, sur-tout, on ne remarquoit pas cet intervalle immense, qui dans la plupart des Républiques modernes sépare, à la honte de l'humanité, la sphere des Grands de celle du Peuple. Celui-ci n'étoit pas esclave ; ceux-là n'étoient pas tyrans : le Gouvernement ne condamnoit pas les uns à l'orgueil & à la mollesse, ni l'autre à la douleur & à l'avilissement : on ne pouvoit pas

comparer

comparer les premiers à des Dieux malfaiſants & avares, dont il fallût couvrir ſans ceſſe l'autel d'offrandes & de victimes; on ne pouvoit pas comparer le ſecond à une bête féroce qu'on ne pût dompter qu'en la chargeant d'entraves, & qu'en la dénaturant. Eclairés ſur leurs vrais intérêts, le Peuple & les Grands n'ignoroient pas que leur bonheur naturel réſultoit de leurs forces mutuelles; qu'affoiblir ce grand édifice d'une part, c'eût été en même tems l'affoiblir de l'autre; que l'équilibre de leur puiſſance réciproque en faiſoit l'appui; que ſans cet appui la République eût reſſemblé à une machine dont les reſſorts, ici trop foibles, là trop puiſſants, n'auroient agi les uns ſur les autres, que pour ſe repouſſer ou pour ſe détruire.

Fondé ſur l'égalité, l'amour de la patrie ſe communique à l'Orateur, de même qu'au Citoyen, par la voye de l'éducation; nouvel avantage des anciennes Républiques ſur les Républiques modernes. A Rome, à Athenes, l'éducation n'étoit autre choſe que l'art de montrer par-tout le bien général, joint à l'idée du bien particulier; c'eſt-à-dire, qu'un motif & qu'une leçon continuelle de l'amour

 de

de la patrie. Dans l'homme on ne cherchoit qu'à façonner le Citoyen : c'étoit sur le Citoyen & pour le Citoyen uniquement que l'on élevoit le Guerrier, le Politique, le Philosophe, aussi bien que l'Orateur. Sans l'amour de la patrie, les talents, les vertus en perdoient le nom, ou du moins la gloire, & jamais le titre de grand homme n'y étoit prononcé que pour nommer celui qui avoit exécuté ou souffert de grandes choses pour la patrie.

Différentes des Républiques modernes, où l'on ne parle que d'arts, de commerce, de richesses, les anciennes Républiques parloient, avant toute chose, de gouvernement, de législation, de patrie. Ce mot de patrie, ce mot si touchant, si expressif, si cher pour quiconque a un cœur & la liberté, ce mot presque oublié ailleurs, Athenes & Rome, en le gravant dans tous les cœurs, le faisoient retentir de toutes parts. Il présidoit aux festins, de même qu'aux combats ; aux jeux aussi bien qu'aux affaires. Dans les places publiques il assembloit & ravissoit la multitude ; dans les maisons privées, il faisoit les délices & comme la principale richesse de chaque famille ; on l'y entendoit plus souvent

que

que celui même de pére, de fils, d'époux: l'enfant le bégayoit au berceau; le vieillard le prononçoit avec chaleur au lit même de la mort; c'étoit pour ainsi dire, le cri de l'Etat; après le nom des Dieux, il n'en étoit point de plus connu ni de plus révéré.

L'amour de la patrie né de l'égalité, fortifié par l'éducation, prenoit son dernier & plus grand accroissement des assemblées publiques, si fréquentes à Rome & à Athenes. Au milieu de ces Assemblées, la patrie étoit comme dans un temple, où elle recevoit l'hommage & les vœux de ses Adorateurs. C'est-là qu'on venoit lui sacrifier son cœur, à la face de toute la République; là, qu'on encensoit ses autels, & que l'on couronnoit sa statue; là, que triomphoient ses héros, & que s'expliquoient ses oracles; là, que dans le silence des passions particulieres, la passion générale parloit éloquemment à tous les Citoyens; là, que chacun d'eux avoit un peuple à conduire, un Empire à soutenir; là, que s'élevoit enfin le thrône de l'égalité, & par conséquent la véritable place de l'amour pour la patrie. (*)

 L'en-

(*) A Athenes, un etranger qui se mêloit dans l'assemblée du peuple, étoit puni de mort. C'est, dit M. de Montesquieu, qu'un tel homme usurpoit le droit de souveraineté. *Esprit des Loix, liv. II. chap. II.*

L'enthousiasme patriotique y étoit ou y devenoit bientôt général. Les ames les plus froides, les plus insensibles ne tardoient pas longtems à s'animer, à s'enflammer, au milieu d'un peuple d'ames brûlantes & passionnées à l'excès pour la patrie. Le feu gagnoit de proche en proche, & bientôt ce n'étoit plus qu'un vaste & merveilleux incendie, d'où l'on rapportoit chez soi, avec les plus vives flammes de vertu, un zèle ardent & capable de tout dire comme de tout faire pour l'idole à qui l'on venoit de se dévouer.

Tel étoit à Rome & à Athenes, le premier moyen d'inspirer de grands sentimens, un grand amour pour la patrie. Or qui doute que ce ne fût là une source intarissable d'Eloquence? Qui doute qu'à la vue des malheurs ou des succès, des périls ou des erreurs de la patrie, un Citoyen qui l'adoroit, ne pût devenir Orateur, & Orateur d'autant plus sublime, qu'il l'adoroit avec plus de transport? Qui doute qu'à l'aspect de Catilina, Brutus n'eût pu remplacer Ciceron? Que Philippe n'ait formé en partie Démosthene? Que le Paysan du Danube ne dût à son amour pour la patrie & pour la liberté ce courage & cette Eloquence que Rome mê-

me

me admira? (*) Qui doute enfin que dans des Républiques, telles que les Républiques modernes, où les germes du patriotisme sont moins développés, où l'égalité est moins parfaite, l'éducation moins heureuse & les assemblées publiques plus rares, il n'y ait aussi moins de chaleur dans le sentiment, & par-là moins de grands Orateurs?

A cette premiere impression, si favorable à l'Eloquence, les anciennes Républiques en ajoutoient une seconde, qui lui étoit plus favorable encore, l'amour de la gloire. Je nomme ainsi le desir que nous avons tous d'étendre & d'embellir de plus en plus l'idée si chérie de notre existence. Ce desir, fruit d'un goût exquis pour le grand, & de tous nos desirs, sinon le plus vif, du moins le plus durable, est sans contredit ce qu'il y a de plus propre à échauffer, à exalter dans l'Orateur le sentiment. Il peut seul doüer son ame de cette activité, de cette hardiesse, de cette constance, qui l'élevant au dessus d'elle-même & de toutes sortes d'obstacles, la pla-

 cent

(*) On doit dire la même chose de ce Scythe qui fut député vers le Conquérant de la Grece, & qui lui tint cet éloquent discours que rapporte Quinte Curce, au livre VI. de son Histoire.

cent, si j'ose ainsi parler, au faîte de ce sublime. Aussi ce desir appliqué au sentiment des Orateurs de Rome & d'Athenes, avec toute la force & les influences dont il est susceptible; aussi les sources presque immenses de gloire qui leur étoient ouvertes, sont-ils ce qui contribua le plus à les y faire fleurir en si grand nombre & avec tant d'éclat. (*)

Dans ces deux Républiqnes, le don de soumettre les esprits en les charmant, n'étoit point, ainsi que dans nos Républiques modernes, un talent dont on méconnût les avantages, ou dont on redoutât l'empire. On ne bornoit pas la récompense qui lui étoit due, à ces vains éloges, par lesquels la médiocrité cherche en quelque sorte à s'allier avec le génie; ou à de modiques pensions, bien plus faites pour les vœux de l'indigence que pour le desir de la gloire. Un tribunal dans le Sénat, une chaire dans le Lycée n'étoit pas le degré le plus sublime où l'ambition de l'Orateur osât éle-

(*) Le goût de l'Eloquence étoit devenu si général vers la fin de la vie de Ciceron, que les femmes mêmes en faisoient gloire. Valere Maxime fait mention d'un discours qu'Hortensia, fille du célébre Orateur Hortensius prononça en public, pour faire exempter les Dames Romaines de la taxe que les triumvirs leur avoient imposée. *Valere Maxime, liv. VII, chap. III.*

élever ses regards. Resserrée dans une si étroite prison, de quels efforts auroit-elle été capable? Avec quel courage se seroit-elle élancée dans une carriere si étendue du côté des difficultés, & en même temps si bornée du côté des récompenses? Est-ce pour de pareilles récompenses, est-ce à l'aspect d'une si petite gloire, que la Grece auroit vu son Démosthene, ici haranguer une mer en furie, là gravir contre les rochers escarpés; tantôt se condamner, par de lents préparatifs, à une longue & obscure retraite; tantôt s'immoler, par de tristes, mais utiles essais, à la dérision publique; faire, en un mot, pour s'asseoir sur le trône de l'Eloquence, plus d'efforts & de sacrifices que n'en fit le rival d'Achille pour s'asseoir sur le trône de l'Univers. (*)

Non; c'est en vain que l'on chercheroit à établir l'Eloquence dans des régions aussi stériles que celles qu'on vient d'indiquer. Semblable à ces plantes qui demandent pour croître, le sol le plus fécond & le climat le plus favorable, ce n'est, si j'ose le dire, que sous le climat fortuné de

(*) *O Athéniens*, s'écria Alexandre, *qu'il m'en coûte pour me faire louer de vous!* Démosthene en auroit pu dire autant.

la gloire & sur le sol bienfaisant des honneurs qu'on peut espérer de la voir germer & fructifier. Telles étoient Rome & Athenes. Sur ces deux théatres chéris de la liberté, l'Eloquence, sa compagne & son soutien, en secondant ses travaux, partageoit son triomphe. Et quel triomphe? L'hommage & les acclamations de tout un peuple, non moins éclairé qu'indépendant; ou, si l'on veut, le cri & le concert unanime d'une admiration universelle; avec le tribut si flatteur de l'admiration, le tribut plus flatteur encore de l'amour & de la reconnoissance; une renommée éclatante, étendue, immortelle; &, ce qui touche infiniment plus un Citoyen, la confiance publique; le seul despotisme qui puisse s'allier avec la liberté & l'humanité, celui qui s'exerce par la persuasion; un passage naturel & rapide aux premiers postes de l'Etat, les prérogatives les plus désirables, les titres les plus recherchés, les monumens les plus augustes, le sceptre même du gouvernement, tous les trésors enfin & toutes les palmes de la gloire; voilà la récompense ordinaire & comme le prix qu'on y proposoit aux Orateurs, voilà la perspective offerte à leur ambition, dès l'entrée de la

Quel

Quel point de vue plus capable d'émouvoir, d'animer, de précipiter le ſentiment ? Quel ſpectacle plus attrayant pour l'Eloquence, que celui d'un Périclès, appaiſant & ſoulevant à ſon gré, pendant près de neuf luſtres, le génie volage autant qu'impérieux d'Athenes ; que celui d'un Démoſthene recevant des mains de la patrie, & à la face de toute la Grece, une couronne d'autant plus précieuſe, que décernée par la reconnoiſſance, elle lui fût diſputée en vain par la jalouſie ; que celui d'un Démétrius, que l'amour & l'admiration reproduiſent de tous côtés en airain, & placent dans un même jour, ſur une infinité de chars de triomphe ; (*) que celui enfin d'un Ciceron, porté de la Tribune aux harangues ſur le ſiege du Conſulat, & ajoutant le premier, au titre ſuperbe de Chef des Romains, le titre, mille fois plus beau, de leur pere. Doit-on être ſurpris que pour atteindre la même gloire, un peuple de concurrents embraſsât les mêmes travaux ; que les mêmes motifs produiſiſſent en eux les mêmes paſſions, & celles-ci les

(*) Parmi les trois cent ſoixante ſtatues érigées par les Athéniens à Démétrius de Phalere, il y en avoit un grand nombre qu'on avoit élevées ſur un char attelé à deux chevaux.

mêmes efforts? Doit-on être ſurpris qu'il s'élevât tant d'Orateurs, & de ſi grands Orateurs, là où tout grand Orateur étoit un grand homme, & où le premier des Orateurs devenoit le premier des Citoyens?

Il en eſt du ſentiment qui conduit à l'Eloquence, comme de celui qui conduit à l'héroïſme. De grandes paſſions peuvent ſeules lui imprimer de grands mouvemens. Faites paſſer dans l'ame la plus vulgaire une de ces grandes paſſions; à ſes approches l'homme médiocre expire, & le grand homme commence. C'eſt l'aiman qui agite le plus dur des métaux. C'eſt qu'en agitant l'ame, les grandes paſſions l'agrandiſſent au point de l'égaler aux plus vaſtes objets; c'eſt qu'ainſi agrandie, elle ne voit plus rien au deſſus d'elle; qu'à ſes yeux, ſi l'on peut s'exprimer de la ſorte, les plus hautes montagnes s'applaniſſent, & le ciel même s'abaiſſe; c'eſt que ſemblable alors à un aigle, dont l'œil ſoutient ſans peine les regards du ſoleil, elle enviſage de ſang froid le péril, la douleur & la mort même, ces monſtres dont l'aſpect épouvante ſi fort le commun des mortels. (*)

De

(*) Je prends ici le mot de *paſſions* dans le ſens le plus général, entant qu'il exprime des deſirs, des crain-

De plus grandes passions, je m'explique: un plus grand amour pour la gloire & un plus grand amour pour la patrie; c'est par-là que les anciennes Républiques étoient plus propres que les Républiques modernes à faire mouvoir dans les Orateurs ce sentiment qui est le premier ressort de l'Eloquence. Par quel art réussirent-elles mieux aussi à faire mouvoir dans eux le second ressort, l'imagination? C'est ce que je vais exposer dans les réflexions suivantes, que je consacre, comme les premieres, bien plus à l'amour de la vérité qu'à l'amour de la gloire.

SECONDE PARTIE.

Le propre de l'imagination est de peindre, ou, ce qui est le même, de saisir avec chaleur & de transmettre avec force les différentes images que présentent les différents objets. L'étendue des images que l'on saisit, & la foule des spectateurs auxquels on les transmet, c'est-à-dire, les grands sujets & les grands théatres; tels sont donc les deux moyens les plus

tes, des espérances, une suite de sentimens vifs & profonds, quel que soit leur objet. Il est aisé de concevoir que ces sentimens peuvent seuls tirer l'ame de son état de langueur & d'indifférence, & lui donner ces violentes, ces rapides secousses sans lesquelles personne ne sauroit être vraiment éloquent.

plus sûrs d'enflammer l'imagination d'un Orateur.

Les grands ſujets, en élevant ſon eſprit, étendront au loin la ſphere de ſes idées ; lui découvriront dans les objets les points de vue les plus frappants & les plus nouveaux ; feront pour lui une ſource intariſſable de traits hardis, de ſituations intéreſſantes, de vaſtes & de magnifiques tableaux.

Les grands théatres prêteront aux mouvemens de l'Orateur une liberté, une variété qui en relévera la juſteſſe & l'harmonie ; faciliteront ſon eſſor ; rendront ſa marche & plus rapide & plus sûre ; mettront enfin dans ſon jeu & dans ſon action une vérité & une majeſté que l'on cherchera toujours vainement ailleurs.

C'étoit le double avantage des Orateurs de Rome & d'Athenes, & une des raiſons qui contribuoient le plus à la ſupériorité de leur Eloquence. Appliquée aux plus grands ſujets, & placée ſur les plus grands théatres, elle touchoit, pour ainſi dire, de tous côtés au ſublime ; pour y atteindre, elle n'avoit qu'à s'élever autant que le ſujet, ou qu'à s'agrandir autant que le théatre.

A s'élever autant que le ſujet. Etoit-ce à Athénes, étoit-ce à Rome, qu'on voyoit la Politique jalouſe d'abaiſſer l'Eloquence, tenir toute ſeule les rênes du gouvernement; diſcuter, loin des yeux de ſa rivale, les grands intérêts de l'Etat, la cauſe publique; lever le bras de la vengeance ſur quiconque oſeroit ouvrir ſans ſon aveu les yeux à la lumiere, & la bouche à la vérité? Etoit-ce à Rome, étoit-ce à Athénes que l'intérêt de certains corps ſouverains, ou celui de quelque particulier deſpote, retenoit ſans ceſſe les Orateurs ſous le joug des petits objets; empriſonnoit leur imagination dans le labyrinthe obſcur de la chicane; traçoit autour de leur zèle un cercle étroit, au delà duquel il devoit ou s'arrêter ou ramper?

Démoſthene, Ciceron! vous ne connûtes jamais un pareil eſclavage. Interpretes ſouverains de la patrie, dépoſitaires nés de ſes plus chers intérêts, vous portiez devant elle le flambeau de la Politique, en même temps que celui de l'Eloquence. Les plaintes de la République, ſes vœux, ſes beſoins, ſa cauſe en un mot, voilà la premiére cauſe qui vous étoit confiée. Pour la traiter avec ſuccès, vous pouviez

viez également tout oſer & tout dire. Rien n'arrêtoit, rien ne gênoit l'uſage de vos forces. Aprés avoir fait gronder le tonnerre dans la place publique, & ſur la tête de la multitude, vous le faiſiez éclater ſans peine ſur les maiſons privées, ſur les tribunaux domeſtiques, ſur la tête même des Rois. Aucune des parties du gouvernement ne vous étoit étrangere: le dépôt ſacré des loix, les nœuds qui formoient les alliances, l'olivier bienfaiſant de la paix, le glaive exterminateur de la guerre, les inſtruments du bonheur & du malheur des peuples, étoient remis entre vos mains: elles tenoient la balance où ſe peſoient les deſtins de l'Empire, & quelquefois les deſtins du monde.

De ſi belles cauſes pouvoient-elles n'être pas fécondes en grandes idées & en grandes images? Car qu'eſt-ce qu'une grande idée ou qu'une grande image? celle qui nous préſente un grand objet. Quelles idées ou quelles images devoient donc paroître plus grandes aux yeux d'Athenes & de Rome, que celles qui avoient pour objet leurs plus grands intérêts & leurs plus grandes paſſions? Et, s'il eſt vrai que la moitié de l'Eloquence conſiſte à peindre, quel plus fort encouragement pour elle

que

que des Républiques où de si grands objets venoient s'offrir d'eux-mêmes à son pinceau?

Aussi parmi les Orateurs qui brillerent en foule au milieu des anciennes Républiques, qui sont ceux dont l'Eloquence jetta le plus grand éclat, & fixa dans tous les siecles, les premiers regards de la renommée? Ne sont-ce pas les mêmes qui par leur position ou par leur génie toucherent de plus près ou plus long-temps aux grands objets dont nous parlons?

N'est-ce pas Démosthene, opposant aux intrigues & à l'ambition de Philippe, son zèle & ses talents; réveillant Athénes du profond sommeil dans lequel l'Usurpateur cherchoit à la surprendre; lui découvrant dans le lointain, & au sein du calme dont elle s'applaudissoit, le nuage affreux dont les flancs entr'ouverts alloient bientôt vomir sur elle les feux de la tempête; affermissant d'une part les plus timides, de l'autre déconcertant les plus téméraires; ici fixant les plus volages, là fléchissant les plus obstinés; faisant briller, pour la derniere fois, aux yeux de la Gréce abattue, le fer de la vengeance & l'étendart de la victoire; réussissant enfin, sinon à prévenir, du moins à re-

tarder

tarder le débordement de la tyrannie & la fuite de la liberté.

Ne sont-ce pas les Gracques, (*) ces deux fameux Romains, que les mêmes passions & la même Eloquence rendirent tout ensemble les Dieux tutelaires de la multitude & les tristes victimes des Grands; ces deux Orateurs, que l'on vit ébranler avec tant d'effort, l'édifice où l'inégalité avoit commencé de jetter les fondemens de la servitude; citer au tribunal du peuple le Sénat lui-même, soulever l'intérêt contre l'orgueil; encourager des rebelles pour punir des tyrans; changer les maîtres en esclaves, & ceux qu'on vouloit faire esclaves, en maîtres; ôter à une partie de Rome ses chaînes, pour les donner à l'autre?

N'est-ce pas enfin Ciceron, le défenseur des Rois, le vengeur des peules, & la gloire de l'esprit humain? Ciceron luttant contre tous les ennemis de l'Etat, avec autant de zèle & plus de succès encore que contre les siens propres, terrassant Marc-Antoine, Verrès, Catilina; accablant sous le poids de son génie trois

(*) Rien n'est peut-être plus éloquent que ce que Ciceron & Plutarque nous ont conservé des discours de ces deux Tribuns. Voyez Ciceron, au livre III. de *Oratore*, & Plutarque dans la vie des Gracques.

trois génies également nés pour la honte & le malheur de la République, le flatteur de César, le tyran de la Sicile, & l'assassin de la patrie; vengeant le nom Romain des bassesses de l'un, des cruautés de l'autre, & des fureurs du troisiéme; élevant, en un mot, sur les débris de ces trois brigands, trois monuments aussi pompeux que durables, l'un en l'honneur de la Liberté, l'autre en l'honneur de la Justice, & le troisiéme en l'honneur de l'Humanité.

C'est ainsi que l'imagination excitée par les grands sujets, excite & enflamme à son tour l'Eloquence. Dépourvus presque entiérement d'un pareil secours, comment les Orateurs des Républiques modernes pourroient-ils égaler ceux des anciennes? Une nouvelle différence dans le degré de leur imagination met une nouvelle différence dans le degré de leurs talens. Ce sont les grands théatres.

Un Corps de Magistrats, qui accoutumés à la marche lente & réguliére de la justice, refusent de suivre l'Orateur dans ces écarts rapides, & ces bonds hardis, qui sont pour lui comme autant de pas vers le grand; une assemblée de Juges que le sang froid de la rai-

ſon domine, & dont le génie naturellement enclin au deſpotiſme, ſe roidit avec force contre toute impreſſion étrangere; un Sénat, c'eſt preſque le ſeul théatre que les Républiques modernes ouvrent à l'Eloquence. Demander qu'à l'aſpect d'un théatre & ſi obſcur & ſi redoutable, l'imagination de l'Orateur éclate & faſſe uſage de ſes traits les plus puiſſants, c'eſt demander l'effet après avoir détruit la cauſe; c'eſt exiger que l'Orateur agrandiſſe ſes idées, lorſque tout concourt à les rétrécir; qu'il s'éleve au deſſus de lui-même, là où il doit s'abaiſſer au deſſous de tout ce qui l'environne; qu'il étale les plus vives images à des yeux qu'elles bleſſeroient; qu'il excite des tempêtes ſous un ciel exempt de nuages; en deux mots, qu'il faſſe parler l'enthouſiaſme & l'imagination devant des Juges obſtinés à ne les point entendre.

Un théatre bien plus frappant & bien plus favorable étoit ouvert aux Orateurs de Rome & d'Athenes; c'étoit Athenes, c'étoit Rome elle-même. C'étoit Athenes, je veux dire l'élite des Grecs, le concours de ce qu'il y avoit de plus éclairé & de plus indépendant, au ſein de la plus indépendante & de la plus éclai-

éclairée des nations. C'étoit Rome, j'entends & ce même Sénat que Cynéas avoit pris pour une assemblée de Rois, & ce même peuple, dont la majesté confondoit, maîtrisoit tous les peuples de l'Univers. C'étoit Rome, c'étoit Athenes, je réunis ainsi les deux peuples de l'antiquité les plus susceptibles de mouvemens divers; les plus prompts à céder aux différentes impressions de pitié, de vengeance, de terreur; les plus faciles à s'émouvoir par les spectacles; (*) les plus propres à inspirer & à saisir les grandes images. Voilà dans les anciennes Républiques les spectateurs que l'imagination avoit à charmer ou à troubler; voilà les Juges dont elle devoit surprendre ou enlever le suffrage; voilà le théatre de ses richesses & de ses travaux, de ses combats & de ses victoires.

Théatre infiniment précieux pour l'imagination. Jettons un coup d'œil sur les deux prin-

(*) » Le Peuple Romain, dit le célebre Auteur de *l'Esprit des loix*, » s'émouvoit plus qu'un autre par les » spectacles. Celui du corps sanglant de Lucrece fit finir la Royauté. Le Débiteur qui parut sur la place » couvert de plaies, fit changer la forme de la République. La vue de Virginie, immolée par son pere, » fit changer les Décemvirs. La robe sanglante de César remit Rome dans la servitude. « *Esprit des Loix, liv. XI, chap. XV.*

cipaux avantages qu'elle en retiroit. Le premier étoit une noble confiance. C'est ainsi que nous appellons le sentiment de notre supériorité. Pour nous la prouver à nous-mêmes, cette supériorité, & pour en convaincre les autres, à quels témoignages n'avons-nous pas recours? Or quel témoignage plus éclatant & plus décisif de la supériorité d'un seul sur tous les autres, que l'Empire exercé par un Orateur sur tout un peuple attentif à sa voix, docile à ses transports, & dont il change à son gré, d'un mot, d'un geste, d'un regard, les préjugés & les passions? Représentez-vous d'un côté l'Orateur Romain, dominant du haut de la tribune sur la foule réunie des Maîtres du Monde; de l'autre, Eschine & Demosthene, se disputant le sceptre de l'Eloquence, à la face de toute la Grece, assemblée pour les juger. Peignez-vous ces agitations violentes, comparables à celles d'une mer, que l'Aquilon bouleverse avec furie; ces transports énergiques, ces cris tumultueux, ces acclamations, par où Athenes & Rome, interrompant tout-à-coup leur profond & vaste silence, annonçoient hautement à l'Orateur son triomphe & leur défaite. Y a-t-il dans

dans l'Univers un ſpectacle plus capable d'élever le cœur ou d'éblouir l'imagination? un ſpectacle plus fait pour en impoſer à l'amour propre, & qui puiſſe mieux féconder dans une ame ce ſentiment de ſupériorité, qui en eſt en même temps le germe? Une ſi belle vue, aſſez frappante pour changer ſur l'arene de vils gladiateurs en héros, ne devoit-elle pas ſuffire pour rendre un Orateur déja éloquent, plus éloquent encore? Seroit-on même ſurpris qu'elle eût ſuffi quelquefois pour former à l'Eloquence l'Orateur qui ſembloit le moins fait pour elle? Et peut-on douter que les Républiques modernes, en fermant à leurs Orateurs l'entrée d'un pareil théatre, ne ſappent un des premiers fondemens de l'Eloquence? Ne ſait-on pas que privé d'un tel appui, & tranſporté de la place publique dans le palais de Céſar, le génie même de Ciceron chancela? (*)

C'étoit le premier avantage des grands théatres de Rome & d'Athenes, que d'inſpirer à l'Orateur une noble & heureuſe confiance. Le ſecond avantage qu'il en retiroit, étoit une facilité à faire paſſer dans les ſpectateurs les mouvemens dont il étoit lui-même agité.

 Les

(*) Voyez le commencement de la harangue de Ciceron, *pro Dejotaro*.

Les plus grands coups de l'Eloquence sont ceux qu'elle porte sur les passions ou les plus vives ou les plus générales. Peu convenables à ces assemblées particuliéres, au milieu desquelles on ne rencontre, pour l'ordinaire, que des passions ou trop foibles ou trop bornées, les grands mouvemens de l'Eloquence ne peuvent donc s'imprimer avec un plein succès, que sur la multitude, dont les passions affranchies des liens de l'éducation, dociles à la voix de la nature & animées les unes par les autres, sont aussi par-là même & très-étendues & très-violentes. C'est pourquoi que l'on pese attentivement & dans toute autre balance que celle du préjugé, les traits les plus vantés de la sublime Eloquence, & l'on reconnoîtra sans peine, que semblables à des éclairs qui pour briller exigent l'étendue des cieux, la plûpart de ces traits, après avoir éclaté dans la place publique & aux yeux de la multitude, se feroient évanouis dans un Sénat.

En effet l'art d'émouvoir un Sénat est bien différent de celui d'émouvoir un peuple. L'Eloquence nécessaire pour le premier est une Eloquence toute d'artifice, de raison, de politique. C'est-là sur-tout qu'elle doit

vain-

vaincre en paroissant ceder; aller au cœur par la route de l'esprit; voiler, ralentir, interrompre sa marche pour l'assurer. L'Eloquence nécessaire pour un peuple, n'est autre que l'Eloquence du cœur, de la vérité, de l'humanité. La Nation en corps est tout à la fois le Juge le plus ardent & le plus flexible. Elle aime à être fortement émuë, & préfére les clartés éblouissantes de l'imagination à la douce & paisible lumiere de la raison. La liberté de l'Orateur flatte la sienne; les invectives même sont applaudiès, parce que c'est le zèle qui parle & le besoin qui écoute. Ce n'est pas une assemblée de tyrans à qui on ne puisse montrer les objets qu'à travers le nuage de l'erreur ou de la flatterie; c'est une multitude de Citoyens qui par intérêt autant que par habitude veulent tout voir à découvert; qui souhaitent passionnément la vérité, qui la demandent à grands cris, & qui la reçoivent avec d'autant plus de chaleur, qu'elle leur est présentée avec plus de lumiére.

Peuples! s'il en est parmi vous, qui jaloux de leur liberté, lui cherchent un appui & un aliment dans l'Eloquence; Peuples! deux moyens vous sont offerts pour y réussir. Donnez

un libre essor à l'imagination de vos Orateurs; placez-les sur de grands théatres; appliquez-les à de grands sujets. Nourrissez, fortifiez en eux le sentiment, en allumant dans leur cœur, avec un amour ardent pour la gloire, un amour plus ardent encore pour la patrie. Bientôt élevée jusqu'au ciel, & déployant au loin ses rameaux bienfaisants, l'Eloquence, telle qu'un arbre antique & majestueux, vous couvrira de son ombre; vous offrira un asyle assuré contre les orages de la sédition & le souffle brûlant de la tyrannie; vous donnera des fruits de liberté & de gloire, pareils à ceux qu'elle produisit autrefois chez les deux premiers peuples de l'Univers.



ARTI-

ARTICLE TROISIEME.

LE VRAI PHILOSOPHE. *

C'Eſt une remarque commune, mais bien vraie, que *la moitié du monde ignore comment vit l'autre moitié.* Les infortunes des Grands ſont pronées pour s'attirer notre attention; on les préſente avec tant d'éclat, qu'il ſemble qu'on veuille ſommer tout le genre humain de les partager. Ils ne tombent jamais dans la diſgrace, ſans qu'une infinité de perſonnes ne ſoit intéreſſée à leurs malheurs: pour eux, l'eſpèce d'admiration ou d'intérêt qu'ont les autres hommes, les aide à les ſupporter: cependant quelle grandeur d'ame y a-t'il à s'élever au deſſus d'une adverſité qui a le monde entier pour temoin? la vanité ſeule pourroit, en pareil cas, inſpirer la fermeté la plus héroïque. Mais endurer les calamités & la miſere, & être ignoré de toute la terre; con-

* Hiſtoire véritable, traduite de l'Anglois.

tenir alors son ame dans le calme; c'est être réellement grand. Noble ou Roturier, quiconque en usé ainsi, est digne de notre admiration, & mérite d'être proposé pour exemple.

Tandis que la flatterie nous présente les moindres disgraces des Grands comme les plus cruels malheurs; & que sur le théâtre même on employe toutes les ressources du génie pour illustrer leurs infortunes, on ne fait aucune attention à celles qui accablent le commun des hommes: & cependant il y a tel malheureux dans cette classe de Citoyens qui éprouve plus les rigueurs du sort en un seul jour, que les Grands dans le cours de toute leur vie. Il est presque incroyable, par exemple, combien les moindres de nos Soldats & de nos Matelots supportent de maux & de peines sans regret & sans murmure, sans s'exhaler en reproche contre la Providence, & sans prétendre faire admirer à leurs compagnons leur constance & leur fermeté! chaque jour est pour eux un jour de détresse; & malgré cela, ils subissent leur triste destinée sans gémir! aussi ne sçauroit-on guères lire sans indignation, les douloureuses complaintes de ces illustres disgraciés, les Ovide, les Ciceron, les Rabutin,

dont

dont tous les maux se reduisoient à ne pouvoir plus se rendre sur un certain espace de terrain, auquel ils avoient follement attaché l'idée de leur bonheur. Leurs plus grandes calamités auroient été pour eux des plaisirs réels, s'ils avoient sçu les comparer à celles que souffrent tous les jours quantité de personnes du bas peuple, & sans s'en plaindre. Ils jouissoient du repos, & ils étoient bien nourris; ils avoient des esclaves & des domestiques; & ils étoient assurés de ne manquer de rien le reste de leur vie; au lieu qu'une infinité de leurs semblables sont obligés d'errer dans le monde sans secours, sans amis, & sans avoir même de quoi se mettre à couvert des rigueurs du tems & des saisons.

La rencontre inopinée d'un pauvre homme que j'avois connu dans son enfance, m'a fait naître ces réflexions. Il parut à mes yeux vêtu en Matelot, mandiant son pain de porte en porte, & ayant une jambe de bois. Curieux de sçavoir ce qui l'avoit réduit à ce misérable état, je lui fis l'aumône, & je le priai de m'en apprendre le détail. Alors se gratant la tête, & s'appuyant sur sa bequille, il me fit l'histoire suivante, & à peu près dans ces termes.

» Quant

» Quant à mes calamités, mon bon Mon-
» fieur, je ne penſe pas que j'en aye eu plus
» à eſſuyer que d'autres hommes; car excepté
» la perte de ma jambe, & d'être réduit à
» mandier, je ne ſache pas, Dieu merci, que
» j'aye ſujet de me plaindre. Voilà Tibor,
» mon Camarade, qui a perdu, lui ſes deux
» jambes & un œil; & graces au Ciel, comme
» vous voyez, je n'en ſuis pas encore réduit là.

» Je ſuis né dans *Shropshire*. Mon pere
» étoit manœuvre, & lorſqu'il mourut, je n'a-
» vois que cinq ans. On me remit alors à la
» Paroiſſe; mais comme il n'avoit point eu de
» demeure fixe, on fut fort embaraſſé à déci-
» der quelle étoit ma véritable Paroiſſe, &
» quel étoit le lieu de ma naiſſance. Je fus
» envoyé d'une Paroiſſe à l'autre pendant quel-
» que temps, & je croyois que l'on avoit ré-
» ſolu de me faire paſſer pour n'être né dans
» aucune. Mais à la fin on m'en aſſigna une.
» Je me ſentois quelque diſpoſition pour les
» Lettres, ou du moins être en état de ſça-
» voir lire. Mais le maître de la maiſon de
» Charité où l'on m'avoit reçu, ſe hâta de me
» mettre à l'ouvrage, dès que je fus aſſez fort
» pour tenir le maillet. Je paſſai cinq ans fort

» dou-

» doucement dans cet état. Je ne travaillois
» que dix heures par jour ; & j'avois à boire
» & à manger pour ma peine. Il est vrai qu'il
» ne m'étoit pas permis de sortir de la maison,
» de peur que je ne m'échapasse ; mais qu'
» importe ? J'avois la liberté de parcourir
» tout l'intérieur, & même la premiére cour ;
» c'étoit bien assez pour moi. De là je fus
» placé chez un Fermier, où j'étois obligé de
» me lever de grand matin, & de me cou-
» cher fort tard ; mais j'avois bien à manger
» & à boire, & ce train de vie me plaisoit
» assez. Cependant le Fermier étant venu à
» mourir, on me mit à la porte. Je résolus
» dès lors de tenter fortune par moi même.
» Je fus de Ville en Ville offrir mes services ;
» tantôt je trouvois de l'ouvrage, & tantôt je
» mourois de faim. Un jour en traversant un
» champ qui appartenoit à un Juge de paix,
» j'apperçus un liévre passant assez près de
» moi, & le Diable me tenta de lui jetter mon
» bâton qui le tua roide mort. Je le chargeai
» alors sur mes épaules, & je l'emportois en
» triomphe, lorsque ce mauvais Juge me ren-
» contra, & me saisissant au collet, *dis-moi*
» *Fripon*, s'écria-t-il, *qui es-tu*, *& comment*
» *oses-*

» *oses-tu tuer ainsi mon gibier?* Je me jettai à
» ses genoux, je lui demandé pardon, je lui
» dis toute ma généalogie, toutes mes avantu-
» res; mais il m'assura que j'en avois menti,
» & il me denonça très-bien à la Session pro-
» chaine, où je fus atteint & convaincu de
» pauvreté, & envoyé à Newgate, à Londres,
» pour être transporté plus loin comme vaga-
» bond. On peut dire tout ce qu'on voudra
» des prisons; mais pour moi, je trouvai cel-
» le-là un endroit tout aussi bon qu'aucun de
» ceux que j'avois encore vûs. J'avois abon-
» damment de quoi manger & boire, & n'a-
» vois rien à faire du tout. Ce train de vie
» étoit trop doux pour durer longtems. Au
» bout de cinq mois, je fus tiré de Newgate,
» mis sur un vaisseau, & envoyé en Amérique
» avec deux cens autres Criminels. Notre tra-
» jet ne fut pas des plus favorables. Comme
» nous étions tous amoncelés les uns sur les
» autres dans le fond du Vaisseau, plus de
» cent de la troupe périrent faute de bon air,
» & tout le reste fut assez mal, Dieu le sçait.
» A notre arrivée, on nous vendit aux *Plan-*
» *teurs*, & je fus engagé pour sept années.
» Mon ignorance, car je ne sçavois pas lire,

fut

» fut cause que l'on me destina à travailler avec les
» Négres & les Esclaves ; & c'est ainsi que je pas-
» sai tout le temps dont on étoit convenu sans moi.

» Après ce long terme, je travaillai encore
» pour avoir de quoi payer mon retour en An-
» gleterre, où j'eûs une joye extrême d'abor-
» der, tant j'aime mon pays. La peur que
» j'eûs d'être pris de nouveau comme un Va-
» gabond, m'empêcha de retourner à la cam-
» pagne, & me fit rester à la Ville cherchant
» à y gagner ma vie comme je pouvois. J'y
» réussis pendant quelque tems au delà de mes
» espérances; mais un soir revenant de mon
» ouvrage, deux hommes me terrasserent tout-
» à-coup, & me dirent froidement de ne pas
» branler. C'étoient des Enroleurs pour la Ma-
» rine, qui me conduisirent par force devant
» un Juge de paix, lequel me voyant sans ap-
» pui & sans Protecteur, me laissa le choix,
» ou d'être Soldat, ou de passer sur un Vais-
» seau de guerre en qualité de Matelot. Je
» me determinai à prendre le mousquet; je
» fis deux campagnes en Flandre, je me trou-
» vai aux batailles de *Fontenoi* & de *Lawfelt*,
» je n'y reçus qu'une seule blessure ici dans la
» poitrine, que le Chirurgien de notre Régi-
» ment

» ment guérit fort bien. A la paix, j'eus mon
» congé; mais comme j'étois hors d'état de
» travailler, ma blessure me causant de temps
» à autre quelque oppression, je m'enrolai au
» service de la Compagnie des Indes. Ce fut
» là que je me trouvai à six batailles rangées
» contre les François; & je suis persuadé que
» si j'avois sçu lire ou écrire, mon Capitaine
» m'auroit avancé jusqu'au grade de Caporal.
» Mais mon sort n'étoit pas d'obtenir aucun
» avancement. Je tombai malade, & je fus
» renvoyé en Angleterre, ayant en poche la
» somme de 40 livres sterling. C'étoit préci-
» sément dans le temps que commençoit la pré-
» sente guerre; je me flattois que j'arriverois
» heureusement dans ma Patrie, où je pourrois
» jouir de ma petite fortune: mais comme le
» Gouvernement avoit besoin de gens de Mer,
» je fus enrôlé comme Matelot, avant même
» que d'entrer dans le Port.

» Le Contre-Maître me trouva, disoit-il,
» un garnement; il étoit persuadé que je sça-
» vois très-bien la manœuvre, & que je ne
» contrefaisois l'ignorant que pour rester sans
» rien faire. Mais Dieu sçait si j'entendois
» rien à la Marine. Cependant j'étois roué de
» coup-

» coups; je conservois toujours mes 40 guinées, » & cela me consoloit un peu de tant de mau- » vais traitemens que j'avois sans cesse à essuy- » er. Je les aurois même encore ces cheres » guinées, si malheureusement notre Vaisseau » n'avoit été pris par les François qui se saisi- » rent de tout.

» Tout notre Equipage fut transporté à Brest, » & quantité de mes camarades y moururent, » n'étant pas accoutumés à l'air des prisons. » Mais pour moi, je ne m'en trouvai point » mal, y étant fait depuis longtemps. Une » nuit que je dormois sur le plancher, couvert » d'un bonne couverture, car j'ai toujours aimé » à être bien couché, je me sentis réveiller par » le Contre-Maître qui tenoit une lanterne » sourde à la main, & qui me dit : *Jean, es-* » *tu homme à faire sauter la cervelle de ces* » *sentinelles ci? de tout mon cœur*, lui dis-je » en me réveillant, *je vous aiderai à les expé-* » *dier pour l'autre monde.* Alors empoignant » ma couverture, qui étoit tout mon vêtement, » & la liant autour de ma ceinture, je le sui- » vis; il me dit alors : *viens, viens Jean, nous* » *allons en faire de belles!* nous n'avions pour- » tant point d'armes; mais vous savez le pro-

 » verbe,

» verbe, *un Anglois peut toujours battre six* » *François à la fois.* Nous descendimes donc » vers la porte que gardoient deux Soldats » François; & tombant sur eux subitement, » nous leur enlevames leurs armes, & nous » les terrassames à l'instant. Tout de suite » neuf d'entre nous courrumes vers le quai & » nous saisissant de la premiére chaloupe que » nous trouvâmes, nous sortimes en hâte du » Port, & gagnames la Mer. A peine trois » jours furent ils écoulés, que nous rencontra» mes le *Dorset*, un de nos Armateurs, qui » fut charmé de recevoir à bord un si bon » nombre de gens qui consentoient à suivre » sa destinée. Mais elle ne fut pas aussi heu» reuse que nous esperions. Peu de jours après » nous fumes attaqués par l'Armateur la *Pom-* » *padour* de 40 canons, & nous n'en avions » que 23. Cependant nous nous battimes on ne » peut pas mieux; le combat dura trois heures » entieres; & je vous jure que je crois que nous » aurions pris ces François, s'il nous étoit resté » seulement quelques hommes de plus; mais » par malheur nous avions perdu presque tous » nos gens, au moment où nous allions rem» porter la victoire. Je tombai pour la seconde

» fois

» fois entre les mains des François ; & je suis
» sûr que j'aurois bien mal passé mon temps,
» s'ils m'avoient ramené à Brest. Mais par
» le plus grand bonheur du monde, nous fu-
» mes repris à tems par la *Vipére*, autre Ar-
» mateur de notre Nation. J'avois presque
» oublié de vous dire, que dans cet engage-
» ment je fus blessé en deux endroits ; j'eus
» les quatre doigts de ma main gauche cou-
» pés, & la jambe emportée d'un coup de feu.
» Si j'avois été assez heureux pour avoir perdu
» ma jambe & l'usage de ma main à bord d'un
» Vaisseau de guerre, & non d'un Armateur,
» j'aurois eu le droit d'être habillé & nourri
» aux dépens de l'Etat le reste de ma vie ;
» mais je n'eus pas ce bonheur. Il y a des
» gens qui naissent, pour ainsi dire, *la cuilliere*
» *d'or ou d'argent à la bouche*, & d'autres *avec*
» *une simple cuilliere de bois*. Après tout, je
» me porte bien, Dieu merci, & je m'en vais
» de ce pas boire un coup à votre santé. «

Là dessus, il s'en fut à cloche-pied. J'admirai son courage & la tranquilité de son ame. Je ne pus qu'en conclure qu'une longue habitude de la misère enseigne bien mieux à la supporter, que toutes les leçons de la philosophie.

* * *

ARTICLE QUATRIEME.

PENSÉES DÉTACHÉES.*

Saisir avidement les dons de la Providence, les perfectionner ensuite, en abuser enfin; telle est notre maniére de jouïr de tous les biens.

* * *

Les hommes envisagés dans les vües du Créateur, sont nos Péres, nos Fréres & nos Enfans.

* * *

L'homme est un Etre privilégié, fait à l'image de celui qui est; un Etre sensible, reconnoissant, qui sait pleurer les maux d'autrui, à qui Dieu donna la tendresse & l'amour, sentiment délicieux, & d'une nature si sublime qu'il en a fait son propre partage, qu'il se l'est réservé comme culte & en a daigné faire la compensation d'une immensité & d'une éternité de bienfaits.

* * *

* Elles sont tirées des dernieres Parties de l'excellent Ouvrage intitulé *l'Ami des Hommes*.

La police des grains ! mot à jamais détestable si l'on savoit tous les maux qu'elle a fait à l'humanité.

* * *

Plus les Gouvernemens sont respectables ; moins ils sont à craindre pour un homme qui n'a d'interêt que la justice & la vérité.

* * *

O vous qui voyez d'un œil paternel, mais soucieux, les dangers qui semblent menacer les peuples qui sont commis à vos soins, & dont le cœur s'ouvre à des craintes dont la cupidité couverte du masque du bien pnblic fait profiter, étendez un instant vos regards, & cherchez par quel canton de l'Europe, le feu d'une disette universelle pent pénétrer, sans que les pompes de l'abondance l'éteignent aussi-tôt, dès qu'on les laissera couler.

* * *

Vous, sages Helvetiens, dont les mœurs, la sagesse, le courage & la modération vous ont concilié la confiance & le respect universel ; vous chez qui la paix & l'humanité souvent exilées, presque toûjours inquiétées par tout ailleurs, établirent un Empire assuré & tranquille ; Vous qui possedez la simplicité labo-

rieuſe & l'innocence raiſonnée, les deux plus forts remparts dont un homme, dont une Cité, dont un peuple puiſſe être muni, ne donnés point dans les vües compliquées qui agitent ailleurs les humains !

* * *

Que les nations orageuſes, livrées aux vapeurs de l'ambition ou de l'interêt, gravent ſur des feuilles légéres la carte imaginaire des poſſeſſions de la cupidité ; vous, Peuples, qui voulez être tranquilles & heureux, ne faites cas que des biens que la Providence a mis ſous vos pieds, que du ſoleil qui luit ſur vos têtes, que des freres que Dieu plaça à vos côtés, que des vertus qu'il grava dans leurs cœurs & dans le vôtre.

* * *

Aimez la juſtice, l'innocence, & la ſimplicité : La juſtice peut regner par tout, mais elle n'eſt citoyenne que dans les champs ; l'innocence eſt un effort dans les Villes, ſon contraire le ſeroit dans les campagnes ; la ſimplicité eſt héroiſme ſous le dais, elle eſt contenance ſous le feuillage.

* * *

Fermez vos champs, dignes Eleves de la nature,

nature, fermez vos champs, mais en plantant vos clotures, songés que cette terre vous fut donnée par le Pere universel; il interdit autrefois à son Peuple de museler le bœuf qui enlevoit la moisson. Les oiseaux dont il peupla les airs ont un droit naturel sur les fruits sauvages qui rougissent vos hayes; mais si la mûre du buisson, la groseille, la nêfle, l'épine-vinette, la prunelle, la merise, les pommes sauvages, les raisins de treilles sauvages, peuvent appaiser la soif du voyageur alteré & procurer des boissons aux pauvres habitans, quelle satisfaction ne devez-vous pas ressentir de voir vos clôtures exercer le droit d'hospitalité, ce droit sacré parmi les anciens, & qui l'eut dû toujours être.

* * *

C'est dans le giron du grand Etre, que se déposent tout les bienfaits que notre avare foiblesse croit perdus.

* * *

Fermez vos champs aux ravages, mais que leurs remparts soient couverts des drapeaux de l'hospitalité: que ces truchemens de l'abondance de vos cœurs, muets à l'oreille, mais parlans à la vuë, invitent le pélerin à

participer aux dons que le Ciel vous départit. On n'ébranchera jamais les vergers de celui qui excite les paſſans à prendre part à leur abondance. Laiſſez les clefs & les verrouils reſſerrer les richeſſes dont la ſource eſt honteuſe, dont le partage eſt refuſé; mais, vous qui ne devez les vôtres qu'à Dieu & à la ſueur qu'il vous ordonna de repandre, c'eſt à vous qu'eſt reſervée la gloire & la douceur d'être bienfaiſans.

* * *

Que le Dieu qui nous créa, qui nous ſoutient, nous meut & nous éclaire, eſt bon de nous avoir ordonné la charité comme expiation de nos crimes, comme accompliſſement de ſa loi? Eh! que ſommes nous ici bas que les membres d'un même corps, indiſpenſablement néceſſaires les uns aux autres; Si ma main fléchit ſous le poids, l'autre ne vient-elle pas au ſecours? Si mon pied gliſſe & porte à faux, un effort naturel de l'autre pied ne ſoutient-il pas le fardeau qui fut entr'eux partagé juſques-là? Ce qu'une impulſion méchanique nous enſeigne, ce qu'un mouvement machinal exécute, ſe peut-il que le ſentiment, l'expéri-

l'expérience, & la réflexion ayent de la peine à nous le persuader.

* * *

Quoi! si j'aide, excite & fomente la terre, sa reconnoissance me nourrit abondamment; si j'éleve & soigne des animaux, leur toison me couvre, leur lait m'abbreuve, leur crût m'enrichit; & si je fais du bien à l'homme, le plus reconnoissant, le plus habile, le plus fructueux des animaux, je crains de perdre ce bien qui tombe sur un sol si fertile & d'un rapport si varié! Mais cet homme est mon frére; il est mon sang; il a les mêmes sensations, les mêmes idées, les mêmes sentimens que moi.

* * *

Si j'ai soif, que pensai-je de celui qui accourt pour me donner à boire? Si j'ai froid, de celui qui me réchauffe dans ses bras? Si mes enfans sont en péril, que ne donnerois-je pas à celui qui se hâte de les retirer de dessous le char qui alloit les écraser! Et j'hésite à rendre ces bons offices sur mon passage? & j'ai besoin qu'on me montre un Dieu tonnant sur ma tête, pour livrer comme dépouille un superflu que j'eusse dû craindre d'offrir en vain. O profondeur des ténébres de la cupidité! * * * Plus

Plus l'homme est simple dans ses mœurs & dans ses occupations, plus il vit éloigné des recherches vaines de l'esprit & de l'art, plus aussi il est éclairé par l'innocence, par la nature & par le cœur.

* * *

Cherchons notre intérêt dans celui des hommes qui nous entourent; donnons leur des toits rustiques, des meubles simples, des ustenciles & des outils; nous ne les leur donnons pas, nous les leur confions, ils vont nous les rendre en produit & en travaux avec usure.

* * *

L'Agriculture est le patrimoine universel & la pepiniére des hommes.

* * *

Aimons nos Maitres, Dieu voulut être aimé; mais honorons & respectons ceux qui assurent à nos semblables la joüissance des mêmes biens, & ne voyons dans les murs de nos voisins que la fortune de nos freres.

* * *

Nous sommes tous fils d'un même Pere; & les moins deshérités de ses enfans sont ceux dont les mœurs sont les plus innocentes

&

& les occupations les plus utiles. Dites-vous bien cela & vous le répétez ſans ceſſe.

* * *

Voulez-vous que vos inférieurs ſoyent bons? ſoyez-le vous-mêmes; rien n'adoucit les mœurs les plus rudes & les plus ſévères, comme l'exemple & l'odeur de la bonté: c'eſt là l'harmonie qui entraine les Tigres & les Ours.

* * *

Viſitez, ſecourez vos colons dans leurs maladies; ſachez l'age & le caractère de leurs enfans, récompenſez leur petit travail, grondez leur oiſiveté, ſoyez modeſtes & ſages dans vos mœurs, ſimples & tranquilles dans votre maintien, tendres dans vos actions, fermes protecteurs des opprimés: Tout vous aimera; leurs bénédictions ſi ſonores à l'oreille du grand rémunérateur, voleront ſur vos pas.

* * *

Soyez bons, ſimples, & paternels. En rappellant ainſi les mœurs des Patriarches, vous héritez de leur autorité, de leur fortune & de leur bonheur; tout vivra pour vous, tout croira vous devoir la vie; tout ſe rejouira à votre aſpect, tout languira en votre abſence & hâtera par ſes vœux votre retour.

* * *

Eh!

Eh! quels lieux feroient mieux le féjour de l'innocence & du bonheur, que les champs rendus à la paix & à leur fertilité naturelle? Qu'êtes vous devenus, Nations, qu'une frêle & fauffe urbanité livra au dédain de la vie champêtre? Je cherche l'homme dans vos villes, & je n'y trouve que des êtres défigurés par la contrainte, par la recherche & par l'imitation; des paffions dénaturées par la fermentation & par la fatiété; des efprits éteints par l'efclavage volontaire, égarés dans le dédale des vaines opinions, épuifés par la recherche des futilités. Eft-ce à vous à méprifer la profeffion utile qui nourrit votre oifiveté; Eft-ce ce peuple fale, groffier, hébété, que de fombres afyles vomiffent les matins dans vos rües, que vous préférez aux laboureurs, aux vignerons, aux bergers, qui couvroient les campagnes des nations où l'Agriculture fut en honneur? à ces hommes à qui la bonne foi, l'hofpitalité, l'amour chafte & la crainte du Ciel tenoient lieu de loix & de police? Vos artifans intéreffés, trompés s'ils font confians, trompeurs s'ils veulent faire leur fortune; vos bourgeois oififs, niais dans leur ignorance, préfomptueux dans leur favoir, étonnés de tout, ne

pré-

prévoyant rien, vous paroissent-ils supérieurs à de gros fermiers, dont les travaux, les soins, & la vigilance sont la reproduction de tous les biens dont vous abusés, la force de l'Etat, & la sauvegarde de vos déprédations? Seroit-ce enfin vos grands & vos riches, plongés dans un luxe inhumain, animés, mûs, égarés, agités, bourrelés par l'intérêt, n'ayant d'idole que leur fortune, & ne connoissant de fortune que la soif de l'hydropique, la richesse du dissipateur? Seroit-ce ces riches injustes que vous mettriez au dessus d'un digne propriétaire, qui résidant au centre de son patrimoine, anime d'un coup d'œil les travaux qui font sa richesse & celle de l'Etat; à ce maitre bienfaisant qui consacre son superflu à l'amélioration des fonds d'où elle provient, des fonds qui nourrissent tout son petit empire; qui vit sobrement, consomme avec abondance, donne exemple de l'activité, des bonnes mœurs & de la charité? Je parcours, je cherche les titres de votre orgueil. C'est dans les Villes que résident les hommes qu'on appelle instruits, les sçavans, les Philosophes; mais en font-ils plus d'honneur à leur discernement & à leur éducation, par leur travers & leur dédain sur le plus grand objet de la Philosophie? Que

Que font ces Philofophes qui s'écrient qu'ils tiennent école de bonheur & dont les leçons peignent la triftefſe de l'orgueil avide & mécontent? Leurs fyftèmes de bonheur factice font un vêtement tendu, qui ne fauroit aller à différentes tailles, aux goûts, aux génies, aux caractéres divers; ils nous promettent l'indépendance, & gémiffent eux-mêmes dans les fers.

* * *

C'eft dans les campagnes qu'il faut chercher un bonheur naturel. Là le laboureur aifé qui n'efpere que dans fes travaux, dans fon induftrie, dans fa vigilance, eft vraiment indépendant par état, à moins qu'on ne l'opprime. Il ne follicite que fa terre; il gouverne, il ordonne en chef; endurci aux injures des faifons, fans ceffe occupé à des exercices intéreffans & toûjours variés, il ne connoit ni l'ennui, ni le befoin de chercher des plaifirs & des amufemens, ni la langueur forcée à recourir aux illufions du fafte. Rien n'irrite fes défirs, tout eft fous fa main pour les fatisfaire. Il trouve fon bonheur dans la focieté de fa famille & de fes amis, dans le fpectacle de fes champs, de fes recoltes, de fes troupeaux, dans fes exercices, dans fon repos, dans fes délaffemens;

dans

dans le ſoin du verger qu'il a planté. Sans inquiétude pour ſa ſubſiſtance, ni pour ſes beſoins réels, ſans deſſeins chimeriques, ſans impatience de ſortir de ſon état, ſans dégoûts, ſans projets ambitieux & importuns, ſans intrigues & ſans agitations tumultueuſes; il jouit de ſon indépendance, de la vüe d'objets intéreſſans qui le recréent & qui l'attachent, du plaiſir de pourvoir à ſes beſoins, d'agir, de ſe repoſer, de converſer, de vivre, d'aimer; c'eſt là vivre; c'eſt là le bonheur naturel, qui ne peut être contrefait par des ſyſtêmes; qui ſe refuſe à l'oiſiveté, à la molleſſe, à la magnificence, à l'ambition, à la délicateſſe, maladies de l'ame, auſſi difficiles à contenter, qu'à garantir des incommodités, du dégout, des revers & du mal-être.

* * *

Suppoſons que le peuple des Cours, des Villes & des Armées, fut tout à coup tranſporté à mille lieues de celui des Campagnes; lequel des denx manqueroit le plûtôt à l'autre? Lequel devroit céder le pas dans le traité fait pour les rapprocher! Sur quoi notre puſillanime & ridicule élégance prétendroit-elle donner des loix à la nature? La ſtructure primi-

primitive de l'homme a-t-elle quelques traits manqués, si l'annelure de ses cheveux, les parfums, la soye & l'or n'achévent l'image du Créateur? La femme pour être belle & douce a-t-elle besoin d'afféterie & de fard?

* * *

Vivez heureux, dignes habitans des Campagnes, bénissez le Dieu de vos Péres, le Dieu des saisons, des fruits, & des fleurs; n'enviez point le faste de nos Villes. Victimes décorées ou flétries de l'interêt, de l'ambition, de la mollesse, de l'habitude & des préjugés qui nous entourent, on nous précipita dès l'enfance dans la carrière des erreurs & des faux biens; ils ne nous repaissent que d'espoir ou d'ennui; ils ne nous laissent de libre que quelques vains respects pour la liberté. Errans au hazard, nous vivons sans nous chercher, nous mourons sans nous être connus. Tout est factice dans nos sensations, hazard dans nos démarches, angoisse dans nos réflexions & dans notre foi. Vivez heureux, livrés aux occupations du premier homme encor juste & fidèle, que Dieu a prescrites à ses descendans, & qu'il a daigné enrichir de mille douceurs.

* * *

ARTI-

ARTICLE CINQUIEME.

REFLEXIONS SUR LA DECLAMATION THEATRALE *.

LA Déclamation naturelle donna naiſſance à la Muſique, la Muſique à la Poéſie, la Muſique & la Poéſie à leur tour firent un art de la déclamation.

Les accens de la joie, de l'amour, & de la douleur ſont les prémiers traits que la Muſique s'eſt propoſé de peindre. L'oreille lui a demandé l'harmonie, la meſure & le mouvement; la Muſique a obéi à l'oreille; d'où la mélodie. Pour donner à la Muſique plus d'expreſſion & de vérité, on a voulu articuler les ſons donnés par la nature, c'eſt-à-dire, parler en chantant; mais la Muſique avoit une meſure & un mouvement réglés; elle a donc exigé des mots adaptés aux mêmes nombres; d'où l'art des vers. Les nombres donnés par la Muſique & obſervés par la Poéſie invitoient la

* Cet excellent morceau eſt de Mr. *Marmontel*.

la voix à les marquer : d'où l'art *rythmique* : le geste a suivi naturellement l'expression & le mouvement de la voix, d'où l'art *hypocritique* ou l'action théatrale, que les Grecs appelloient *orchesis*, les Latins *saltatio*, & que nous avons pris pour la Danse.

C'est là qu'en étoit la déclamation, lorsqu'Eschyle fit passer la tragédie du chariot de Thespis sur les théatres d'Athenes. La tragédie, dans sa naissance, n'étoit qu'une espèce de choeur, où l'on chantoit des dithyrambes à la loüange de Bacchus ; & par conséquent la déclamation tragique fut d'abord un chant musical. Pour délasser le choenr, on introduisit sur la sçene un personnage qui parloit dans les repos. Eschyle lui donna des interlocuteurs ; le dialogue devint la piéce, & le choenr forma l'intermede. Quelle fut dès-lors la déclamation théatrale ? Les savans sont divisés sur ce point de littérature.

Ils conviennent tous que la Musique étoit employée dans la tragédie : mais l'employoit-on seulement dans les chœurs, l'employoit-on même dans le dialogue ? Mr. Dacier ne fait pas difficulté de dire ; *c'etoit un assaisonnement de l'intermede & non de toute la piéce ; cela*

leur

leur auroit paru monstrueux. M. l'abbé Dubos convient que la déclamation tragique n'étoit point un chant, attendu qu'elle étoit réduite aux moindres intervalles de la voix: mais il prétend que le dialogue lui-même avoit cela de commun avec les chœurs, qu'il étoit soumis à la mesure & au mouvement, & que la modulation en étoit notée. M. l'abbé Vatri va plus loin: il veut que l'ancienne déclamation fut un chant proprement dit. L'éloignement des tems, l'ignorance où nous sommes sur la prosodie des langues anciennes, & l'ambiguité des termes dans les auteurs qui en ont écrit, ont fait naître parmi les savans cette dispute difficile à terminer, mais heureusement plus curieuse qu'intéressante. En effet, que l'immensité des théatres chez les Grecs & les Romains ait borné leur déclamatiou théatrale aux grands intervalles de la voix, ou qu'ils ayent eu l'art d'y rendre sensibles dans le lointain les moindres inflexions de l'organe & les nuances les plus délicates de la prononciation; que dans la prémiére supposition ils ayent asservi leur déclamation aux regles du chant, ou que dans la seconde ils ayent conservé au théatre l'expression libre & naturelle de la pa-

role; les tems, les lieux, les hommes, les langues, tout eſt changé au point que l'exemple des anciens dans cette partie n'eſt plus d'aucune autorité pour nous.

A l'égard de l'action, ſur les théatres de Rome & d'Athenes l'expreſſion du viſage étoit interdite aux comédiens par l'uſage des maſques; & quel charme de moins dans leur déclamation! Pour concevoir comment un uſage qui nous paroit ſi choquant dans le genre noble & pathétique a pû jamais s'établir chez les anciens, il faut ſuppoſer qu'à la faveur de l'étendue de leurs théatres, la diſſonance monſtrueuſe de ces traits fixes & inanimés avec une action vive & une ſucceſſion rapide de ſentimens ſouvent oppoſés, échappoit aux yeux des ſpectateurs. On ne peut pas dire la même choſe du défaut de proportion qui reſultoit de l'exhauſſement du cothurne; car le lointain, qui rapproche les extrêmités, ne rend que plus frapante la difformité de l'enſemble. Il falloit que l'acteur fût enfermé dans une eſpéce de ſtatue coloſſale, qu'il faiſoit mouvoir comme par reſſorts; & dans cette ſuppoſition comment concevoir une action libre & naturelle? Cependant il eſt à préſumer que les an-

ciens

ciens avoient porté le geſte au plus haut degré d'expreſſion, puiſque les Romains trouverent à ſe conſoler de la perte d'Eſopus & de Roſcius dans le jeu muet de leurs pantomimes: il faut même avouer que la déclamation muette a ſes avantages, comme nous aurons lieu de l'expliquer dans la ſuite de cet article; mais elle n'a que des momens, & dans une action ſuivie il n'eſt point d'expreſſion qui ſupplée à la parole.

Nous ne ſavons pas, dira-t-on, ce que faiſoient ces Pantomimes: cela peut être; mais nous ſavons ce qu'ils ne faiſoient pas. Nous ſommes très-sûrs, par exemple, que dans le défi de Pilade & d'Hilas, l'Acteur qui triompha dans le rôle d'Agamemnon, quelque talent qu'on lui ſuppoſe, étoit bien loin de l'expreſſion naturelle de ces trois vers de Racine :

> *Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune,*
> *Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,*
> *Vit dans l'état obſcur où les dieux l'ont caché !*

Ainſi loin de juſtifier l'eſpece de fureur qui ſe répandit dans Rome du tems d'Auguſte pour le Spectacle des pantomimes, nous la regardons comme une de ces manies biſarres qui naiſ-

naissent communément de la satiété des bonnes choses : maladies contagieuses qui altérent les esprits, corrompent le goût, & anéantissent les vrais talens.

On entend dire souvent qu'il n'y a guere dans les arts que des beautés de convention ; c'est le moyen de tout confondre : mais dans les arts d'imitation, la premiére règle est de rassembler ; & cette convention est absurde & barbare, qui tend à corrompre ou à mutiler dans la peinture les beautés de l'original.

Telle étoit la déclamation chez les Romains, lorsque la ruine de l'empire entraîna celle des théatres ; mais après que la barbarie eut extirpé toute espèce d'habitude, & que la nature se fut reposée dans une longue stérilité, rajeunie par son repos elle reparut telle qu'elle avoit été avant l'altération de ses principes. C'est ici qu'il faut prendre dans son origine la différence de notre déclamation avec celle des anciens.

Lors de la renaissance des lettres en Æurope, la Musique y étoit peu connue ; le rythme n'avoit pas même de nom dans les langues modernes ; les vers ne différoient de la prose que

que par la quantité numérique des ſyllabes diviſées également, & par cette conſonance des finales que nous avons appellée *rime*, invention gothique, reſte du goût des acroſtiches, que la plupart de nos voiſins ont eu raiſon de mépriſer. Mais heureuſement pour la poëſie dramatique, la rime qui rend nos vers ſi monotones, ne fit qu'en marquer les diviſions, ſans leur donner ni cadence ni metre; ainſi la nature fit parmi nous ce que l'art d'Eſchyle s'étoit efforcé de faire chez les Athéniens, en donnant à la Tragédie un vers auſſi approchant qu'il étoit poſſible de la proſodie libre & variée du langage familier. Les oreilles n'étoient point accoutumées au charme de l'harmonie, & l'on n'exigea du poëte ni des flûtes pour ſoûtenir la déclamation, ni des chœurs pour ſervir d'intermedes. Nos ſalles de ſpectacle avoient peu d'étendue. On n'eut donc beſoin ni de maſques pour groſſir les traits & la voix, ni du cothurne exhauſſé pour ſupléer aux gradations du lointain. Les acteurs parurent ſur la ſcene dans leurs proportions naturelles; leur jeu fut auſſi ſimple que les vers qu'ils déclamoient, & faute d'art ils nous indiquerent cette vérité qui en eſt le comble.

Nous disons qu'ils nous l'indiquerent, car ils en étoient eux-mêmes bien eloignés; plus leur déclamation étoit simple, moins elle étoit noble & digne: or c'est de l'assemblage de ces qualités que résulte l'imitation parfaite de la belle nature. Mais ce milieu est difficile à saisir, & pour éviter la bassesse on se jetta dans l'emphase. Le merveilleux séduit & entraîne la multitude; on se plut à croire que les héros devoient chanter en parlant: on n'avoit vû jusqu'alors sur la scène qu'un naturel inculte & bas, on applaudit avec transport à un artifice brillant & noble.

Une déclamation applaudie ne pouvoit manquer d'être imitée; & comme les excès vont toujours en croissant, l'art ne fit que s'éloigner de plus en plus de la nature, jusqu'à ce qu'un homme extraordinaire osa tout-à-coup l'y ramener: ce fut Baron l'éleve de Moliere, l'instituteur de la belle déclamation. C'est son exemple qui va fonder nos principes; & nous n'avons qu'une réponse à faire aux partisans de la déclamation chantante: *Baron parloit en déclamant*, ou plûtôt en *récitant*, pour parler le langage de Baron lui-même; car il étoit blessé du seul mot de déclamation. Il imaginoit avec

avec chaleur, il concevoit avec finesse, il se pénétroit de tout. L'enthousiasme de son art montoit les ressorts de son ame au ton des sentimens qu'il avoit à exprimer; il paroissoit, on oublioit l'acteur & le poëte: la beauté majestueuse de son action & de ses traits répandoit l'illusion & l'intérêt. Il parloit, c'étoit Mithridate ou César; ni ton, ni geste, ni mouvement qui ne fût celui de la nature. Quelquefois familier, mais toûjours vrai, il pensoit qu'un Roi dans son cabinet ne devoit point être ce qu'on appelle un *héros* de *théatre.*

La déclamation de Baron causa une surprise mêlée de ravissement; on reconnut la perfection de l'art, la simplicité & la noblesse réunies; un jeu tranquille, sans froideur; un jeu véhément, impétueux avec décence; des nuances infinies, sans que l'esprit s'y laissât appercevoir. Ce prodige fit oublier tout ce qui l'avoit précédé, & fut le digne modele de tout ce qui devoit le suivre.

Bientôt on vit s'élever Beaubourg, dont le jeu moins correct & plus heurté, ne laissoit pas d'avoir une vérité fiere & mâle. Suivant l'idée qui nous reste de ces deux acteurs, Baron étoit fait pour les roles d'Auguste & de

Mithri-

Mithridate; Beaubourg pour ceux de Rhadamiſte & d'Atrée. Dans la mort de Pompée, Baron joüant Céſar entroit chez Ptolomée, comme dans ſa ſalle d'audience, entouré d'une foule de courtiſans qu'il accueilloit d'un mot, d'un coup d'œil, d'un ſigne de tête. Beaubourg dans la même ſcène s'avançoit avec la hauteur d'uu maître au milieu de ſes eſclaves, parmi leſquels il ſembloit compter les ſpectateurs eux-mêmes, à qui ſon regard faiſoit baiſſer les yeux.

Nous paſſons ſous ſilence les lamentations mélodieuſes de Mademoiſelle Duclos, pour rappeller le langage ſimple, touchant & noble de Mademoiſelle Lecouvreur, ſupérieure peut-être à Baron lui-même, en ce qu'il n'eut qu'à ſuivre la nature, & qu'elle eut à la corriger. Sa voix n'étoit point harmonieuſe, elle ſçut la rendre pathétique: ſa taille n'avoit rien de majeſtueux, elle l'ennoblit par les décences; ſes yeux s'embelliſſoient par les larmes, & ſes traits par l'expreſſion du ſentiment: ſon ame lui tint lieu de tout.

On vit alors ce que la ſcene tragique a jamais réuni de plus parfait; les ouvrages de Corneille & de Racine repréſentés par des acteurs dignes

dignes d'eux. En ſuivant les progrès & les viciſſitudes de la déclamation théatrale, nous eſſayons de donner une idée des talens qu'elle a ſignalés, convaincus que les principes de l'art ne ſont jamais mieux ſentis que par l'étude des modèles. Corneille & Racine nous reſtent, Baron & la Lecouvreur ne ſont plus; leurs leçons étoient écrites, ſi on peut parler ainſi, dans le vague de l'air, leur exemple s'eſt évanoüi avec eux.

Nous ne nous arrêterons point à la déclamation comique; perſonne n'ignore qu'elle ne doive être la peinture fidèle du ton & de l'extérieur des perſonnages dont la Comédie imite les mœurs. Tout le talent conſiſte dans le naturel; & tout l'exercice, dans l'uſage du monde: or le naturel ne peut s'enſeigner, & les mœurs de la ſociété ne s'étudient point dans les livres; cependant nous placerons ici une réflexion qui nous a échappé en parlant de la Tragédie, & qui eſt commune aux deux genres. C'eſt que par la même raiſon qu'un tableau deſtiné à être vû de loin, doit être peint à grandes touches, le ton du théatre doit être plus haut, le langage plus ſoûtenu, la prononciation plus marquée que dans

la

la ſociété, où l'on ſe communique de plus près, mais toûjours dans les proportions de la perſpective, c'eſt-à-dire de maniére que l'expreſſion de la voix ſoit réduite au degré de la nature, lorſqu'elle parvient à l'oreille des ſpectateurs. Voilà dans l'un & l'autre genre la ſeule exagération qui ſoit permiſe; tout ce qui l'excéde eſt vicieux.

On ne peut voir ce que la déclamation a été, ſans préſſentir ce qu'elle doit être. Le but de tous les arts eſt d'intéreſſer par l'illuſion; dans la Tragédie l'intention du poëte eſt de la produire; l'attente du ſpectateur eſt de l'éprouver; l'emploi du comédien eſt de remplir l'intention du poëte & l'attente du ſpectateur. Or le ſeul moyen de produire & d'entretenir l'illuſion, c'eſt de reſſembler à ce qu'on imite. Quelle eſt donc la réflexion que doit faire le comédien en entrant ſur la ſcene? la même qu'a dû faire le poëte en prenant la plume. *Qui va parler? quel eſt ſon rang? quelle eſt ſa ſituation? quel eſt ſon caractére? comment s'exprimeroit-il s'il paroiſſoit lui-même? Achille & Agamemnon ſe braveroient-ils en cadence?* On peut nous oppoſer qu'ils ne ſe braveroient pas en vers, & nous l'avouerons ſans peine. Cepen-

Cependant, nous dira-t-on, les Grecs ont crû devoir embellir la Tragédie par le nombre & l'harmonie des vers. Pourquoi, si l'on a donné dans tous les tems au stile dramatique, une cadence marquée, vouloir la bannir de la déclamation? Qu'il nous soit permis de répondre qu'à la vérité priver le stile héroïque du nombre & de l'harmonie, ce seroit dépouiller la nature de ses graces les plus touchantes; mais que pour l'embellir il faut prendre ses ornemens en elle-même, la peindre, sinon comme elle a coutume d'être, du moins comme elle est quelquefois. Or il n'est aucune espèce de nombre que la nature n'employe librement dans le stile, mais il n'en est aucun dont elle garde servilement la périodique uniformité. Il y a parmi ces nombres un choix à faire & des rapports à observer; mais de tous ces rapports, les plus flateurs cessent de l'être sans le charme de la variété. Nous préférons donc pour la poësie dramatique, une prose nombreuse aux vers? Oui sans doute: & le prémier qui a introduit les interlocuteurs sur la scene tragique, Eschyle lui-même, pensoit comme nous; puisqu'obligé de céder au goût des Athéniens pour les vers, il n'a employé

ployé que le plus ſimple & le moins cadencé de tous, afin de ſe rapprocher autant qu'il lui étoit poſſible de cette proſe naturelle dont il s'éloignoit à regret. Voudrions-nous pour cela bannir aujourd'hui les vers du dialogue? non, puiſque l'habitude nous ayant rendus inſenſibles à ce défaut de vraiſemblance, on peut joindre le plaiſir de voir une penſée, un ſentiment ou une image artiſtement enchaſſée dans les bornes d'un vers, à l'avantage de donner ponr aide à la mémoire un point fixe dans la rime, & dans la meſure un eſpace déterminé.

Remontons au principe de l'illuſion. Le héros diſparoît de la ſcene, dès qu'on y apperçoit le comédien ou le poëte; cependant comme le poëte fait penſer & dire au perſonnage qu'il employe, non ce qu'il a dit & penſé, mais ce qu'il a dû penſer & dire, c'eſt à l'acteur à l'exprimer comme le perſonnage eût dû le rendre. C'eſt-là le choix de la belle nature, & le point important & difficile de l'art de la déclamation. La nobleſſe & la dignité ſont les décences du theâtre héroïque: leurs extrêmes ſont l'emphaſe & la familiarité; écueils communs à la déclamation & au ſtile,

&

& entre lesquels marchent également le poëte, & le comédien. Le guide qu'ils doivent prendre dans ce détroit de l'art, c'est une idée juste de la belle nature. Reste à savoir dans quelles sources le comédien doit la puiser.

La prémiére est l'éducation. Baron avoit coutume de dire qu'*un comédien devroit avoir été nourri sur les genoux des reines*; expression peu mesurée, mais bien sentie.

La seconde seroit le jeu d'un acteur consommé; mais ces modéles sont rares, & l'on néglige trop la tradition, qui seule pourroit les perpétuer. On sait, par exemple, avec quelle finesse d'intelligence & de sentiment Baron dans le début de Mithridate avec ses deux fils, marquoit son amour pour Xipharès & sa haine contre Pharnace. On sait que dans ces vers,

> Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
> Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
> Ni vous faire quitter en de si grands besoins,
> Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos soins.

il disoit à Pharnace, *vous le Pont*, avec la hauteur d'un Maître & la froide sévérité d'un juge; & à Xipharès, *vous Colchos*, avec l'expression d'un reproche sensible & d'une surprise

prise mêlée d'estime, telle qu'un pere tendre la témoigne à un fils dont la vertu n'a pas rempli son attente. On sait que dans ce vers de Pyrrhus à Andromaque,

Madame, en l'embrassant songez à le sauver,

le même acteur employoit au lieu de la menace, l'expression pathétique de l'intérêt & de la pitié; & qu'au geste touchant dont il accompagnoit ces mots, *en l'embrassant*, il sembloit tenir Astyanax entre ses mains, & le présenter à sa mere. On sait que dans ce vers de Severe à Felix,

Servez bien votre roi, servez votre monarque,

il permettoit l'un & ordonnoit l'autre avec les gradations convenables au caractère d'un favori de Décie, qui n'étoit pas intolérant. Ces exemples, & une infinité d'autres qui nous ont été transmis par des amateurs éclairés de la belle déclamation, devroient être sans cesse présens à ceux qui courent la même carrière; mais la plûpart négligent de s'en instruire, avec autant de confiance que s'ils étoient par eux-mêmes en état d'y suppléer.

La troisième (mais celle-ci regarde l'action, dont

dont nous parlerons dans la suite), c'est l'étude des monumens de l'antiquité. Celui qui se distingue le plus aujourd'hui dans la partie de l'action théatrale, & qui soûtient le mieux par sa figure l'illusion du merveilleux sur notre scene lyrique, M. Chassé doit la fierté de ses attitudes, la noblesse de son geste, & la belle entente de ses vêtemens, aux chefs-d'œuvre de Sculpture & de Peinture qu'il a sçavamment observés.

La quatrieme enfin, la plus féconde & la plus négligée, c'est l'étude des originaux, & l'on n'en voit guères que dans les livres. Le monde est l'école d'un comédien; théatre immense où toutes les passions, tous les états, tous les caractères sont en jeu. Mais comme la plûpart de ces modéles manquent de noblesse & de correction, l'imitateur peut s'y méprendre, s'il n'est d'ailleurs éclairé dans son choix. Il ne suffit donc pas qn'il peigne d'après nature, il faut encore que l'étude approfondie des belles proportions & des grands principes du dessein l'ait mis en état de la corriger.

L'étude de l'histoire & des ouvrages d'imagination, est pour lui ce qu'elle est pour le pein-

tre & pour le ſculpteur. *Depuis que je lis Homere*, dit un artiſte célebre de nos jours (M. Bouchardon), *les hommes me paroiſſent hauts de vingt piés.*

Les livres ne préſentent point de modele aux yeux, mais ils en offrent à l'eſprit : ils donnent le ton à l'imagination & au ſentiment : l'imagination & le ſentiment le donnent aux organes. L'actrice qui liroit dans Virgile,

Illa graves oculos conata attollere, rurſùs
Deficit . . . .
Ter ſeſe attollens, cubitoque innixa levavit,
Ter revoluta toro eſt, oculiſque errantibus alto
Quæſivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.

L'actrice qui liroit cette peinture ſublime, apprendroit à mourir ſur le théatre. Dans la Pharſale, Afranius Lieutenant de Pompée voyant ſon armée périr par la ſoif, demande à parler à Céſar ; il paroît devant lui, mais comment ?

Servata precanti
Majeſtas, non fracta malis, interque priorem
Fortunam, caſuſque novos gerit omnia victi,
Sed ducis, & veniam ſecuro pectore poſcit.

Quelle image, & quelle leçon pour un acteur intelligent !

On a vû des exemples d'une belle déclamation ſans étude, & même, dit-on, ſans eſprit ; oui

oui sans doute, si l'on entend par esprit la vivacité d'une conception légere qui se repose sur les riens, & qui voltige sur les choses. Cette sorte d'esprit n'est pas plus nécessaire pour joüer le rôle d'Ariane, qu'il ne l'a été pour composer les fables de la Fontaine & les tragédies de Corneille.

Il n'en est pas de même du bon esprit; c'est par lui seul que le talent d'un acteur s'étend & se plie à différens caractéres. Celui qui n'a que du sentiment, ne joue bien que son propre rôle; celui qui joint à l'ame l'intelligence, l'imagination & l'étude, s'affecte & se pénétre de tous les caractéres qu'il doit imiter; jamais le même, & toûjours ressemblant: ainsi l'ame, l'imagination, l'intelligence & l'étude, doivent concourir à former un excellent comédien. C'est par le défaut de cet accord, que l'un s'emporte où il devroit se posséder; que l'autre raisonne où il devroit sentir: plus de nuances, plus de vérité, plus d'illusion, & par conséquent plus d'intérêt.

Il est d'autres causes d'une déclamation défectueuse; il en est de la part de l'acteur, de la part du poëte, de la part du public lui-même.

L'acteur à qui la nature a refusé les avantages de la figure & de l'organe, veut y suppléer à force d'art; mais quels sont les moyens qu'il employe? Les traits de son visage manquent de noblesse, il les charge d'une expression convulsive; sa voix est sourde ou foible, il la force pour éclater: ses positions naturelles n'ont rien de grand, il se met à la torture, & semble par une gesticulation outrée vouloir se couvrir de ses bras. Nous dirons à cet acteur, quelques applaudissemens qu'il arrache au peuple: Vous voulez corriger la nature, & vous la rendez monstrueuse; vous sentez vivement, parlez de même, & ne forcez rien: que votre visage soit muet; on sera moins blessé de son silence que de ses contorsions: les yeux pourront vous censurer, mais les cœurs vous applaudiront, & vous arracherez des larmes à vos critiques.

A l'égard de la voix, il en faut moins qu'on ne pense pour être entendu dans nos salles de spectacles, & il est peu de situations au théatre où l'on soit obligé d'éclater; dans les plus violentes même, qui ne sent l'avantage qu'a sur les cris & les éclats, l'expression d'une voix entrecoupée par les sanglots, ou

étouf-

étouffée par la passion? On raconte d'une actrice célebre qu'un jour sa voix s'éteignit dans la déclaration de Phédre : elle eut l'art d'en profiter ; on n'entendit plus que les accens d'une ame épuisée de sentiment. On prit cet accident pour un effort de la passion, comme en effet il pouvoit l'être, & jamais cette scene admirable n'a fait sur les spectateurs une si violente impression. Mais dans cette actrice tout ce que la beauté a de plus touchant suppléoit à la foiblesse de l'organe. Le jeu retenu demande une vive expression dans les yeux & dans les traits, & nous ne balançons point à bannir du théatre celui à qui la nature a réfusé tous ses secours à la fois. Une voix ingrate, des yeux muets & des traits inanimés, ne laissent aucun espoir au talent intérieur de se manifester au-dehors.

Quelles ressources au contraire n'a point sur la scene tragique celui qui joint une voix fléxible, sonore, & touchante, à une figure expressive & majestueuse? & qu'il connoit peu ses intérêts, lorqu'il employe un art mal-entendu à profaner en lui la simplicité de la nature?

Qu'on ne confonde pas ici une déclamation simple avec une déclamation froide; elle n'est

ſouvent froide que pour n'être pas ſimple, & plus elle eſt ſimple, plus elle eſt ſuſceptible de chaleur; elle ne fait point ſonner les mots, mais elle fait ſentir les choſes; elle n'analyſe point la paſſion, mais elle la peint dans toute ſa force.

Quand les paſſions ſont à leur comble, le jeu le plus fort eſt le plus vrai; c'eſt-là qu'il eſt beau de ne plus ſe poſſéder ni ſe connoître. Mais les décences? les décences exigent que l'emportement ſoit noble, & n'empêchent pas qu'il ne ſoit exceſſif. Vous voulez qu'Hercule ſoit maitre de lui dans ſes fureurs? n'entendez-vous pas qu'il ordonne à ſon fils d'aller aſſaſſiner ſa mere? Quelle modération attendez-vous d'Oroſmane? Il eſt prince, dites-vous; il eſt bien autre choſe, il eſt amant, & il tue Zaïre. Hecube, Clitemneſtre, Mérope, Déjanire, ſont filles & femmes de héros; oüi, mais elles ſont meres, & l'on veut égorger leurs enfans. Applaudiſſez à l'actrice (Mademoiſelle Duménil) qui oublie ſon rang, qui vous oublie, & qui s'oublie elle-même dans ſes ſituations effroyables, & laiſſez dire aux ames de glace qu'elle devroit ſe poſſéder. Ovide a dit que l'amour ſe rencontroit rarement

ment avec la majesté. Il en est ainsi de toutes les grandes passions; mais comme elles doivent avoir dans le style leurs gradations & leurs nuances, l'acteur doit les observer à l'exemple du poëte; c'est au style à suivre la marche du sentiment; c'est à la déclamation à suivre la marche du style, majestueuse & calme, violente & impétueuse comme lui.

Uue vaine délicatesse nous porte à rire de ce qui fait frémir nos voisins, & de ce qui pénétroit les Athéniens de terreur ou de pitié: c'est que la vigueur de l'ame & la chaleur de l'imagination ne sont pas au même degré dans le caractere de tous les peuples. Il n'en est pas moins vrai qu'en nous la réflexion du moins suppléeroit au sentiment, & qu'on s'habitueroit ici comme ailleurs à la plus vive expression de la nature, si le goût méprisable des parodies n'y disposoit l'esprit à chercher le ridicule à côté du sublime: de-là cette crainte malheureuse qui abat & refroidit le talent de nos acteurs.

Il est dans le public une autre espece d'hommes qu'affecte machinalement l'excès d'une déclamation outrée. C'est en faveur de ceux-ci que les Poëtes eux-mêmes excitent souvent

 les

les comédiens à charger le geſte & à forcer l'expreſſion; ſurtout dans les morceaux froids & foibles, dans leſquels au défaut des choſes ils veulent qu'on enfle les mots. C'eſt une obſervation dont les acteurs peuvent profiter pour éviter le piège où les Poëtes les attirent. On peut diviſer en trois claſſes ce qu'on appelle les *beaux vers* : dans les uns la beauté dominante eſt dans l'expreſſion : dans les autres elle eſt dans la penſée; on conçoit que de ces deux beautés réunies ſe forme l'eſpece de vers la plus parfaite & la plus rare. La beauté dn fond ne demande pour être ſentie qne le naturel de la prononciation; la forme pour éclater & ſe ſoûtenir par elle-même, a beſoin d'une déclamation mélodieuſe & ſonnante. Le poëte dont les vers réuniront ces deux beautés, n'exigera point de l'acteur le fard d'un débit pompeux; il appréhende au contraire que l'art ne défigure ce naturel qui lui a tant coûté : mais celui qui ſentira dans ſes vers la foibleſſe de la penſée ou de l'expreſſion, ou de l'une & de l'autre, ne manquera pas d'exciter le comédien à les déguiſer par le preſtige de la déclamation : le comédien pour être applaudi ſe prêtera aiſément à l'artifice du poëte;

poëte ; il ne voit pas qu'on fait de lui un charlatan pour en impoſer au peuple.

Cependant il eſt parmi ce même peuple d'excellens juges de l'expreſſion du ſentiment. Un grand prince ſouhaitoit à Corneille un parterre composé de Miniſtres, & Corneille en demandoit un composé de marchands de la rue ſaint Denis. Il entendoit par-là des eſprits droits & des ames ſenſibles, ſans préjugés, ſans prétention. C'eſt d'un ſpectateur de cette claſſe, que dans une des provinces méridionales, l'actrice (Mademoiſelle Clairon) qui joue le rôle d'Ariane avec tant d'ame & de vérité, reçut un jour cet applaudiſſement ſi ſincere & ſi juſte. Dans la ſcene où Ariane cherche avec ſa confidente quelle peut être ſa rivale, à ce vers *Eſt-ce Mégiſte, Eglé, qui le rend infidèle*, l'actrice vit un homme qui les yeux en larmes ſe penchoit vers elle, & lui crioit d'une voix étouffée : *c'eſt Phedre, c'eſt Phedre.* C'eſt bien-là le cri de la nature qui applaudit à la perfection de l'art.

Le défaut d'analogie dans les penſées, de liaiſon dans le ſtyle, de nuances dans les ſentimens, peut entraîner inſenſiblement un acteur hors de la déclamation naturelle. C'eſt une réfle-

réflexion que nous avons faite, en voyant que les tragédies de Corneille étoient constamment celles que l'on déclamoit avec le plus de simplicité. Rien n'est plus difficile que d'être naturel dans un rôle qui ne l'est pas.

Comme le geste suit la parole, ce que nous avons dit de l'une peut s'appliquer à l'autre: la violence de la passion exige beaucoup de gestes, & comporte même les plus expressifs. Si l'on demande comment ces derniers sont susceptibles de noblesse, qu'on jette les yeux sur les *forces du Guide*, sur le *Pœtus* antique, sur le *Laocoon*, &c. Les grands peintres ne feront pas cette difficulté. *Les régles défendent*, disoit Baron, *de lever ses bras au-dessus de sa tête; mais si la passion les y porte, ils feront bien: la passion en sait plus que les régles*: Il est des tableaux dont l'imagination est émue, & dont les yeux seroient blessés: mais le vice est dans le choix de l'objet, non dans la force de l'expression. Tout ce qui seroit beau en peinture, doit être beau sur le théatre. Et que ne peut-on y exprimer le desespoir de la sœur de Didon, tel qu'il est peint dans l'Enéide! Encore une fois, de combien de plaisirs ne nous prive point une vaine déli-

délicatesse? Les Athéniens plus sensibles & aussi polis que nous, voyoient sans dégoût Philoctete pansant sa blessure, & Pilade, essuyant l'écume des levres de son ami étendu sur le sable.

L'abattement de la douleur permet peu de gestes; la réflexion profonde n'en veut aucun: le sentiment demande une action simple comme lui: l'indignation, le mépris, la fierté, la menace, la fureur concentrée, n'ont besoin que de l'expression des yeux & du visage: un regard, un mouvement de tête, voilà leur action naturelle; le geste ne feroit que l'affoiblir. Que ceux qui reprochent à un acteur de négliger le geste, dans les rôles pathétiques de pere, ou dans les rôles majestueux de rois, apprennent que la dignité n'a point ce qu'ils appellent des *bras*. Auguste tendoit simplement la main à Cinna, en lui disant: *soyons amis*. Et dans cette réponse:

Connoissez-vous César, pour lui parler ainsi?

César doit à peine laisser tomber un regard sur Ptolemée.

Ceux-là sur-tout ont besoin de peu de gestes, dont les yeux & les traits sont susceptibles d'une expression vive & touchante. L'expression

preſſion des yeux & du viſage eſt l'ame de la déclamation ; c'eſt-là que les paſſions vont ſe peindre en caractere de feu ; c'eſt de-là que partent ces traits, qui nous pénétrent lorſque nous entendons dans Iphigénie, *vous y ſerez ma fille* : dans Andromaque, *je ne t'ai point aimé cruel, qu'ai-je donc fait ?* dans Atrée, *reconnois-tu ce ſang* ? &c. Mais ce n'eſt ni les yeux ſeulement, ni ſeulement dans les traits, que le ſentiment doit ſe peindre ; ſon expreſſion réſulte de leur harmonie, & les fils qui les font mouvoir aboutiſſent au ſiége de l'ame. Lorſque Alvarès vient annoncer à Zamore & à Alzire l'arrêt qui les a comdamnés, cet arrêt funeſte eſt écrit ſur le front de ce vieillard, dans ſes regards abattus, dans ſes pas chancelans ; on frémit avant de l'entendre. Lorſque Ariane lit le billet de Theſée, les caractères de la main du perfide ſe répétent comme dans un miroir ſur le viſage pâliſſant de ſon amante, dans ſes yeux fixes & remplis de larmes, dans le tremblement de ſa main. Les anciens n'avoient pas l'idée de ce degré d'expreſſion ; & tel eſt parmi nous l'avantage des ſalles peu vaſtes, & du viſage découvert. Le jeu mixte & le jeu muet de-

devoient être encore plus incompatibles avec les masques; mais il faut avoüer aussi que la plûpart de nos acteurs ont trop négligé cette partie, l'une des plus essentielles de la Déclamation.

Nous appellons *jeu mixte* ou *composé*, l'expression d'un sentiment modifié par les circonstances, ou de plusieurs sentimens réunis. Dans le prémier sens, tout jeu de théatre est un jeu mixte: car dans l'expression du sentiment doivent se fondre à chaque trait les nuances du caractère & de la situation du personnage; ainsi la férocité de Rhadamiste doit se peindre même dans l'expression de son amour; ainsi Pyrrhus doit mêler le ton du dépit & de la rage à l'expression tendre de ces paroles d'Andromaque qu'il a entendues, & qu'il répete en frémissant:

> C'est Hector . . . . : .
> Voilà ses yeux. sa bouche, & déja son audace,
> C'est lui-même; c'est toi, cher époux, que j'embrasse;

Rien de plus varié dans ses détails que le monologue de Camille au 4me. acte des Horaces; mais sa douleur est un sentiment continu qui doit être comme le fond de ce tableau. Et c'est-là que triomphe l'actrice, qui joue

ce rôle avec autant de vérité que de noblesse, d'intelligence que de chaleur. Le comédien a donc toûjours au moins trois expressions à réunir, celle du sentiment, celle du caractère, & celle de la situation: règle peu connue, & encore moins observée.

Lorsque deux ou plusieurs sentimens agitent une ame, ils doivent se peindre en même tems dans les traits & dans la voix, même à travers les efforts qu'on fait pour les dissimuler. Orosmane jaloux veut s'expliquer avec Zaïre; il desire & craint l'aveu qu'il exige; le secret qu'il cherche l'épouvante, & il brûle de le découvrir: il éprouve de bonne-foi tous ces mouvemens confus, il doit les exprimer de même. La crainte, la fierté, la pudeur, le dépit, retiennent quelquefois la passion: mais sans la cacher, tout doit trahir un cœur sensible. Et quel art ne demandent point ces demi-teintes, ces nuances d'un sentiment répandues sur l'expression d'un sentiment contraire, sur-tout dans les scenes de dissimulation où le poëte a supposé que ces nuances ne seroient apperçûes que des Spectateurs, & qu'elles échapperoient à la pénétration des personnages intéressés! Telle est la dissimulation d'Atalide avec

Ro-

Roxane, de Cléopatre avec Antiochus, de Néron avec Agrippine. Plus les personnages sont difficiles à séduire par leur caractère & leur situation, plus la dissimulation doit être profonde, plus par conséquent la nuance de fausseté est difficile à ménager. Dans ce vers de Cléopâtre, *c'en est fait, je me rends, & ma colere expire*; dans ce vers de Néron, *avec Britannicus je me reconcilie*, l'expression ne doit pas être celle de la vérité, car le mensonge ne sauroit y atteindre: mais combien n'en doit-elle pas approcher? En même tems que le spectateur s'apperçoit que Cléopatre & Néron dissimulent, il doit trouver vraisemblable qu'Antiochus & Agrippine ne s'en apperçoivent pas, & ce milieu à saisir est peut-être le dernier effort de l'art de la déclamation. Laisser voir la feinte au spectateur, c'est à quoi tout comédien peut réussir; ne la laisser voir qu'au spectateur, c'est ce que les plus consommés n'ont pas toûjours le talent de faire.

De tout ce que nous venons de dire, il est aisé de se former une juste idée du jeu muet. Il n'est point de scene, soit tragique, soit comique, où cette espece d'action ne doive entre

trer dans les ſilences. Tout perſonnage introduit dans uue ſcene doit y être intéreſſé, tout ce qui l'intéreſſe doit l'émouvoir, tout ce qui l'émeut doit ſe peindre dans ſes traits & dans ſes geſtes: c'eſt le principe du jeu muet; & il n'eſt perſonne qui ne ſoit choqué de la négligence de ces acteurs, qu'on voit inſenſibles & ſourds dès qu'ils ceſſent de parler, parcourir le ſpectacle d'un œil indifférent & diſtrait, en attendant que leur tour vienne de reprendre la parole.

En évitant cet excès de froideur dans les ſilences du dialogue, on peut tomber dans l'excés oppoſé. Il eſt un degré où les paſſions ſont muettes, *ingentes ſtupent*: dans tout autre cas, il n'eſt pas naturel d'écouter en ſilence un diſcours dont on eſt violemment émû, à moins que la crainte, le reſpect, ou telle autre cauſe, ne nous retienne. Le jeu muet doit donc être une expreſſion contrainte & un mouvement reprimé. Le perſonnage qui s'abandonneroit à l'action devroit, par la même raiſon, ſe hâter de prendre la parole: ainſi quand la diſpoſition du dialogue l'oblige à ſe taire, on doit entrevoir dans l'expreſſion muette & retenue de ſes ſentimens, la raiſon qui lui ferme la bouche.

Une

Une circonſtance plus critique eſt celle où le poëte fait taire l'acteur à contre-tems. On ne ſait que trop combien l'ambition des beaux vers a nui à la vérité du dialogue. Combien de fois un perſonnage qui interromproit ſon interlocuteur, s'il ſuivoit le mouvement de la paſſion, ſe voit-il condamné à laiſſer achever une tirade brillante? Quel eſt pour lors le parti que doit prendre l'acteur que le poëte tient à la gêne? S'il exprime par ſon jeu la violence qu'on lui fait, il rend plus ſenſible encore ce défaut du dialogue, & ſon impatience ſe communique au ſpectateur; s'il diſſimule cette impatience, il joue faux en ſe poſſédant où il devroit s'emporter. Quoi qu'il arrive, il n'y a point à balancer; il faut que l'acteur ſoit vrai, même au péril du poëte.

Dans une circonſtance pareille, l'actrice qui joue Pénélope (mademoiſelle Clairon) a eu l'art de faire d'un défaut de vraiſemblance inſoûtenable à la lecture, un tableau théatral de la plus grande beauté. Ulyſſe parle à Pénélope ſous le nom d'un étranger. Le poëte, pour filer la reconnoiſſance, a obligé l'actrice à ne pas lever les yeux ſur ſon interlocuteur;

 mais

mais à mesure qu'elle entend cette voix, les gradations de la surprise, de l'espérance, & de la joye, se peignent sur son visage avec tant de vivacité & de naturel, le saisissement qui la rend immobile tient le spectateur lui-même dans une telle suspension, que la crainte de l'art devient l'expression de la nature. Mais les Auteurs ne doiveut pas compter sur ces coups de force, & le plus sûr est de ne pas mettre les acteurs dans le cas de joüer faux.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot des repos de la déclamation, partie bien importante & bien négligée. Nous avons dit plus haut que la déclamation muette avoit ses avantages sur la parole: en effet la nature a des situations & des mouvemens que toute l'énergie des langues ne feroit qu'affoiblir, dans lesquels la parole retarde l'action, & rend l'expression traînante & lâche. Les peintres dans ces situations devroient servir de modèle aux poëtes & aux comédiens. L'*Agamemnon* de Timante, le *saint Bruno en oraison* de le Sueur, le *Lazare* du Rembrandt, la *descente de croix* du Carrache, sont des morceaux sublimes dans ce genre. Ces grands maîtres ont laissé imaginer

&

& sentir au spectateur ce qu'ils n'auroient pû qu'énerver, s'ils avoient tenté de le rendre. Homere & Virgile avoient donné l'exemple aux peintres. Ajax rencontre Ulysse aux enfers, Didon y rencontre Enée. Ajax & Didon n'expriment leur indignation que par le silence. Il est vrai que l'indignation est une passion taciturne, mais elles ont toutes des momens où le silence est leur expression la plus énergique & la plus vraie.

Les acteurs ne manquent pas de se plaindre, que les Poëtes ne donnent point lieu à ces silences éloquens, qu'ils veulent tout dire, & ne laissent rien à l'action. Les Poëtes gémissent de leur côté de ne pouvoir se reposer sur l'intelligence & le talent de leurs acteurs pour l'expression des réticences. Et en général les uns & les autres ont raison; mais l'acteur qui sent vivement, trouve encore dans l'expression du poëte assez de vuide à remplir.

Baron, dans le rôle d'Ulysse, étoit quatre minutes à parcourir en silence tous les changemens qui frappoient sa vüe en entrant dans son palais.

Phedre apprend que Thefée eft vivant. Racine s'eft bien gardé d'occuper par des paroles le prémier moment de cette fituation.

> Mon époux eft vivant, Oenone, c'eft affez,
> J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage,
> Il vit, je ne veux pas en favoir davantage.

C'eft au filence à peindre l'horreur dont elle eft faifie à cette nouvelle, & le refte de la fcene n'en eft que le développement.

Phedre apprend de la bouche de Théfée, qu'Hippolyte aime Aricie. Qu'il nous foit permis de le dire: fi le poëte avoit pû compter fur le jeu muet de l'actrice, il auroit retranché ce monologue: *Il fort: quelle nouvelle a frappé mon oreille*, &c. & n'auroit fait dire à Phedre que ce vers, aprés un long filence,

> Et je me chargerois du foin de le défendre.

Nos voifins font plus hardis, & par conféquent plus grands que nous dans cette partie. On voit fur le théatre de Londres Barnweld chargé de pefantes chaînes, fe rouler avec fon ami fur le pavé de la prifon, étroitement ferrés l'un dans les bras de l'autre; leurs larmes, leurs fanglots, leurs embraffemens, font l'expreffion de leur douleur.

Mais

Mais dans cette partie, comme dans toutes les autres, pour encourager & les auteurs & les acteurs à chercher les grands effets, & à risquer ce qui peut les produire, il faut un public sérieux, éclairé, sensible, & qui porte au théatre de Cinna un autre esprit qu'à ceux d'Arlequin & de Gille.



ARTICLE SIXIEME.

DISCOURS

Sur les avantages de l'Histoire rélativement à l'Education. *

MOn titre annonce les bornes de mon discours; ce n'est point l'éloge de l'histoire, que j'entreprends; elle est assez recommandable par le besoin continuel qu'on a de ses lumiéres & par son influence sur toutes les sciences; elle en conserve les faits quelquefois plus intéressants que les preuves.

Je dois d'ailleurs éviter le reproche d'un défaut trop ordinaire aux gens de lettres, & qu'on me feroit peut-être avec raison: On prétend que, jaloux de l'objet de leurs études, ils voudroient persuader que c'est le seul dont on devroit s'occuper; semblables en ce point à ces orateurs stériles qui ne font valloir le

* Par Mr..... Membre de l'Académie de Lyon, où cet intéressant Discours a été lû.

le ſujet qu'ils traitent qu'aux dépens des autres. Ce ſeroit en effet rompre la chaine & l'harmonie des connoiſſances, leur inſpirer, ſi l'on peut parler ainſi, ſon dedain particulier, &, en ſe rendant fieres de ce qu'elles ſont, en éloigner les ſecours réciproques, qu'elles doivent ſe donner, qui pourroient ſeuls les conduire à la perfection, dont elles jouiroient réunies, & à laquelle elles n'atteindront jamais en reſtant iſolées.

Mon unique objet eſt donc d'examiner ici les avantages, que l'éducation peut tirer de l'hiſtoire; avantages que je n'oſe dire inconnus, mais au moins négligés, qui rendroient l'éducation plus facile pour les Maitres & plus utiles pour les diſciples.

Il n'eſt pas de mon ſujet d'appuyer ſur l'importance de l'éducation, je la ſuppoſe démontrée; qui ne ſçait pas que l'inſtruction fait preſque tout?

Chaque peuple a adopté un ſyſtême d'éducation, ou a été entrainé à telle ou telle pratique par le caractère qui le diſtingue; la nature des gouvernemens, la qualité des Climats y ont auſſi contribué néceſſairement. Le reſultat de leurs procédés divers n'a pourtant pas

formé un plan général d'éducation, qui paroiſſe avoir mérité la préférence; toutes les nations ſemblent avoir eû moins d'égard à ſe former de bons citoyens qu'à ſe procurer des richeſſes. Si quelques ſiécles avoient prévalu en fait d'éducation, ce ſeroient ceux qu'on à propoſé pour modèles, les ſiécles de Pericles, d'Auguſte, de François Ier. & de Louis XIV; en avons-nous reçu une règle particuliére, qui ait concouru à former ces hommes célébres, qui ont mérité à ces quatre ages ſi mémorables la réputation dont ils jouiſſent? c'étoient des hommes élevés à peu-près comme nous, chez qui le génie avoit réparé la premiére éducation, qui ont été effectivement leurs maîtres eux-mêmes; il leur eſt arrivé ce ce qui nous arrive quand les paſſions n'étouſent pas la raiſon & que nous ſentons quelqu'émulation pour les ſçiences; nous tachons d'oublier ce que nous avons appris, ou, ce qui eſt peut-être plus exactement vrai, nous apprenons nous-mêmes ce qu'on avoit négligé de nous apprendre. On n'en a pas moins à regretter un tems conſidérable perdu & toujours irréparable.

Je n'interroge point ici cette foule prodi-

gieuſe

gieuse, qui gémit sur la perte d'une portion de la vie la plus propre aux sciences, qui en sent tout le prix, & qui n'a ni le courage ni les moyens d'y suppléer.

Combien auroient été utiles à leur patrie ? combien auroient trouvé dans le travail de l'esprit des remédes à l'ennui, au vice & aux besoins, ces fleaux formidables du bonheur des Etats & de celui des particuliers ?

Je n'excepte pas de ce nombre cette jeunesse brillante, qui ne vit que de plaisirs, qui les fait naitre par-tout où elle paroit ; elle rougit quelquefois de ne sçavoir rien, & toute absorbée quelle paroit être dans la frivolité, elle ne laisse pas de tourner ses regards sur le passé, elle reconnoit ce qui lui manque, elle voudroit racheter chérement les années qu'elle a perdües, si le tourbillon, qui l'entraine, lui en donnoit le tems, ou ne lui faisoit entrevoir l'impossibilité d'y travailler.

A Dieu ne plaise que j'appelle en témoignage ceux qui sont préposez parmi nous à l'éducation; leur métier est si penible, disoit Plaute, qu'il faut avoir encouru la haine des Dieux pour y être livré; *hos odit jupiterquos fecit pedagogos*; d'ailleurs ils suivent la mode établie

établie, & où n'étend-elle pas son empire? ils ne sont pas les maîtres de s'y soustraire, ils courroient risque de voir leurs classes desertes, comme le leur faisoit apréhender Ciceron, *soli in scholis relinquentur*; ils sont forcés de se conformer à la folie qui règne, *necesse habent cum insanientibus furere*, dit Petrone. Il en est d'eux, continue-t-il, comme du Pêcheur qui resteroit assis sur son rocher sans espérance de poisson, s'il n'attachoit à ses hameçons un appat qui les attire: les Parens, ajoute-t-il encore, sont les plus blamables; sottement attendris sur leurs enfans, ils ne veulent pas qu'on donne à leur esprit la seule nourriture qui pourroit les former.

Toutes ces difficultés qui fondent ou qui autorisent le mauvais usage où l'on est de passer les premiéres années de sa vie sans presqu'aucun fruit pour celles qui les suivent, parce que, dit l'Auteur que j'ai déja cité, on les passe à ne rien voir & à ne rien entendre de ce qui est utile & d'usage dans les divers états que l'on embrasse, *qui nihil ex iis quæ in usu habemus aut audiunt aut vident*! toutes ces difficultez, dis-je, s'évanouiroient si l'histoire devenoit la base de l'éducation ordinaire

dinaire. D'abord la nature a formé tous les hommes avec une envie d'apprendre plus ou moins ardente, mais universelle, de sorte qu'il n'en est aucun, qui ne se prête au moins à écouter les recits qu'on lui fait: les nourrices en abusent pour retenir les enfans; les maîtres s'en servent pour récompenser leurs écoliers; disposition heureuse, qui indiquoit le chemin qu'on devoit suivre, & qu'on a abandonné sans sçavoir pourquoi; on s'est tourné du côté le plus opposé à la nature; on a appliqué les enfans à des discussions idéales & métaphysiques, qui sont aussi peu proportionnées à la portée de leurs jeunes esprits que le seroit un fardeau énorme à un corps qui n'a pas encore acquis toute la force dont il est susceptible. Qu'on ne m'arrête point sur la qualité *d'esprit jeune*; il n'est pas douteux que ses opérations étant très-dépendantes des organes, il a, tout immortel qu'il est, un accroissement & un dépérissement sensible, relatif à la mécanique du corps auquel il est uni. Pourquoi vouloir donc que l'esprit soit capable de toutes les opérations de son ressort avant que le corps le soit de celles qui lui sont propres? les deux facultés ne vont-elles pas de concert jusqu'à un

un certain tems? & l'esprit peut-il, avant que d'avoir acquis une sorte d'indépendance, en imposer à ce corps, qui lui fait quelquefois la guerre, & sur lequel ses victoires & ses triomphes font la véritable gloire du sage? S'il est vrai, comme je veux bien en convenir, que les esprits des enfans sont capables de plusieurs opérations difficiles, il est encore plus vrai qu'il y a beaucoup d'exemples d'esprits usés avant le tems par ces mêmes opérations forcées, & que ceux qui échapent à ce malheur, ou sont des phénoménes qu'on ne peut citer, ou se sont dérobés à l'application qu'on exigeoit d'eux. C'est de cette derniére classe, qui est immense, que sortent ces jeunes gens innombrables, qui ne sçavent rien après dix ou douze ans d'étude, & c'est principalement à leurs besoins que j'applique ce que j'ai à dire des avantages de l'histoire.

En leur supposant cette envie d'apprendre, cette curiosité naturelle, dont on ne peut douter, ne paroit-il pas au premier coup d'œil qu'il en coûteroit moins aux maitres de l'exercer, & aux écoliers de la satisfaire? Descendons un moment dans le détail. Combien faut-il de tems pour expliquer & pour comprendre les

les seules règles du rudiment? combien en faut-il pour en saisir l'application juste & pour s'assurer qu'on n'y manquera jamais? le raisonnement s'en mesle, la justesse d'esprit y est nécessaire, les notions en sont abstraites, & l'on ne doit ce premier succès, si c'en est un, qu'à une fatigue excessive qui donne de l'humeur au maître, qui dégoute l'écolier, qui lui rend son état malheureux, qui lui fait envisager avec horreur les livres qui en sont l'objet, & qui est pour plusieurs dans la suite la source malheureuse de leur éloignement pour toute sorte d'étude & de travail d'esprit.

Peut-on ne pas convenir, sans faire tort à sa raison, que les élémens de l'histoire n'auroient aucun de ces inconvéniens? l'explication en seroit facile; c'est un objet de mémoire auquel suffiroit la plus legére attention de l'esprit, celle précisément qui convient à une faculté qui ne jouit pas encore de tous ses droits; la lassitude si ordinaire aux enfans en seroit bannie; ils auroient tous les jours quelque chose de nouveau sous les yeux, qui préviendroit leur dégout, qui deviendroit un amusement, qui feroit une étude utile sans en avoir presque le nom, toujours odieux à cet âge; leur mémoire

mémoire feroit exercée avec plus de fuccès, plus de fruit, & leur cœur défœuvré dans l'étude féche d'une langue y gagneroit des principes & des inftructions, qui lui feroient connoitre fans effort ce qu'il doit aimer & ce qu'il doit haïr. Si l'on ne fçait bien que ce qu'on a appris jeune, quel avantage d'avoir fçu de bonne heure que la vertu eft aimable, refpectable & préférable à tout ! il faut convenir que l'hiftoire en eft bien plus l'école que l'étude d'une langue quelle qu'elle foit.

A cet avantage, le prémier de tous, joignons celui d'une forte d'univerfalité pour les enfants, de quelque difpofition, de quelque tempérament, de quelqu'age qu'ils foient. L'hiftoire eft proportionnée à tous ces états divers; elle remplira la mémoire de ceux qui n'ont encore que cette faculté; elle la formera dans ceux qui paroiffent n'en point avoir; elle éclairera l'efprit de ceux qui font capables de penfer, & quelque délicats qu'ils puiffent être, elle ne fera pas un obftacle à l'amélioration de leur fanté en ménageant leur tempérament; nous remédierons ainfi à l'habitude où nous fommes de laiffer languir dans les maifons pater-

ternelles & dans les collèges même beaucoup d'enfans, ſous prétexte qu'ayant, ou l'eſprit lent, ou la ſanté trop chancellante, on ne peut les occuper du latin, comme s'il n'y avoit point d'autre occupation pour eux que le latin. Par quelle faſcination eſt-il donc établi qu'il n'y a que cette étude, qui puiſſe remplir les premiéres années de la vie? Le latin eſt ſans doute une langue très-utile & d'une conſéquence infinie pour l'étude des ſciences, dont elle eſt en quelque ſorte la langue naturelle, mais on ne prouvera jamais que cette langue, toute belle qu'elle eſt, ne puiſſe être appriſe en un an, dans un âge un peu plus mûr, comme toutes les autres; elle le ſeroit même alors plus facilement, plus ſurement & plus fructueuſement pour eux, par ce que déja exercés par l'étude de l'hiſtoire, ils ſeroient plus en état de profiter des vraies beautés, que renferment ces auteurs originaux, qui ont dépoſé dans cette langue & dans la Grecque les productions immortelles de leur génie.

L'univerſalité de proportion, que j'ai donnée à l'hiſtoire pour tous les ages & pour toutes les diſpoſitions des enfans, s'étend encore

core aux objets infinis qu'elle renferme & qu'elle embraſſe; objet de religion, objet de morale, objet d'arts & de ſciences, objet d'émulation. Diſons un mot de chacun de ces points importans ſur une matiére où les indications ſuffiſent, & devant des hommes accoutumés à tirer les conſéquences des principes qu'on leur préſente & à ſuppléer par leur intelligence à l'impoſſibilité de tout dire & à l'ennui inévitable des détails.

Objet de Religion. A ce mot quel ſpectacle frappe ma vüe, attache mes ſens, remplit toute mon ame! L'hiſtoire m'en apprend la vérité, la beauté, la divinité; elle remonte à ſa ſource qui eſt l'être des êtres; elle me le peint créant l'univers dans le tems, montrant aux hommes ce qu'ils lui doivent, ce qu'ils doivent à leurs ſemblables, ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes pour être heureux; elle en rend la preuve permanente par continuité de l'ordre établi dès l'origine du monde; elle fait voir dans tous les tems & dans tous les pays l'idée de la divinité & de la religion, qui en eſt la ſuite, défigurée par les paſſions & par les erreurs des hommes; elle n'en rapporte les excès & les délires que pour

en

en faire voir l'impuissance; elle crie aux oreilles de l'enfance, que le nom de Dieu est l'Eternel, que le monde est son ouvrage; elle ne s'embarasse point dans le dédale tortueux de mille questions abstraites, dont se tirent avec tant de peine & si peu de succès ceux qui les ont formées; elle parle à l'esprit par les sens; elle se conforme à sa portée; comme c'est par eux que le fil de nos pensées commence à se déveloper, elle ne présente aux foibles yeux des enfans que des tableaux, qui les éclairent, qui échauffent leur ame tendre, qui leur arrachent les prémiers soupirs, dont ils sont capables; soupirs d'amour, de reconnoissance & d'admiration; tribut de leur âge qu'ils ne peuvent refuser à la prémiere découverte du majestueux assemblage qui forme l'univers. Le détail des merveilles qu'il renferme accroit la religion qu'il établit. On lit à chaque page dans ce livre ouvert à tous les yeux, la grandeur, la puissance, la sagesse, la bonté de celui qui l'a donnée; les révolutions des empires qui passent, les générations des hommes se succédent; les loix & les gouvernements, qui changent, sont les preuves parlantes de l'immutabilité qui lui est propre, de la divinité qui la consacre & du né-

ant de toutes celles qui ne lui ressemblent pas. L'histoire n'est pas moins persuasive, moins éloquente sur la Morale que sur la Religion; elle n'en propose la pratique que par les exemples, qui en adoucissent la sevérité, qui ont tant de force sur nous, qui encouragent notre foiblesse. Il n'est point de vertus, dont elle ne donne des modèles; elle ne s'attachera pas, il est vrai, à des définitions, à des analyses, qui en expliquent les divers degrés, qui en détaillent tous les ressorts cachez, & qui, à force de les discuter, les réduisent souvent à faire douter de leur existence. C'est par les faits que l'histoire prouve leur beauté, leur grandeur, leur influence sur le bonheur des peuples & des Rois. Le courage d'Horatius Coclès, le devouement de Decius, la fermeté de Scévola, la continence de Scipion, le desintéressement de Regulus n'ont besoin que d'être montrez; il n'est point d'état, de profession, d'age, de sexe, de peuple, qui ne présente par le secours de l'histoire, des exemples qui frappent, qui entrainent, qui excitent à la vertu, qui font plus encore, qui préviennent les objections, les repugnances, les excuses, qu'on pourroit alleguer pour ne pas

les

les imiter. C'est cette utilité de l'histoire, qui lui donne tant d'ascendant sur les autres moyens de former les hommes; elle n'accumule pas les préceptes, elle ne raisonne pas, elle expose; quelle vertu n'a-t-elle pas célébrée, quel vice n'a-t-elle pas décrié, quel crime n'a-t-elle pas condamné? supérieure aux tems, aux usages, aux passions, aux préjugés, aux modes même, elle scelle le bien & le mal de son sceau ineffaçable, elle attache aux actions des hommes la gloire ou la honte, elle forme ce cours de morale épuré, touchant, lumineux, que la philosophie, toute sublime qu'elle est, persuade moins par ses raisonnemens que l'histoire par ses exemples. Il me semble la voir descendre de ce trône où elle juge les vivans & les morts, se proportionner à la foiblesse des enfans, fournir à leur esprit & à leur cœur des notions simples, mais efficaces de ce qu'ils doivent rechercher ou fuir; elle les mêne par degrez, elle les amuse autant qu'elle les instruit; on n'apperçoit point ces dégoûts, ces aversions, qu'inspire l'étude ordinaire; ils reviennent à elle avec empressement, sans sçavoir que c'est pour apprendre à devenir des hommes vertueux; ils ne s'en doutent

 pas,

pas, & se trouvent tels sans avoir eû en quelque sorte la peine d'y travailler. C'est avec la même facilité qu'elle détruit ces penchans vicieux si difficiles à déraciner dans la suite, qu'elle forme ce goût, cette sensibilité pour la vertu qui caractérise les belles ames, qu'elle diminüe enfin l'attrait pour le mal, & qu'elle augmente celui que nous avons pour le bien.

Maitresse en religion & en morale, l'histoire l'est encore pour eux dans les sciences & dans les arts, qu'ils connoitront au moins avant que de choisir & de se décider à les embrasser.

Les sciences & les arts ont leurs historiens comme les peuples; on sçait leur origine, leurs progrès, leurs variations, leur décadence leurs établissemens, leur utilité; on connoit les découvertes faites en chaque genre, on a des observations sur les procédés des arts; chaque sçavant, chaque artiste un peu célébre a instruit sur quelque point ceux qui devoient le suivre; l'histoire est dépositaire de tous ces monumens secrets des humains; c'est la gloire des hommes, c'est leur ouvrage, ils en ont puisé les idées dans les œuvres du Créateur; c'est de lui qu'ils tiennent les dons

divers

divers qui les ont fait exceller dans les productions qu'ils ont laissées, mais c'est toûjours leur travail, leur propre industrie, qui les a rendus en quelque sorte les émules de Dieu même: Où ne me conduiroit pas le détail immense, qui se présente à mon esprit! que de merveilles j'aurois à vous tracer, qui vengeroient les sciences & les arts des imputations de ceux qui les méprisent, faute de les connoitre, & de ceux qui les calomnient, par le desespoir d'y atteindre. Bornons à l'avantage de l'éducation ce que l'histoire nous offre en ce genre, & disons à sa gloire qu'il n'y a qu'elle qui puisse donner aux enfans les vraies connoissances qui leur conviennent; les livres qui en traitent sont trop relevés pour eux, ils les meneroient plus loin qu'ils ne peuvent aller, ils lasseroient leur esprit sans l'éclairer; laissons agir l'histoire, elle profitera de toutes les occasions, qui se présenteront à chaque pas, de les instruire; tout ce que les enfans voient, touchent, entendent, est un sujet d'instruction, une leçon utile: la terre sur laquelle ils marchent, le ciel qu'ils contemplent, les astres qui le décorent, les météores & les frimats, qui les affligent, les

mers & les riviéres, qui les étonnent, les êtres divers qui remplissent ces élémens, tout devient leçon, connoissance pour eux; les alimens qui les nourrissent, les meubles à leur usage, les habits qui les couvrent, les maisons qu'ils habitent, les villes & les campagnes où ils sont nés, sont autant de moyens que l'histoire employe pour les mettre au fait de ce qui les environne. Que d'instructions ne tire-t-elle pas de ces récits, qui paroissant bornés à des objets assez minces, emportent nécessairement des idées saines sur les usages, sur les mœurs, & sur les abus, qui s'introduisent par tout; idées d'autant plus avantageuses que d'accessoires qu'elles semblent être, elles deviennent dans la suite des principes invariables de conduite. Quel enfant est assez stupide pour ne pas trouver dans cette variété ainsi mise à sa portée, de quoi vaincre les obstacles qui s'opposent à ses lumiéres? quel enfant plus dispos ne se prendra pas de goût pour quelqu'un des objets qu'on lui offre? son talent se décélera par sa facilité à l'entendre, par le plaisir qu'il y trouvera; voye infaillible de découvrir les dispositions de l'enfance, de corriger les défectueuses & d'aider celles qui peuvent un jour lui faire honneur. On

ne

ne seroit pas dans le cas où l'on est tous les jours d'être embarassé d'un enfant, de ne sçavoir à quoi l'appliquer; il aprendra au moins les noms des sçiences & des arts, leur objet, leur utilité; il les distinguera, il les aimera, il s'y attachera peut-être; & quel bonheur pour lui s'il s'en affecte assez pour les préférer à une infinité de goûts, de passe-tems dangereux, fruits funestes de l'oisiveté! il est rare que ceux qui travaillent soient malheureux; il est plus rare encore que ceux qui ne font rien soient heureux. Que sera-ce si l'émulation se mêle à l'instruction des enfans? Où ne porte pas l'histoire cet avantage précieux? C'est en quoi elle excelle, c'est son triomphe; ceux qui lui disputent quelqu'attribut n'oseroient lui contester celui-ci; c'est elle qui fait fructifier ce germe heureux, qu'on appelle émulation, à qui nous devons tant de prodiges. L'histoire réalise ce temple de mémoire, qui n'exista jamais, où l'on suppose qu'étoient gravés les noms des hommes recommandables en tous les genres; c'est elle en effet, qui les transmet à la postérité, qui en conserve le souvenir, & qui leur donne l'immortalité dont ils jouissent. Ces noms fameux précédent les instruc-

tions qu'elle donne; ils les adouciffent; ce font les bords du vafe qui encouragent à avaler la boiffon qu'il renferme; il faut, dit Montaigne, emmieller la viande falubre à l'enfant. La difficulté de les imiter ne fe préfente que lorfque l'émulation a produit fon effet, que le cœur a été affez échauffé pour ne pouvoir être rebuté par le travail.

Comme il y. des couronnes pour toutes les vertus, pour tous les talens, pour tous les fervices rendus à l'humanité, l'hiftoire choifit dans le fanctuaire de fes archives, montre à propos le faint, le monarque, le héros, le fçavant, le philofophe, l'artifte, qui en eft décoré, & qu'elle croit le plus propre à enflamer le cœur de fon éléve. Les grands objets aggrandiffent l'ame lorfqu'elle en eft encore fufceptible; s'il y a quelque différence entre l'éducation des Princes & celle des peuples, entre les caracteres, entre les difpofitions, on trouve également dans l'hiftoire des fujets d'émulation capables de les élever tous à l'imitation des modèles qu'on leur préfente, & qui conviennent à leur état. Le vrai heroifme eft de toutes les conditions; il n'y a point d'état qui n'en fourniffe, & qui ne puiffe exciter le courage

ge d'un enfant, quand on veut l'en occuper & le lui montrer ſous les faces les plus attrayantes.

Ce ſeroit ici le lieu de faire valoir la force de l'exemple, ſi elle avoit beſoin de preuves; je renvoye ceux qui en demandent, à ce nombre incroyable de jeunes gens, que les mauvais exemples ont perdu; quelqu'idée déſavantageuſe qu'ils ſe ſoient faite de la nature humaine, ils concluront de l'examen auquel ils peuvent la ſoumettre, que s'il y a plus d'hommes corrompus par les mauvais exemples qu'il n'y en a de perfectionnés par les bons, c'eſt que le moyen que je propoſe eſt preſqu'inoui dans l'éducation; c'eſt qu'on ne ſe ſert pas de l'hiſtoire pour obtenir des enfans ce qu'on exige d'eux. On convient que l'exemple ſéduit, entraine, que ſon charme eſt inconcevable, que ſon empire s'étend à tout, qu'il triomphe des obſtacles les plus inſurmontables, que les paſſions même lui cédent: c'eſt ſur cette force qui le caractériſe, qu'on établit avec raiſon l'utilité des études publiques; il fera plus, dit-on, que les maitres; les enfans imitent ce qu'ils voyent ſans trop s'embaraſſer du bien ou du mal qu'on leur fait

fait voir. Avec une conviction si parfaite pourquoi ne pas employer l'histoire pour donner à l'exemple une force utile, efficace? on livre les enfans à des exemples funestes, dangereux, & on leur dérobe ceux qui en feroient des hommes estimables.

Je m'arrêterois volontiers à comparer l'usage ordinaire avec la régle que j'ai osé exposer; quelle induction ne pourrois-je pas en tirer? je laisse faire ce paralléle à ceux qui m'écoutent; j'ai plaidé une cause dont ils sont les juges.



ARTI

ARTICLE SEPTIEME.

LETTRE SUR LE MARIAGE, ECRITTE A MYLORD KILMOREY.*

VOus me demandez, Milord, quelles ſont mes idées ſur le Mariage; vous voulez que je vous développe les principes naturels de cette matiére, & quelles ſont les règles générales que la droite raiſon fournit à l'homme pour diriger une ſociété ſi utile au genre humain, & qui eſt ſans contredit la baze & le fondement de toutes les autres.

Je vous avouerai ingénument, Milord, que j'ai penſé plus d'une fois ſi je devois répondre à vos queſtions & vous ſatisfaire là-deſſus, ou

* Cette Lettre, qui n'a jamais été imprimée telle que nous la donnons ici, eſt de feu Mr. *Burlamaqui* Profeſſeur en Droit à Geneve & Conſeiller d'Etat, Auteur de l'excellent Ouvrage ſur le *Droit Naturel & Politique*

ou si je vous demanderois grace. Le sujet m'a paru toujours également difficile & délicat ; pour bien écrire sur cette matiére il faudroit pouvoir satisfaire en même tems l'homme galant, le mari, la femme & le Philosophe ; combien d'interêts différens à ménager ? où pouvoir trouver des temperamens assez heureux pour cela ? Comment raisonner sur une chose sur laquelle le sentiment est si vif & si naturel à l'homme, qu'il semble devoir, lui seul, être pris pour règle. N'y a-t-il pas même une témérité indiscrette à vouloir dévoiler les mistères de l'Himen, qui semblent inséparables du silence & de l'ombre ; & puis-je me flatter de trouver ces tours heureux, ces expressions délicates qui disent en même tems & ne disent pas, qui satisfont également à la vérité & ménagent la modestie. D'un côté que peut-on dire de nouveau sur un sujet, qui depuis près de six mille ans, fait l'occupation des deux parts du genre hnmain? de l'autre, qui est-ce qui est à portée de raisonner de sang froid là-dessus & d'une maniére assez désinteressée ? L'homme marié ne touche-t-il point de trop près à cet état pour le bien connoitre ? & le jeune homme n'en

n'en eſt-il point trop éloigné pour s'en faire des idées bien juſtes ?

Ce ſont là, Mylord, tout autant de difficultez tirées du fond même du ſujet, & qui ſans doute le rendent difficile ; mais, comme ſi ce n'en étoit pas aſſez pour me mettre dans l'embarras, il s'en préſente encore pluſieurs autres qui l'augmentent conſidérablement. Comment ferai-je pour me tirer d'affaire au milieu de tant d'opinions contradictoires ſur ce ſujet qui ſont reçues dans le monde, & qui ont toutes une antiquité qui les rend également reſpectables ? Comment voulez-vous que je me ménage entre le Moraliſte ſévére qui, oubliant totalement la nature, veut aſſujetir l'amour à des règles uniquement tirées de ſa mauvaiſe humeur, & le jeune homme galant qui ne veut reconnoître d'autre règle en amour que l'amour même ?

Ce ſeroit ſans contredit tenter l'impoſſible que de chercher à concilier tant de ſentimens oppoſés : je les oublie donc tous dans ce moment ; je ne veux faire aucune attention aux règles reçues dans le monde, ni à la maniére dont on penſe communément ſur l'Amour & le Mariage. Permettez moi, Mylord, de raiſon-

raisonner aujourd'hui avec cette liberté que vous accordés à vos amis, & qui donne tant d'agrément aux conversations qu'ils ont avec vous.

Je ne rechercherai donc point ici ce que les Juifs, les Romains, les Philosophes Payens ou Chrêtiens même, ont pensé ou pensent encore là-dessus. Je n'en veux qu'à la *vérité*, & vous exigés de moi, Mylord, que je vous dise ce que la raison naturelle apprend à l'homme sur ce sujet.

N'est-ce pas en effet se moquer du monde que de rapporter gravement l'autorité d'un Lycurgue, & le sentiment d'un Platon ou d'un Aristote pour prouver que telle & telle chose est de droit naturel sur la matiére du mariage? Je crois même devoir m'abstenir de consulter aujourd'hui ces mêmes Docteurs d'un certain ordre, qui sont peut-être trop authorisés dans le Monde pour qu'un simple Philosophe puisse s'entretenir avec eux & tirer d'eux quelque lumiére, je veux parler des Ecclésiastiques. Je ne sçai pourquoi ces Docteurs Angeliques ont absolument voulu sanctifier un contract de la nature de celui dont il s'agit, qui n'intéresse point directement le salut éternel, & cela dans le tems qu'une partie considérable d'entr'eux se sont volon-

volontairement privez de la liberté que la nature leur donnoit d'y entrer eux-mêmes: quoi qu'il en soit, Mylord, je respecte fort toutes leurs décisions, mais plus leur authorité est respectable, & plus aussi le préjugé m'en paroit dangereux: Je ne veux donc, Mylord, écouter ici que la nature seule; c'est le guide que je me propose de suivre; c'est dans cette source que je veux chercher à découvrir quelle est la nature de cette société si naturelle à l'homme & que nous appellons le *mariage*, quelle est sa destination & sa principale fin. Je veux examiner quelle est la constitution de l'homme à cet égard & quelles sont ses inclinations & ses penchans naturels; tâcher de découvrir en même tems s'ils doivent être subordonnez à quelque règle supérieure, & si cela est, quelle est cette règle même: peut-être qu'en philosophant selon cette méthode, je parviendrai enfin à quelque chose de fixe & de bien déterminé, & qu'en même tems que je développerai les secrets les plus cachés de la nature, j'aurai occasion de reconnoître la sagesse de son auteur. Mais, Mylord, comme je ne veux consulter personne & que je me livre tout entier à mes propres idées,

idées, agréés aussi, s'il vous plait, que je ne reconnoisse aujourd'hui d'autre juge que vous; vous me redresserés là ou je pourrai m'égarer, & comme vous réünissés en votre personne deux qualités également nécessaires en ce point, celle d'homme galant, & celle d'homme sage, j'abandonne avec plaisir & sans reserve mes idées à votre jugement.

La premiére chose, Mylord, qui se présente à mon esprit & qui me frappe de la maniére la plus évidente, c'est cette inclination générale & que je trouve universellement répandue chez tous les hommes pour les plaisirs de l'amour.

Quand j'examine cette inclination de plus près, je m'apperçois bientôt, qu'elle est du nombre de celles qui sont naturelles à l'homme, indépendantes de sa volonté, suite nécessaire de sa constitution, ouvrage de l'Auteur même de la nature. C'est ce qui paroit évidemment par la différence des sexes, comme aussi par ce que les mêmes causes naturelles qui contribuent à l'entretien & à la conservation de la vie, concourent aussi nécessairement à faire naître chez l'homme ces mouvemens qui le portent à l'amour & au plaisir.

Mais ce n'est pas tout, Mylord, & il y

a plus encore; cette inclination, ce penchant naturel de l'homme aux plaiſirs de l'amour eſt par lui-même ſi violent, & il a un ſi grand degré de vivacité, qu'il eſt capable de porter l'homme aux plus grandes extrémitez, & qu'il n'y a rien de ſi difficile ou de ſi périlleux qu'il n'oſe tenter pour le ſatisfaire: les conſidérations les plus fortes, la vue du plus grand peril ſont à peine capables de balancer la force triomphante & ſupérieure du plaiſir & de la paſſion; & jugez, je vous prie, Mylord, ſi malgré toutes les précautions que les hommes ont priſes là-deſſus, ſi malgré les puiſſantes barriéres qu'ils ont oppoſées à la vivacité naturelle & impétueuſe du tempérament & de l'inſtinct, il arrive tous les jours tant de déſordres à cet égard, quelle ne doit pas être la force & l'activité de cette vertu productrice, à l'enviſager en elle-même.

Arrêtons nous un moment, Mylord, ſur ces remarques, elles me fourniſſent pluſieurs réflexions importantes. La prémiére c'eſt que quels que puiſſent être quelque fois les effets de ce penchant naturel de l'homme à l'amour & au plaiſir, il ne faut pourtant pas l'enviſager comme une imperfection ou un vice de

la nature humaine, il ne peut au pis aller être pris que pour une chose indifférente & qui n'a en elle-même rien de mauvais; ce qui me fait penser ainsi, c'est la remarque que je viens de faire que ce penchant, ces désirs naturels sont produits par les mêmes causes qui concourent à l'entretien de la vie & des forces, & qu'en un mot cet instinct se trouve chez l'homme de la même maniére que les sens de la vue, de l'odorat & du goût.

Mais je me vois arrêté ici tout d'un coup par les murmures d'un Moraliste sévère & d'un Théologien respectable (sçavoir St. Augustin dans son traité *de Civitate Dei Lib.* 14 *Cap.* 20. 21. 23. 24.) Ecoutez-le un moment, » Ces principes de l'amour & du plaisir, » dont vous voulez faire une partie essentielle » de l'homme, & que vous semblés plûtôt consi» dérer en lui comme une perfection que comme » un défaut; sont les suites de sa corruption na» turelle; c'est l'appas séduisant du plaisir qui » ouvre la porte au vice & au péché, & il est » incontestable que si le prémier homme eut eu » la force de persévérer dans son état d'inno» cence, il auroit été maitre absolu de ses mou» vemens «. Voilà sans doute, Mylord, le plus

beau

beau sistème du monde, rien de plus spécieux. Je vous avouerai pourtant que je ne saurois comprendre comment cette malheureuse pomme qui tentât nos premiers parents pouvoit être infectée d'un poison si actif & si exalté qu'elle ait pû totalement changer la constitution de la nature humaine; il faut avoir l'esprit merveilleusement fort pour pouvoir digerer de pareilles idées; je ne sçaurois concevoir une si prodigieuse révolution; que l'on dise tant qu'on voudra que si Adam & Eve eussent persévéré dans leur état primitif, ils auroient travaillé à la propagation du genre humain avec la même réflexion qu'un habile sculpteur employe à façonner son ouvrage, on ne me le persuadera jamais; ainsi, sans m'arrêter plus long-tems là-dessus, je reprends la suite de mes réflexions.

Je vous avouerai donc franchement, Mylord, que non seulement j'envisage le penchant naturel de l'homme aux plaisirs de l'amour comme une chose indifférente en soi, mais même que je commence à soupçonner que c'est un des plus précieux avantages qu'il ait reçu de la nature. La sagesse admirable qui règne dans tous ses ouvrages ne me permet pas de penser autrement. Comment, je vous prie,

ſe ſeroit-elle oubliée en cet article? J'eſpere même que la ſuite de mes raiſonnemens m'aménera inſenſiblement au point de pouvoir vous le prouver d'une maniére plus préciſe.

Mais, Mylord, plus ce préſent de la nature eſt précieux & conſidérable, & plus auſſi il importe à l'homme d'en faire un bon uſage; il ſe trouve d'autant plus intereſſé à y apporter le ménagement le plus ſage, que l'expérience de tous les jours lui apprend quels déſordres & quels malheurs ſont les ſuites inévitables d'un abandonnement inconſidéré aux voluptés & aux plaiſirs.

Mais, me direz-vous, comment pouvez-vous prétendre aſſujettir à quelque règle fixe & déterminée un penchant également naturel & violent, & des déſirs dont le charme ſéduiſant & enchanteur a tant de force? ne ſeroit-il pas bien plus naturel de penſer que ce penchant & ces déſirs doivent ſe ſervir de régle à eux-mêmes, & qu'étant tout autant d'effets naturels & néceſſaires, l'homme peut s'y abandonner ſans réſerve?

Je reconnois, Mylord, avec vous, que c'eſt ici où l'on commence à ſentir quelque difficulté. Voyons cependant ſi l'on ne peut pas

dire

dire avec vérité que quelque violence que puissent avoir les désirs naturels de l'homme, ils doivent pourtant être subordonnés à quelque régle; ce qui commence à m'ébranler là-dessus, c'est que je remarque que tous les hommes qui raisonnent tant soit peu s'accordent à avouer que ce désir si naturel à l'homme, cet instinct qui le porte avec tant de force à sa propre conservation, & qui sans doute est de tous les instincts le plus fort, doit pourtant être assujetti à la raison, & que quelque violent & quelque naturel qu'il soit, il doit quelque fois le céder au devoir. Si cela est ainsi, pourquoi excepterions nous de cette règle le penchant naturel de l'homme au plaisir? Cela me conduit naturellement à une reflexion générale, & qui achève de me déterminer; c'est que je conçois aisément que si l'homme étoit un pur animal, qu'on ne reconnut en lui aucun principe supérieur & plus noble que l'instinct, on pourroit alors assurer avec raison que l'instinct seroit la seule règle qui devroit suivre & qu'il se tiendroit lieu de loi à soi même; mais puisque nous trouvons dans l'homme un principe de direction plus relevé & supérieur à l'instinct, ne sommes-nous pas en droit de conclure que

ce principe doit être la règle universelle de ses mouvemens? Ce qui donne encore une nouvelle force à ces réflexions, c'est que je remarque que l'Auteur de la nature, qui a partout cherché l'avantage & le bien-être des Créatures, a observé une si belle proportion dans ses ouvrages, que l'instinct, qui est le seul principe de direction dans l'animal, n'agit ordinairement en lui que d'une manière proportionnée à ses besoins, & en même tems avec tant de ménagement qu'il va rarement au-delà de ce qui est nécessaire pour le bien de l'individu & pour le maintien de l'espèce; il n'en est pas de même de l'homme, ses désirs sont plus fréquents & plus impétueux; s'il s'y livre sans mesure, il y trouve sa perte assurée. D'où peut venir cette différence? l'homme, ce chef d'œuvre de la nature, seroit-il à cet égard d'une pire condition que la bête? Non, Mylord, il peut, quand il le veut, mettre un frein à ses passions les plus violentes: Si d'un côté il se trouve exposé à des perils inconnus aux animaux, il a aussi par lui-même la force & les moyens de s'en tirer; & c'est sans doute dans cette supériorité, dans cet empire qu'il exerce sur ses passions les plus favorites, que consiste princi-

principalement son excellence & sa véritable grandeur. Je conclus donc, Mylord, que quelque naturel & quelque violent que soit le penchant de l'homme aux plaisirs de l'amour, quelques impétueux que soient ses désirs, ils doivent pourtant toujours être subordonnez à la raison, comme une règle que l'homme ne peut jamais abandonner sans courir risque de se perdre; j'ajoute même que plus les aiguillons de l'amour sont vifs, & plus la raison doit aller au devant des désordres qu'ils pourroient causer.

Nous avons déja un principe général sur cette matière, mais cela n'est pas suffisant encore; il faut tâcher de parvenir à quelque chose de plus détaillé & de plus précis. Ce n'est pas assez, Mylord, de faire sentir à l'homme qu'il doit en toutes choses suivre la raison comme une règle générale & universelle, c'est de quoi tout le monde se pique; il faut de plus, tâcher de le faire convenir des règles mêmes que la raison lui donne. Mais quelles sont ces règles que la raison naturelle préscrit à l'homme sur le sujet dont il s'agit? rien n'est plus aisé que de les connoître; & il n'y a pour cet effet qu'à chercher à découvrir quel a

été le but de l'Auteur de la nature, lorsqu'il a donné à l'homme cette inclination naturelle & cet instinct qui le portent si puissamment à l'amour & aux plaisirs.

Si nous examinons donc quelle a été la fin que l'Auteur de la nature s'est proposé en formant l'homme susceptible des plaisirs de l'amour, il est évident que son but principal a été de pourvoir à la conservation du genre humain. Toutes les Créatures, & l'homme en particulier, sont sujettes à la mort; la Providence a voulu établir un moyen de reparer ces pertes; & je remarque, qu'elle y a pourvû d'une maniére si efficace & avec une libéralité si magnifique qu'il est, à parler naturellement, impossible qu'aucune espèce vienne à s'éteindre absolument; le plus foible rejetton suffit pour la perpétuer à toûjours. C'est un des endroits, Mylord, où les richesses de la nature se développent avec la plus noble profusion; ses ressources à cet égard sont inépuisables & infinies; les individus périssent tous les jours par mille accidents, l'espèce est immortelle; tel est le systême de la nature: l'homme entre pour sa part dans cet ordre universellement établi, mais c'est avec des modifications

cations qui lui ſont particuliéres & qui ſont une ſuite néceſſaire de ſa condition naturelle.

En effet, ce n'eſt pas aſſez que l'homme cherche à ſatisfaire cet inſtinct qui le porte à produire ſon ſemblable, il faut outre cela qu'il s'applique à cet ouvrage important d'une maniére qui ſoit digne d'une nature *raiſonnable & ſociable*; ces deux mots emportent bien des choſes; le ſoin du corps & de la ſanté, l'entretien & le perfectionnement des facultez de l'ame; une attention conſtante aux intérêts de la ſocieté humaine, la nourriture & l'éducation des enfans, tout cela eſt compris ſous ces deux idées. Seroit-ce, je vous prie, une choſe convenable à un Etre raiſonnable & intelligent, de s'abandonner ſi aveuglément aux premiers mouvemens de la nature, que les plaiſirs qu'il cherche devinſſent pour lui une ſource féconde de douleurs & d'amertumes, que ſon Corps affoibli & tombé dans la molleſſe & dans la langueur, le réduiſiſſe dans un état pire que la mort même? Conviendroit-il d'ailleurs à l'homme, qui fait partie de la ſociété & qui eſt né pour elle, de ſe livrer aux plaiſirs, au préjudice de cette même ſociété & de ce qu'il doit aux autres hommes? L'homme a donc ici pluſieurs intérêts

térêts différens à ménager; il lui est sans doute permis de chercher à satisfaire ses desirs, mais il ne doit jamais perdre de vuë l'intérêt & l'avantage de ces nouvelles créatures qui en sont un produit nécessaire; le genre humain se trouve si particuliérement intéressé à leur conservation & à leur perfection que l'on peut dire, que la négligence ou l'attention des hommes à cet égard est la cause prochaine du bonheur ou du malheur de la société; en général, faites y bien attention, & vous reconnoitrez aisément, Mylord, que toutes ces vuës différentes entrent naturellement dans le plan de la Providence, & qu'elles doivent, par conséquent, être tout autant de règles pour l'homme, tout autant de ménagemens qu'il doit garder dans la recherche des plaisirs.

Voici donc en général quelle est l'idée que je me fais du mariage; Je l'envisage *comme la société d'un homme & d'une femme qui se promettent un amour mutuel, dans la vuë d'avoir des enfans, de les nourrir, de les élever d'une maniére conforme à la nature de l'homme & au bien de la société.*

Toutes ces différentes vuës me paroissent liées

liées entr'elles d'une maniére nécessaire; & comme elles sont une suite de la constitution & de l'état naturel de l'homme, & dépendantes les unes des autres, on ne sauroit les séparer, ou du moins, à parler généralement, l'homme ne sauroit naturellement s'arrêter à l'une & négliger les autres. Il ne faut donc pas considérer la société conjugale comme une société qui se termine uniquement à l'union de deux personnes de différens sexes pour le plaisir; elle doit être au contraire envisagée comme une société rélative, & pour ainsi dire, préparatoire à la société paternelle & à la famille.

En suivant ces principes je trouve qu'il est essentiel à toute société que l'on y ait également égard à l'intérêt de tous ceux qui y entrent & qui en sont partie nécessaire. Toute société renferme l'union de plusieurs personnes pour une même fin, pour un avantage commun: il faut donc autant qu'il est possible *pourvoir ici à l'avantage de tous en général & de chacun en particulier*; c'est la régle de l'équité qui le veut ainsi. Voici donc, Mylord, le résultat de toutes ces réflexions; c'est que lá règle que la nature & la raison veulent que

que l'homme ſuive par rapport au plaiſir de l'Amour & au Mariage, doit être priſe de l'avantage du Pére, de la Mére & des Enfans, & que c'eſt l'utilité combinée de ces trois perſonnes, ſagement ménagée entr'elles & rapportée en dernier reſſort au bien de la ſociété en général, qui doit ſervir ici de premier principe & de règle fondamentale. Mais, direz-vous encore, ſi c'eſt uniquement la conſervation de l'eſpèce & la réparation du genre humain que l'Auteur de la nature a eu en vuë, en donnant à l'homme cet inſtinct qui le porte au plaiſir, étoit-il néceſſaire de donner tant de vivacité à cette inclination? n'auroit-il pas été beaucoup plus convenable d'en modérer le degré & la violence? & puiſque la nature, cette ſage Mére, ne fait rien inutilement, n'eſt-il pas plus raiſonnable de penſer qu'elle a laiſſé aux déſirs naturels de l'homme une carriére plus libre & plus étenduë que n'eſt celle que vous lui aſſignez?

Je vous avoue, Mylord, que cette difficulté eſt conſidérable; je ne vous diſſimulerai point que j'en ſens auſſi bien que vous toute la force; n'eſt-il pas en effet ſurprenant que

la

la nature qui agit toujours avec lenteur, & pour ainsi dire, avec épargne, qu'elle, dont les opérations ne sont jamais violentes & qui ne va jamais qu'avec règle & mesure, ait donné un si grand degré de vivacité aux désirs naturels de l'homme, & qu'en même tems elle l'ait restreint dans de si étroites limites? A quoi bon ces désirs toujours renaissans, si la réparation du genre humain est le seul but où tout doit aboutir? voilà, direz-vous, bien de la dépense perdue, & qui semble même d'autant plus mal employée qu'elle met le plus souvent l'homme dans un état de combat & de guerre intestine dont il se seroit bien passé.

Ne vous impatientés pas, Mylord, je vous prie, tâchons de débrouiller tous ces cahos, essayons de pénétrer plus avant dans les ressorts les plus cachés de la nature; peut-être lui arracherons nous son secret, & qu'en dévoilant ces mistères les plus découverts nous trouverons enfin le dénouement & la clef de tout le mystère.

Non sans doute, Mylord, la nature ne fait rien inutilement; je conviens avec vous du principe, tout doit avoir son usage, tout doit

tourner

tourner à l'avantage même & au bien de la Créature; aussi suis-je convaincu, que dans cette occasion, comme dans toutes les autres, elle a suivi constamment une si belle & si sage régle. Oui, Mylord, il étoit nécessaire de donner à l'instinct ce degré de vivacité & de douceur qui s'y rencontre, car outre qu'il est aisé à l'homme quand il veut faire usage de sa raison, de modérer ce qu'il peut y avoir de dangereux dans ces transports; il est certain d'ailleurs qu'il lui en revient plusieurs avantages considérables.

En général, à quoi pensez-vous, Mylord, que nous soyons redevables de ces agrémens que nous trouvons tous les jours dans le commerce des femmes? Leur douceur, leur vivacité, la délicatesse de leurs sentimens y contribuent sans doute considérablement, mais elles n'en sont pas les seules causes. Il y en a une autre qui, pour être plus cachée n'agit pas moins puissamment, & qui fait même valoir toutes les autres; ces nœuds secrets, cette sympathie naturelle qui sont l'effet du tempérament y entrent sans doute pour beaucoup; c'est là la source de cette complaisance réciproque, & de ces attentions obligeantes que

que nous avons les uns pour les autres; c'est de là que vient cette politesse, qui adoucissant insensiblement ce qu'il peut y avoir de rude & de trop fort dans le naturel de l'homme, & corrigeant en même tems ce qu'il y a de trop foible dans le caractère des femmes, & leur donnant plus de force, contribue ainsi merveilleusement à réunir ces deux parties du genre humain & à serrer les nœuds de la société.

D'ailleurs croyez-vous, Mylord, que sans l'aide d'un penchant, aussi vif & aussi doux que l'est celui qui rapproche les deux sexes, l'homme se fut porté volontiers & de lui-même à contribuer à la réparation du genre humain? pour moi je suis persuadé que pour peu que l'on eut affoibli la sensibilité & la vivacité de l'instinct, la raison n'auroit jamais été assés puissante pour porter l'homme à prendre sur soi la peine de mettre au monde des enfans, qui sont quelquefois pour les parens une source féconde de chagrins & d'amertume, qui du moins sont toujours pour l'un un sujet de travail ou de peine. Ce n'est pas sans fondement que la Providence s'est, pour ainsi dire, défiée de la raison à

cet

cet égard, & qu'elle fait venir à son secours le tempérament & l'instinct qui entraine l'homme d'une maniére également douce & puissante à réparer les pertes de la societé & à suppléer ainsi à ce que la raison auroit pû laisser en arriére.

D'un autre côté, pensés vous, Mylord, que si l'Auteur de la nature avoit donné au plaisir de l'Amour ce degré de modération & de tempérament, la societé conjugale n'eût pas infiniment perdu de ses douceurs. Cette douceur enchanteresse, qui est une suite nécessaire de l'extrême sensibilité que la nature a donnée à l'homme à cet égard, est non seulement par elle même un très-grand plaisir, mais elle est, à bien dire, la source physique de cette tendre amitié qui unit les cœurs de deux personnes & qui y répand tant d'agrémens & de charmes. Ce n'est pas tout encore; c'est en même tems un antidote admirable, un contrepoison assuré contre tous les désagrémens & les chagrins qui naissent quelquefois & presque d'une maniére nécessaire entre les personnes qui sont d'ailleurs les mieux assorties; l'homme est né pour la societé, il est vrai; toutes ses facultez,

toutes

toutes ses inclinations portent là, mais il n'est pas moins certain, que des personnes qui vivent dans une societé aussi intime que celle qui est entre deux Epoux, sont, à bien des égards, dans un état d'épreuve: plus on est près l'un de l'autre, plus on est à portée de connoitre les défauts de son compagnon; & une entiére familiarité laissant paroitre ces défauts dans tout leur jour, ils choquent davantage; les sujets de plaintes deviennent bientôt égaux des deux côtés; à la fin l'esprit s'aigrit & toute la raison du monde a bien de la peine à ramener la tranquillité & la paix. Mais quel est, je vous prie, le dépit assez violent, ou quelle est l'aigreur assez envenimée qui puisse tenir contre les empressemens & les caresses d'un Epoux, ou contre les regards enchanteurs d'une Epouse, qui laisse dire à ses yeux & à son air ce que la modestie ne lui permet pas de demander à haute voix; c'est ainsi que le lit nuptial est le tombeau des querelles domestiques.

J'ajoûte à cela, Mylord, que c'est encore de cette vivacité naturelle du tempérament & de l'instinct, que découle, comme de sa

ſource, cette tendreſſe naturelle des péres pour leurs enfants, tendre gage de leur amour; tendreſſe qui eſt ſi forte que l'on peut dire qu'elle l'emporte ſur tout autre ſentiment, & que rien au monde ne ſçauroit la vaincre. Quel autre principe, je vous prie, pourroit-on donner à l'amour paternel, puiſqu'il ſe fait ſentir dans toute ſa force au moment même de la naiſſance d'un enfant, qui n'offre cependant par lui-même rien que d'informe, de rebutant & de pénible? Quelle n'eſt point la foibleſſe & l'imbecillité de l'homme au moment de ſa naiſſance? à combien de beſoins, d'accidents & de dangers ne ſe trouve-t-il pas expoſé? quels ſecours peut-il tirer de ſon propre fonds, il n'a que les gemiſſements & les pleurs; mais de quel uſage lui ſeroient ſes pleurs impuiſſants, ſi par un effet de la plus ſage méchanique, il n'émouvoit les entrailles d'une tendre mére, juſqu'à la porter à s'oublier elle-même pour prendre ſoin de cette petite créature? Dans cet état des choſes que penſés vous, Mylord, que fuſſent devenus les enfans, ſi l'Auteur de la nature les avoit entiérement abandonnés à l'homme raiſonnable, & s'il n'eut pas fait venir à leur

ſecours

fécours l'homme animal? quels foins, quelles peines & quel tems ne faut-il pas avant qu'un jeune homme foit amené au point de perfection & de maturité, tant à l'égard du corps qu'à l'égard de l'efprit? Qu'auroit-on pû attendre là-deffus de l'homme qui n'agit jamais que pour lui même, fi une fage Providence n'avoit eu un foin tout particulier de le porter à prendre fur foi tout ce travail par un inftinct plus fort mille fois que la raifon? il falloit même balancer toutes fes peines par des plaifirs fi vifs & fi doux qu'ils ferviffent en même tems à l'homme de dédommagement & d'un puiffant éguillon pour l'engager à ce à quoi il ne fe feroit jamais porté fans cela de lui-même & par la feule raifon.

Il eft fi vrai, Mylord, que la nature a mis une forte de proportion entre les plaifirs que l'on trouve dans le Mariage & la peine que les parens font obligés de prendre pour leurs enfans, que comme les petits des animaux font beaucoup plûtôt en état de fe paffer du fecours de ceux qui leur ont donné la vie, que les enfans des hommes, auffi remarque-t-on que les plaifirs de l'amour ne font en général ni auffi vifs ni auffi foutenus chez l'animal que

chez l'homme : on voit même, que par un effet admirable de la sagesse du Créateur, parmi les animaux qui se nourrissent d'herbes, la societé entre le mâle & la femelle ne dure pas plus longtems que le moment même du plaisir, & cela sans doute parce que le lait de la mére est suffisant pour nourrir les petits jusqu'à-ce qu'ils puissent eux-mêmes brouter l'herbe; mais à l'égard des Lions, par exemple, & des autres bêtes carnaciéres, comme la mére ne sauroit de sa proye seule fournir à la subsistance & à l'entretien de ses petits, le mâle a soin de chasser aussi pour eux, & la societé conjugale dure entr'eux aussi longtems qu'il est nécessaire à cet égard; on remarque aussi presque toûjours la même chose dans les oiseaux. N'est-ce pas là une preuve bien sensible que l'Auteur de la nature, en donnant aux animaux un penchant naturel aux plaisirs de l'amour, en a en même tems proportionné le degré de sensibilité à ce qu'exigeoient nécessairement l'avantage & les besoins des petits des différentes espèces, & à la peine que les péres & méres devoient prendre à cet égard.

N'en voilà-t-il pas assez, Mylord, pour

vous

vous faire comprendre tout le secret de la nature, & pour vous faire sentir quels sont les avantages qui reviennent à l'homme de sa constitution naturelle par rapport au plaisir? Cela ne suffit-il pas pour justifier le Créateur à cet égard, & pour apprendre à l'homme, que si d'un côté il peut raisonnablement chercher à satisfaire ses désirs, il ne doit en même tems le faire qu'avec une sage modération; que leur vivacité naturelle ne sauroit l'autoriser à s'y livrer sans mesure, puisqu'il peut les modérer en faisant usage de sa raison, & que c'est d'ailleurs dans des vues bien différentes que la nature leur a donné ce degré de vivacité & de douceur.

Dailleurs, Mylord, quelle sagesse admirable ne remarque-t-on pas dans toute cette œconomie? quel plaisir & quelle satisfaction ne goute point l'homme raisonnable quand il étudie la nature? N'avois-je pas raison de soupçonner que le tempéramment & l'instinct sont un des présens les plus précieux que l'homme ait reçû de l'Auteur de son existence? Ce n'est plus a présent pour moi une simple conjecture, la chose me paroit évidente.

Mais que direz-vous, Mylord, si poussant plus

loin mes réflexions, je vous fais voir qu'entre tous les avantages dont je viens de parler, la constitution de l'homme, par rapport au plaisir, est encore un des fondemens naturels de la société en général & un principe physique de la sociabilité? En effet le Mariage est non seulement comme la pépiniére du genre humain, mais encore il dispose merveilleusement l'homme à la sociabilité. Ce tendre amour des péres pour leurs enfans fait que l'homme, en devenant pére de famille, devient en même tems beaucoup plus propre à remplir les devoirs de Citoyen; ses enfans sont tout autant d'autres lui-même; ce sont des branches d'un même tronc, qui ne font qu'un tout avec lui, & pour lesquelles l'homme ne s'intéresse pas moins que pour soi-même; aussi l'expérience fait elle voir que, toutes choses d'ailleurs égales, ceux-là sont de beaucoup meilleurs Citoyens qui sont péres de plusieurs enfans que ceux qui vivent dans le célibat; c'est que les premiers tiennent à la societé par beaucoup plus de liens; c'est proprement ici une extension d'amour propre; l'on peut donc déja assurer à cet égard que la constitution naturelle de l'homme par rapport au plaisir

de

de l'âmour renferme en elle-même comme les premiéres femences de la fociabilité.

J'ofe même dire, Mylord, que cette difpofition naturelle de l'homme au plaifir, à la confidérer en général, donne à l'ame *un caractére &, pour ainfi dire, une trempe de douceur & d'humanité.* Tout ce qui met les hommes dans une dépendance les uns des autres par rapport à leurs plaifirs, contribue infiniment à donner à leurs mœurs une impreffion de tendreffe & d'humanité, fi néceffaire au bonheur de la fociété en général: auffi a-t-on remarqué, que ces hommes difgraciés de la nature, qui font, pour ainfi dire, morts au moment de leur naiffance, ou les victimes d'une main barbare, font de tous les mortels les plus infociables; gens durs & cruels, incapables de compaffion & inacceffibles à la pitié. Au contraire les naturels les plus durs & les plus farouches deviennent modérés, humains & traitables, dès que l'on peut parvenir à toucher en eux cette partie fenfible & délicate; on vient à bout des paffions mêmes les plus violemment émuës. Ce font là tout autant d'effets heureux du tempérament & du penchant naturel de l'homme,

qui

qui agit, à la vérité, d'une maniére cachée & insensible, mais toûjours également puissante & victorieuse.

Et ne pensés pas, Mylord, que ce ne soit là que de belles idées ou un systême fait à plaisir; il ne me seroit pas difficile de vous faire voir que c'est dans le fait & dans ce qui se passe tous les jours dans le monde que j'ai puisé ces remarques. Lè Roi David, au plus fort de sa colére contre Nabal, dans le tems qu'il avoit juré d'exterminer toute sa maison & qu'il étoit en chemin pour l'exécuter, put-il résister aux représentations & aux priéres d'Abigaïl? Les Sabins si cruellement outragés par les Romains, qui, contre le droit des gens & de l'hospitalité, avoient enlevé leurs filles & leurs femmes, purent-ils conserver leur juste colére & satisfaire leurs ressentimens à la vuë de ces mêmes femmes qui les conjurérent de modérer leurs transports? le combat étoit déja engagé bien avant & très-opiniâtre même au milieu de Rome lorsque les Sabines se jetterent courageusement au milieu des combattans; leurs priéres & leurs larmes suspendent tout d'un coup l'animosité réciproque; un charme

charme secret & puissant fait tomber les armes des mains du Soldat, &, par la plus inopinée résolution, ces deux peuples deviennent amis au moment même où ils cherchoient à se détruire.

L'histoire Romaine me fournit encore un fait très-remarquable sur ce sujet & que je ne sçaurois me résoudre à passer sous silence, c'est celui de *Coriolan*; vous sçavez, Mylord, quel étoit le caractère & quel fut le sort de ce fier Républicain; c'étoit un homme sage, désintéressé, attaché inviolablement à l'observation des Loix, & de la plus haute valeur, mais en même tems dur & impétueux, sévère aux autres comme à lui-même; vous savés comment, après s'être déclaré hautement contre les entreprises des Tribuns, il fut enfin condamné par le peuple à un exil perpétuel; il se retire chez les Volsques, & leur ayant fait prendre les armes contre les Romains, il entre dans les terres de ces derniers; tout plie devant lui; Rome même tremble & se voit en danger; on envoye des députés à *Coriolan* pour le prier de donner la paix à sa patrie, mais ce fut inutilement; nouvelle députation, aussi infructueuse que la prémiére;

le

le Sénat consterné résout d'envoier de troisiémes députés à ce Général inéxorable, & pour mieux réussir, il nomme pour cela les Ministres de la Religion; mais cette troisiéme tentative ne fut pas plus heureuse que les précédentes; Coriolan toûjours inflexible les renvoie. Enfin pour derniére ressource le Sénat députe la mére & la femme même de Coriolan accompagnées d'une infinité d'autres Dames Romaines. Coriolan averti de leur venuë, se prépare à les recevoir avec tout le respect qui leur étoit dû & à ne leur rien accorder d'ailleurs, mais il comptoit sur une dureté dont il ne fut pas capable; cet homme fier, que deux députations du Sénat n'avoient pû fléchir, sur qui les Ministres même des Dieux n'avoient rien pû gagner, n'eut pas plûtôt vû sa mére, sa femme & tout ce cortége touchant des Dames Romaines, que l'esprit de vengeance fit place chez lui aux sentimens de la nature; & le même homme qui avoit résisté aux sollicitations & aux priéres de tout ce qu'il y avoit de considérable dans Rome, ne put tenir un moment contre les supplications & les larmes des femmes Romaines. C'est ainsi, Mylord, que Rome

&

& la République entiére furent sauvées du péril qui les menaçoit, par ces attraits puissants & enchanteurs, & par cet instinct & ces inclinations naturelles qui ont tant de force sur le cœur de l'homme.

Voilà donc quels sont les heureux effets du tempéramment; voilà quelles en sont les influences par raport à la société; ce sont là sans doute les vuës que la Providence s'étoit proposée; ne sont-elles pas toutes dignes de la sagesse du Créateur?

C'est-là, Mylord, ce que j'avois à répondre aux questions que vous m'avez faites; pardonnez moi si je me suis trop étendu sur ces généralités. J'ai cru qu'il étoit nécessaire de bien développer les premiers principes d'un sujet aussi intéressant. J'abuserois de votre patience si j'entreprenois d'entrer dans le détail des questions particuliéres sur le mariage; vous entendez à demi mot & vous ferés aisément vous même l'application de ces principes généraux. Je suis, Mylord, avec la considération la plus sincère & la plus respectueuse &c.

* * *

ARTI-

ARTICLE HUITIEME.

SECOND DIALOGUE SUR L'ELOQUENCE. *

CRANTOR & CLÉON.

CLÉON. Eh bien, Crantor, vous m'avés déja prouvé que l'Eloquence ne peut être où la vérité n'est pas ; vous devés encore me montrer les causes qui ont empêché les Modernes d'atteindre à cet égard les Anciens ; voulés-vous acquitter votre parole ?

CRANTOR. Vous êtes un Créancier bien févére.

CLÉON. Vous êtes un débiteur encor plus solvable.

CRANTOR. Cependant il ne tiendroit qu'à vous de me libérer de ma dette, en examinant vous-même un peu la question.

CLÉON.

* Le premier se trouve dans le Volume précédent.

CLÉON. Il ne s'agit pas ici de ce que je pourrois, mais de ce que vous m'avez promis.

CRANTOR. Je vois bien qu'il n'y a point de quartier à attendre de vous, & que le plus court est de vous satisfaire.

CLÉON. Je vous en aurai de plus la même obligation, que si vous n'acquittiez pas une dette.

CRANTOR. Je vous disois donc, si je ne me trompe, que la seule définition de l'Eloquence nous découvriroit plusieurs causes de la rareté des grands Orateurs parmi les modernes; & premierement; si la plupart de ceux qui ont couru la carriére, n'ont pas sçu ce que c'étoit que l'Eloquence, il n'est pas étonnant qu'ils n'aient pû y atteindre.

CLÉON. Sans doute, ils ont pris pour l'Eloquence ce qui n'en étoit que les apparences; le choix des termes, l'arrondissement des phrases, la hardiesse des figures; au lieu qu'elle n'est que l'expression du vrai rendu dans toute sa beauté & son énergie.

CRANTOR. Voilà ce qu'on appelle repeter sa leçon en Maître; mais 2°., s'il faut, pour être éloquent, parler pour la vérité, ou la pein-

peindre, & que la vérité soit la chose du monde la moins fêtée dans ce siécle, il s'ensuit qu'il doit y avoir très-peu d'Eloquence.

CLÉON. Mais est-il bien certain que la vérité soit moins prisée dans ce siécle que dans tout autre ? il me semble que ce sont les passions qui cherchent à l'offusquer, & que les passions ont régné de tout tems.

CRANTOR. De tout tems en effet il y a eu des passions; mais pour cela les passions n'ont pas eu si beau jeu dans tous les tems; il s'en faut bien, par exemple, que des peuples grossiers soient si habiles à se faire illusion à eux-mêmes sur leurs vices & sur leurs vertus que les peuples sçavans & polis, tel que le notre; & pour vous dire là-dessus toute ma pensée, je ne crois pas qu'il y ait de passion si féconde en erreurs que la manie du bel-esprit.

CLÉON. Vous n'êtes pas partisan du bel esprit, je le sçais, mais je vous prie, comment trouvez-vous qu'il nuise si fort à l'étude de la vérité ?

CRANTOR. Il en détruit le goût, il en détruit les moïens; qu'a à faire de la vérité un homme à saillies ? Ne lui suffit-il pas de

pein-

peindre en groteſque ? Plus il défigurera les objets, plus il s'aſſurera les éloges. Sophiſmes, impiétés, menſonges, tout n'eſt-il pas reçu & gouté, pourvu qu'il paroiſſe avec une tournure galante ? N'eſt-on pas admis à égorger, pour ainſi dire, les vertus, du poignard du ridicule, & à badiner des vices les plus honteux, pourvu qu'on le faſſe d'une main legère & déterminée ? Ajoutez à cela que pour trouver la vérité, il faut chercher comme en tâtonnant, ſuivre pas à pas la veine dans la mine, ſe défier de la premiére vuë, revenir ſur ſes jugemens; quel rôle pour un bel-eſprit, qui voit d'un coup-d'œil le fort & le fin des choſes, qui juge, tranche, prononce, & mettra à peine dix minutes à décider toutes les queſtions dont Ciceron mit peut-être dix mois à Tuſcule à bien éclaircir l'état.

CLÉON. Je ne connois pas trop l'eſpèce de volatiles que vous venez de dépeindre; je ſçais qu'on ne peut compter leurs bavardiſes, parce qu'on ne peut compter leurs paroles; mais j'eſpère que vous ne confondez pas avec ces machines parlantes nos véritables Sçavans.

CRANTOR. J'avoue que vous en avez qui leur ſont très-ſupérieurs; mais, croïez-moi, quand on eſt ſûr de plaire à une Nation

tion avec de l'ésprit, il est à craindre que les meilleurs génies ne cultivent un peu le leur aux dépens du jugement; & si vous en doutez, je vous montrerai mes craintes réalisées.

CLÉON. Je suis prêt à vous entendre.

CRANTOR. N'avez-vous pas vû des plumes célébres défendre de nos jours le luxe?

CLÉON. Il est vrai.

CRANTOR. D'où vient cela, sinon de l'habitude malheureuse qu'on a contractée de ne jetter sur les choses qu'un coup-d'œil superficiel & rapide? On a vu que les arts de luxe attiroient chez la Nation l'or des étrangers, & l'on n'a pas vu que ces mêmes arts augmentoient encor plus ses dépenses que ses profits; on a vu que l'on avoit plus d'Artistes, & l'on n'a pas vu que l'on avoit moins de laboureurs; on a vu que le luxe des Grands faisoit subsister mille misérables, & l'on n'a pas vu qu'il entraînoit ces mêmes Grands à des Banqueroutes qui jettoient dans l'indigence dix mille personnes.

CLÉON. J'en conviens, mais ceci n'est qu'un cas particulier.

CRANTOR. J'en ai un autre à vous offrir qui l'est moins. Abstraction faite du sérieux de

de la matiére, n'eſt-ce pas quelque choſe de tout-à-fait riſible & digne de pitié, que la maniére dont on a attaqué la Religion dans ce ſiécle ? Au lieu de ſuivre les argumens des Chrêtiens, & de les pulvériſer l'un après l'autre, comme auroient fait de braves lutteurs, l'un s'eſt jetté ſur des dattes, l'autre ſur des généalogies, celui-ci ſur des calculs, celui-là ſur des Variantes indifférentes, nées de quelques tranſpoſitions de points ; ne voilà-t-il pas de terribles coups portés au Chriſtianiſme ?

CLÉON. Il ſemble en effet que ſi les preuves poſitives de la vérité ſont foibles, il devroit être aiſé de les renverſer ; & ſi elles ſont ſolides, on les devroit reſpecter.

CRANTOR. Tous ces Champions du Déiſme ont cru cependant avoir forcé l'ennemi dans ſon camp, pour avoir eu l'aſſurançe d'y venir tirer un coup de piſtolet ; comme ſi l'on pouvoit nier l'exiſtence du Soleil, parce qu'il a des taches, ou qu'on put l'obſcurcir en jettant en l'air contre lui un grain de pouſſiére. Mais, pour en revenir à notre ſujet, concluons de tout ceci, que ſi notre âge a produit tant d'écrits vuides de choſes, ou remplis de petits raiſonnemens, c'eſt qu'on ne ſe donne pas le loiſir

 d'ap-

d'approfondir son sujet, & l'on ne s'en donne pas le loisir, parce que le vernis suffit pour plaire à la génération présente, & qu'on a oublié ce grand axiome du Législateur du Parnasse François.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

CLÉON. Vous m'ébranlez presque.

CRANTOR. Ecoutez donc, & rendez-vous tout-à-fait. Vous avez sans doute ouï parler de cette Chambre souterraine que s'étoit fait bâtir Démosthène, où il passoit des trois mois entiers à travailler ses harangues; pensez-vous qu'il emploiat tout ce tems à limer & à cadencer ses phrases? Non sans doute; mais ce grand homme, & pour dire encore plus, ce grand Citoyen, trouvoit dans ce séjour ténébreux toute la tranquillité nécessaire pour envisager sous toutes ses faces l'état des affaires de sa République; il se transportoit de là dans le Conseil, & jusques dans la tête de Philippe; il y voioit éclore ses trames, ses détours, ses ruses; il les prophétisoit à Athénes depuis la Tribûne, & les faisoit avorter avant leur naissance. Mais au lieu de cette retraite, supposons que cet Orateur eut été

un

un de nos Sçavans à la mode, qui allât dîner chez Mr. le Marquis, & souper chez Me. la Comtesse, qui hantât, en un mot, la bonne Compagnie, & fit par-tout assaut d'esprit, croyez-vous que sa renommée, loin de venir jusqu'à nous, n'eut pas eu peine à percer sa tribu ? N'en doutez point, Cléon, la nature donne l'imagination, mais c'est au recueillement à la changer en génie.

CLÉON. Vous me faites baisser pavillon, mais permettez-moi de vous dire aussi quelque chose à la décharge de nos Lettrés; l'éloquence menoit à tout dans Athènes & dans Rome, chez nous elle ne méne à rien.

CRANTOR. Votre réflexion est très-juste, & certainement ce n'est pas là une des moindres causes de l'infériorité des Orateurs modernes, si l'Eloquence faisoit aujourd'hui les Ambassadeurs & les Chanceliers, on verroit s'élever des hommes capables de représenter les Rois & de défendre les peuples; mais comment les produiroit une Nation, qui, si Démosthène & Ciceron renaissoient, ne donneroit pas, sans argent, une Place au Parlement, ou une Intendance à ces hommes, dont l'un reçut une couronne d'Athènes, &

 l'autre

l'autre de Rome le dépot du Sceptre du monde?

CLÉON. Ne pouvant être admis au Conseil des Dieux, nos Sçavans cherchent donc à être du moins admis à leur table.

CRANTOR. On pourroit le leur pardonner, si la plûpart n'y étoient à peu près sur le même pié qu'y étoient jadis les bouffons.

CLÉON. Mais suivons notre Thèse; l'infériorité des Modernes n'a-t-elle point d'autres causes que celles que vous avés indiquées, sçavoir l'ignorance de ce qu'est la vraie Eloquence, la manie du bel esprit, & le peu de récompenses accordées aux grands talens?

CRANTOR. Il en est une quatriéme aussi fatale que les autres. Non seulement on se fait de fausses idées de l'Eloquence; non seulement la fureur d'avoir & de montrer de l'esprit, éteint l'amour de la vérité; non seulement la découverte de cette vérité ne procure point d'avantages, on court même des risques à l'annoncer gratuitement; mais ceci tient au principe reçu, quoique peut-être assez mal compris, que le sort des Lettres suit celui des Empires.

CLÉON. On veut dire, je présume, que les Sciences pour fleurir n'ont besoin que de la pro-

tection

tection du Prince, comme au-contraire elles languissent sous un Monarque ignorant.

CRANTOR. Ce n'est pas tout-à-fait cela; & puisque l'occasion s'en présente, je vous dirai qu'à mon avis on s'abuse beaucoup sur les effets de la protection que les Rois accordent aux Lettres; on s'imagine que rien n'est plus propre à accélérer leurs progrès que les bienfaits accumulés sur ceux qui les cultivent; en conséquence on a brulé toute une Arabie d'encens à l'honneur de ceux qui ont pensionné les Sçavans, & l'on n'a pas compris que ces pensions étoient des ailes, à la vérité, pour l'esprit, mais fort souvent des chaines pour le génie.

CLÉON. Vous ne voulez donc pas que les Princes protégent les grands Ecrivains.

CRANTOR. Je veux qu'ils les protégent, qu'ils les honorent, qu'ils les attirent auprès d'eux, qu'ils leur donnent leur confiance, & reçoivent leurs avis; mais je ne veux point qu'ils les enrichissent, comme si la vérité pouvoit se païer; il n'y a pour les Auteurs qui ont dit de belles choses de récompense digne d'eux, que le pouvoir d'en faire.

CLÉON. Mais un Prince ne peut-il recompenser les talens sans les entraver?

CRAN-

CRANTOR. Oui, s'il eſt un Tite ou un Antonin ; comme il ne feroit rien que de louable, pourquoi gêneroit-il la liberté des Ecrivains ? S'ils ſont véridiques, ils n'auront que du bien à en dire ; s'ils calomnient, la voix publique s'élévera auſſi-tôt contr'eux ; mais combien de Rois ont protégé les Lettres, qui n'étoient ni des Trajans, ni des M. Auréles ! Créſus, Alexandre, Auguſte, Louis XIV. &c.

CLÉON. Oui, le premier accueillit Eſope, & ſe dégoûta bientôt de Solon ; le ſecond fit mourir Calliſthènes ; le troiſiéme aſſervit ſa Patrie ; le quatriéme s'eſt fait juſtement reprocher la vie de Fénelon & la mort de Racine.

CRANTOR. En deux mots, mon cher Cléon, la plupart de ces Rois Philologues veulent des Homéres, & étouffent, autant qu'il eſt en eux, les Tacites.

CLÉON. Vous feriez donc de l'avis de ceux qui prétendent que la Démocratie eſt plus favorable à l'Eloquence que la Monarchie ?

CRANTOR. Sans contredit ; Athénes & Rome étoient libres, quand Démoſthéne & Ciceron y faiſoient entendre les chefs-d'œuvre de leur Eloquence ; pourquoi n'en vit-on plus

ſous

ſous les Rois de Macédoine & ſous les Céſars? c'eſt qu'on penſe rarement de grandes choſes, quand on court de grands riſques à les dire; le même pouvoir qui lie la langue, abatardit auſſi l'ame; on ne conçoit pas, quand on n'a pas la liberté d'enfanter.

CLÉON. J'apporterois en confirmation de ce que vous dites ce qu'on nous aſſure d'un peuple rival & voiſin, qu'on entend dans ſon Parlement des morceaux dignes des beaux jours de la Gréce & de l'Italie.

CRANTOR. C'eſt que non ſeulement le talent y a toute liberté de ſe déploïer, il y eſt encore un moïen preſque infaillible de ſe faire reſpecter & avancer.

CLÉON. Mais vous n'entendés pas comme moi le principe, que le ſort des Lettres eſt attaché à celui des Empires; voulés-vous bien m'apprendre comment vous le concevés?

CRANTOR. J'entens que chez un peuple qui proſpére & qui s'eléve, les Lettres doivent fleurir, & qu'au-contraire elles doivent dépérir chez une Nation qui baiſſe.

CLÉON. Sur quoi établiſſés-vous cette identité?

CRANTOR. Sur ma définition de l'Eloquen-

quence; l'Eloquence, avons-nous dit, est le talent de parler pour la vérité, &c.: si je vous prouve que la vérité est bien reçue chez un peuple florissant, qu'elle est au-contraire négligée & redoutée par un peuple qui déchoit, ne vous aurai-je pas prouvé par-là-même que le premier doit avoir des Orateurs & non l'autre?

CLÉON. Prouvés-moi qu'un peuple florissant doit aimer la vérité? Il me semble au-contraire que la prospérité engendre l'orgueil, & que l'orgueil fait d'ordinaire fort mal les honneurs de chez lui à la vérité.

CRANTOR. Vous avés fort raison; aussi par peuple florissant n'entends-je pas celui qui est au haut de sa rouë, point auquel la tête lui tourne aisément; j'entens celui qui, laborieux, économe, frugal, ambitieux peut-être, cherche avec passion les moïens d'augmenter ses ressources & sa puissance; & je dis que le même ressort, la même force d'ame, qui détermine chaque particulier à sacrifier au bien général ses richesses, ses passions, sa vie, le porte aussi à écouter ceux qui par leur habileté peuvent contribuer à l'avantage commun; il souffre sans peine d'être contredit, il recon-

reconnoit ses erreurs, les confesse & les repare.

CLÉON. Je comprens qu'ensuite les avis de l'Orateur, couronnés par les succès doivent lui donner un prodigieux ascendant sur le peuple.

CRANTOR. Ajoutés que cet ascendant flatteur, excitant la plus vive émulation dans tous les esprits, leur fait faire à tous les plus grands efforts pour se surpasser réciproquement; & c'est de cette tension générale au grand & au beau que nait la sublime Eloquence; les Eschiles font des Démosthénes, les Hortenses font des Cicerons.

CLÉON. Et pourquoi un peuple qui déchoit, néglige-t-il ou craint-il la vérité?

CRANTOR. Un peuple ne déchoit que par sa mollesse, son oisiveté, son indifférence pour le bien public; or la même lâcheté d'ame qui engendre tous ces vices, fait rejetter aussi la lumiére, des uns, parce qu'ils ne veulent pas se réformer, des autres, parce qu'ils trouvent leur intérêt particulier dans la corruption & l'ignorance publique.

GENEVE.

* * * * *

ARTI-

ARTICLE NEUVIEME.

L'ELEPHANT DANS LA LUNE.*

UNe ſavante Société qui eſt, dit-on, la gloire d'une Nation étrangére, réſolut un jour de porter ſes regards juſques dans le fond de la Lune, d'y fureter dans tous les coins & recoins, de paſſer en revûe toutes ſes richeſſes, d'en arpenter toutes les terres, & d'en donner des cartes exactes pour y envoyer des Colonies, & s'y établir avantageuſement. Elle s'étoit déterminée à cette fameuſe expédition, en conſéquence des découvertes ſublimes de Kepler. Ainſi le jour pris, l'heure fixée, le lieu marqué, & la Lune étant dans ſon plein, le majeſtueux inſtrument eſt dreſſé; le Ciel eſt auſſi-tôt aſſailli par la docte troupe, & chacun

* Traduit de l'Anglois. C'eſt une ſatire du fameux Butler, contre la Société Royale de Londres, qui ne mérita pas d'abord la réputation qu'elle s'eſt acquiſe dans la ſuite.

chacun veut être le prémier à faire le saut périlleux dans la Lune. Cependant pour procéder avec ordre, on céda cet honneur à celui qui avoit plus de confiance dans ses lumiéres, & plus de fermeté dans ses décisions. Mais à peine ce grave Philosophe eut-il porté sa vûe dans l'immense lunette, qu'il fit un cri effrayant. Il y revint plusieurs fois, toûjours avec le même trouble. La sçavante troupe étoit dans la plus grande surprise, & attendoit avec impatience le résultat de cette observation extraordinaire, lorsque l'observateur s'écria: *Quel prodige! mes amis; ce globe ravissant, cette Lune, l'objet de nos vœux les plus ardens, est en proye à toutes les horreurs de la guerre. Je vois des Armées formidables qui sont aux mains; je vois de part & d'autre des milliers de combattans tomber dans la poussiére; voilà leur sang qui coule à gros bouillons. Venés & voyés par vous mêmes, sans perdre de tems.*

A ces mots, le plus illustre du Corps, qui s'étoit distingué par des découvertes importantes en Optique, s'approche de l'instrument: *Bonne nouvelle, Messieurs*, dit-il, *l'Ennemi a pris la fuite, la bataille est gagnée, & tout*

sera

sera tranquille dans l'instant. Il régala ensuite la compagnie d'une foule de réflexions sçavantes sur l'origine, les mœurs & le caractére des Peuples qui venoient de remporter la victoire. Tandis que cet habile homme se livroit à ses réfléxions, un des confréres qui connoissoit la Lune à fond, s'avisa de lorgner à son tour: mais aussi-tôt il recula plein d'horreur & d'effroi. *Oh! Ciel, s'écriat-il, que vois-je, un Eléphant dans la lune!* Chacun à l'instant voulut considérer un Phénoméne si rare & si curieux. On ne peut exprimer quels furent, à cette vûe, les transports de cette célébre Assemblée.

L'on vit alors se lever majestueusement un Personnage célébre par le talent merveilleux qu'il avoit d'annoblir tous les sujets, de relever les moindres choses par les tours les plus sublimes, de transformer les cirons en Montagnes, & de manier avec une dextérité admirable la pompeuse figure de l'Hyperbole. Il jetta d'abord sur le Sénat Académique un regard de protection; après quoi il s'exprima dans ces termes. *Très-illustres & excellens Confréres, mes chers amis; voici donc l'heureux tems arrivé, où toutes nos peines, nos veilles,*

nos

nos recherches sont couronnées du succès le plus éclatant; & que, grace à cette seule découverte, nous sommes en possession d'un nouveau monde, & les souverains légitimes de la Lune, cette planette charmante, où tous nos prédécesseurs ont vû échouer toutes les forces de leur génie, & qui a dérangé tant de têtes anciennes & modernes. Le bruit de notre découverte va confondre tous nos Ennemis, faire pâlir nos curieux, désespérer la satyre, & porter notre renommée jusqu'aux extrémités de la Terre. Mais afin d'en conserver le souvenir, & d'éterniser, pour ainsi dire, notre gloire, j'opine que cette illustre Compagnie fasse inscrire sans délai, cet événement mémorable sur ses régistres, & que chacun de nous y appose sa signature autentique, comme témoin oculaire; nous engageant de plus à certifier cet acte solemnel par le Serment, toutes les fois que nous en serons requis.

L'Orateur ayant achevé de parler, toute l'Assemblée applaudit, & ordonna que l'Acte seroit dressé & publié incessamment pour la satisfaction de la Nation entiére. Mais, ô vicissitude des choses sublunaires! tandis que tous ces Sages vénérables se livroient aux transports d'une joye pure & tranquille, l'un d'en-

d'entr'eux vint leur apprendre un incident prodigieux qu'il venoit, dit-il, d'appercevoir dans la Lune; c'est que l'Eléphant céleste avoit passé comme un éclair du couchant au levant, & traversé d'un seul bond le corps immense de la Lune. A ces mots, la plume tomba des mains du Secretaire, le Président pâlit & chancella dans sa chaise curule, & tout le Sénat lettré perdit la tramontane. On se remit néanmoins de cette premiére surprise; & il fut conclu & arrêté que le fait n'en seroit pas moins tenu certain, & que l'on prendroit tout le soin possible pour le justifier.

Cependant un des plus subtils raisonneurs de la Compagnie se leva dans le même tems, & la pria de considérer que quelque étrange que fût ce prodige, on n'étoit nullement fondé à le révoquer en doute; que personne n'étoit en état d'assigner des bornes aux opérations de la nature, & qu'elle suivoit peut-être d'autres loix dans la Lune que sur la Terre, d'autant plus qu'elle se plait beaucoup dans la variété. Un autre Docteur & célébre Ecrivain reprit aussi-tôt la parole, & s'adressant à celui qui venoit de faire des réflexions aussi justes: *Je suis entiérement de votre avis, mon docte confrére,*

frére, lui dit-il, *& je n'y ajouterai qu'une seule idée qui me paroit une démonſtration. Nos Aſtronomes ſoutiennent aujourd'hui que la Terre & la Lune ſe meuvent chacune de leur côté : il y a donc toute apparence que notre Eléphant n'a pas bougé de ſa place, & que la Terre ou la Lune ont fait ſimplement volte-face, lorſqu'il a ſauté de l'Occident à l'Orient; & cela forme une preuve bien autentique de l'hypothèſe nouvelle.*

On applaudit généralement à ces importantes diſcuſſions, & la joye brilla dans tous les yeux. Tandis que ces grands Perſonnages s'occupoient à dreſſer les actes des merveilles qu'ils avoient vûes, leurs petits Domeſtiques, curieux comme des Singes, voulurent auſſi lorgner la Lune à leur tour. Mais quelle fut leur ſurpriſe, lorſque l'un d'entr'eux vit dans la Lunette un petit animal qui ſe promenoit, & qui reſſembloit aſſez à une Souris.

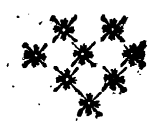
A peine cette nouvelle eut-elle pénétré dans la ſalle Académique, que tout le monde fut frappé comme d'un coup de foudre; les viſages s'allongérent, les Sages reſtérent immobiles, les Raiſonneurs s'évanoüirent, les Régiſtres ſignés & ſcélés tombérent dans la pouſſiére;

siére : on ne vit jamais tant de désordre, & une si grande consternation. Il se trouva cependant un grand Dissertateur sur les Rats, les Crapauds, les Grenouilles, les Souris, qui ramenant de la voix & du geste ses tristes Confréres, leur parla en ces termes : *Messieurs ; comme cette nouvelle découverte d'une Souris au lieu d'un Elephant est incontestablement de mon ressort, je me flatte qu'aucun de vous ne m'en disputera l'examen auquel je vai procéder incontinent ; & comme la licence que se sont donnée nos inférieurs, de vérifier par eux-mêmes nos sçavantes observations, vient de nous jetter dans tous ces embarras, j'opine que desormais il soit defendu à qui que ce soit de vouloir être plus sage & plus curieux qu'il ne faut, & que chacun des membres de notre Société se borne à ce qui est de sa compétence, sans empiéter jamais sur les fonctions d'autrui.*

Toute l'Assemblée souscrivit à cette proposition qui fut à l'instant enrégistrée pour passer en règlement perpétuel ; après quoi on se transporta en corps auprès du grand instrument, & chacun y jetta à son tour ses avides regards. Les uns jurérent qu'ils voyoient toujours la même chose, un véritable Elephant, & qu'ils

se

ſe feroient *échiner* pour le ſoutenir. D'autres parurent chanceller dans leur opinion, & s'en prendre à la foibleſſe de leur vûe; de ſorte que cette habile compagnie ne ſçavoit plus que réſoudre entre la Souris & l'Eléphant. On propoſa même d'aller aux voix, ou de tirer au ſort pour décider quel étoit celui de ces deux Animaux que l'on voyoit. On ſe détermina enfin à démonter la machine pour contenter certains incrédules qui vouloient toûjours des faits & des expériences. Mais à peine cela fut-il fait, qu'il partit comme un éclair du fond de la Lunette, eh quoi? Une Souris: & quoi encore, un Eléphant? Non, mais une fourmilliére de Mouches, Moucherons, & de petits inſectes qui tous avoient combattu dans la Lune avec tant de valeur. Ce ſpectacle comique fit éclater de rire tous les ſpectateurs, & la docte troupe confondue s'enfuit au plus vite.



ARTICLE DIXIEME.

REFLEXIONS

Sur ce qu'on appelle *une bonne espèce d'Homme.* *

EN parlant d'une personne qui n'a point de vices frappans, on se sert ordinairement de cette phrase, c'est *une bonne espéce d'homme*; mais on trouve une multitude de ces *bonnes espéces d'homme*, qui sont plus importuns, & plus incommodes, que ne l'est un essain de cousins dans les rideaux d'un lit.

On appelle quelquefois une *bonne espèce d'homme*, celui qui par petitesse d'esprit, & faute d'éducation, croit que toutes les actions qui ne tendent pas à quelque fin pieuse, & vertueuse, sont blamables & criminelles. Il se prescrit à lui-même des règles de conduite, & censure ceux qui différent de lui, comme manquant de moeurs & de Religion. Se promener

* Traduit de l'Anglois.

mener le dimanche, ou prendre une gazette, c'eſt offenſer le Ciel. J'ai entendu reprimander ſévèrement une jeune Dame, parce qu'elle liſoit le Spectateur ce jour-là; & j'ai ouï prédire à un enfant de huit ans, qu'il ſeroit certainement un Athée, parce qu'il avoit écrit le nom de Dieu avec un petit d, & celui du Diable avec un grand. Suivant cette bonne eſpèce d'hommes, dire »Dieu me béniſſe, c'eſt tranſgreſſer le troiſiéme Commandement, & quand on dit, »*ſur ma parole*, une telle »choſe eſt vraie, ou fauſſe», c'eſt un ſerment dans les formes.

C'eſt à de pareilles gens qu'on doit attribuer en partie l'incrédulité de quelques perſonnes. Pour éviter une extrémité, on ſe jette dans une autre, & parce que l'un croit trop, l'autre ſe détermine à ne rien croire du tout.

Durant l'uſurpation de Cromwell, toute la Nation ne faiſoit que chanter les Pſeaumes: c'eſt la meilleure raiſon qu'on puiſſe donner de ce déluge de chanſons obſcénes qui inonda le Royaume, au rétabliſſement de Charles II.; car quoique le Roi & ſes Courtiſans travaillaſſent ſans relâche à faire régner la débauche, & que tout le monde ſache combien chacun

eſt porté à copier les Courtiſans, ils auroient eu bien de la peine à débaucher tout le Royaume, s'il n'avoit pas été une Nation d'Enthouſiaſtes.

Une autre *bonne eſpèce d'hommes*, quoique moins dangereuſe, ce ſont ceux, qui en toute occaſion, ou ſans occaſion, vous tourmentent par leurs avis. Ce grave perſonnage qui ayant ſurvécu à ſes paſſions, ou qui n'en ayant jamais eu aucune, dirige toutes ſes actions ſelon les règles de la prudence, va chez vous le matin, s'affliger de ce que vous appellez vos amis des gens qui vous ont retenus hier au ſoir au cabaret, jusqu'après onze heures. Il vous parle d'une perſonne de ſa connoiſſance, âgée de cent & deux ans, qui n'a jamais été debout après le coucher du ſoleil, ni au lit après ſon lever. Il vous apprend quels ſont les mets les plus aiſez à digérer, vous preſcrit des gruaux pour votre déjeuner, & harangue ſur le poiſon des ragouts. Il connoit une perſonne qui a pris la fièvre pour avoir été ſur l'eau; & il pourroit vous nommer une jeune Dame qui a un rhumatiſme univerſel pour avoir porté une toile des Indes au milieu d'Octobre. Si dans une entrevuë avec

des

des amis vous avez bû un verre de trop, il vous parle d'hydropisie & d'inflammations, & s'étonne qu'on puisse acheter le soir un plaisir, aux risques d'avoir mal à la tête le matin. Je conviendrai volontiers qu'un tel homme peut être une bonne espèce d'homme, & qu'il est possible qu'il donne ses avis par pure humanité; mais, sans être un Avocat de l'intempérance, je ne puis m'enpêcher de penser, que si la prudence étoit superstitieuse, la vie pourroit souvent paroitre fort insipide.

Une troisième *bonne espèce d'hommes*, ce sont ceux qui vont vous voir tous les jours pour vous raconter ce que les gens disent de vous; comme par exemple, » Mr. Nokes célébra vos louanges avec beaucoup de chaleur, » & ce Mr. Stiles étoit de son avis: mais ce » Mr. Roe, & cette Me. Doe, qui, pour le » dire en passant, font profession d'être vos » amis, venoient sans cesse avec un de leurs » MAIS malicieux. Mais ils sont comme le reste » du monde. Vous avez mille ennemis, quoi» que vous ne fassiez rien pour vous en attirer. » Je ne comprens pas ce qui pouvoit enga» ger Mr.... à tomber sur votre friperie avec » tant de violence en présence de Lady B. Mais

» Mais, avec cela, entendre Mr. C. & Miſs D.
» qui vous ont tant d'obligations, ſe joindre
» à eux pour vous déchirer, c'eſt, je vous
» l'avouë, à quoi je ne m'attendois pas. Mais
» il n'y a point de ſincérité parmi les hommes;
» & je crois en vérité que vous n'avez pas
» un ſeul ami dans le monde, excepté moi.»
Mon homme continuë ainſi non ſeulement à
vous humilier à vos propres yeux, mais encore
à vous priver de la plus douce ſatisfaction de
la vie, celle de penſer que vous jouïſſez de
l'eſtime de ceux avec qui vous vivez. Si vous
avez quelque caractère public, que le Ciel
ait pitié de vous! car à moins que vous ne
vous bouchiez les oreilles pour ne pas entendre
les croaſſemens de ces corbeaux, vous ne
pouvez qu'être malheureux. Il y a fort peu
de bonnes eſpèces d'homme, qui ſoient plus
pernicieux que ceux-là; car comme preſque
tout le monde eſt curieux de ſavoir ce que les
autres penſent de lui, il écoutera continuellement
les mauvais diſcours qu'on tient ſur ſon
compte, juſqu'à ce qu'il en vienne à déteſter
ſon eſpèce. C'eſt par cette raiſon que la diſſimulation
doit ſouvent être miſe au rang des
vertus, car ſi tous ceux qui vous connoiſſent,
au

au lieu de vous aſſûrer de leur eſtime & de leur conſidération, vous déclaroient qu'ils ne tiennent pas plus de compte de vous, que d'un fêtu, (ce qui de vingt fois eſt vrai dix-neuf) les motifs à la bienveuillance pour les autres hommes ſeroient entièrement détruits; & quoique le Chriſtianiſme nous ordonne d'aimer ceux qui nous haïſſent, je ſerois fort embaraſſé à nommer un homme de ma connoiſſance qui ſoit aſſez Chrétien pour pratiquer ce précepte.

Une quatriéme *bonne eſpèce d'hommes*, ce ſont les gens *Cérémonieux*. Mais comme ce caractère à été peint d'après Nature par un de mes Correſpondans qui en a ſenti les inconvéniens, je le donnerai à mes Lecteurs dans ſes propres termes.

A Mr. FITZ-ADAM.

Je ſuis dans une cotterie d'honnêtes gens de la Cité, qui s'aſſemblent une fois la ſemaine pour oublier leurs ſoucis, & pour ſe livrer à une joye innocente. Chacun de nous chante ordinairement ſa chanſon, ou raconte ſon hiſtoire pour amuſer ſes amis, & nous nous égayons ſans malice aux dépens les uns des au-

 tres.

tres. Mais toute notre gayeté s'est évanouïe depuis quelque tems, par l'admission d'un nouveau membre qui paroit avoir reçu une belle éducation. Il faut que vous sachiez qu'il est notre supérieur du côté de la Fortune, ce qui fait que nous lui montrons beaucoup de respect. Quand il entre dans notre chambre d'assemblée, nous nous levons tous, & ce n'est qu'après avoir fait son compliment à chacun de nous séparément, & nous avoir tenus debout pendant un quart d'heure, qu'il nous supplie de nous asseoir. Alors il se flatte que nous nous portons tous parfaitement bien, & que nous n'avons point attrapé de rhume, il y a huit jours, en retournant de la cotterie au logis, car il faisoit du brouillard, ou de la pluye, ou bien l'air étoit froid, ou il y avoit quelqu'autre chose, qui l'avoit mis en grande peine jusqu'à ce qu'il nous eût revus. Après que nous lui avons tous fait notre révérence, & que nous l'avons assûré que nous nous portons excessivement bien, il commence à s'informer de nos femmes & de nos familles. Il est toûjours si malheureux qu'il a oublié le nombre & les noms de nos enfans, & dont il demande pardon de tout son cœur, espérant que les chères

chères petites Créatures qu'il n'a pas le bonheur de connoitre voudront bien excuser son manque de mémoire. Il se passe environ une heure avant que cette Cérémonie soit finie, après quoi, comme il est le plus considérable de la cotterie, le savoir-vivre exige qu'il entretienne la conversation; & pour dire la vérité, depuis qu'il a été reçu dans notre société, aucun de nous n'a le mot à dire, à moins que ce ne soit pour répondre à ses questions. Alors il nous fait l'histoire d'un diner chez Lady Fidsad, où étoient Mylord & Milady Lavender, Sir Nicolas Picktooth, & un Monde de gens polis. Il nous nomme tous les plats dans l'ordre selon lequel ils étoient servis; il nous dit comment chacun étoit placé, les complimens qui se sont faits, en un mot tout ce qui s'étoit dit, qui, quoiqu'on puisse l'appeller une conversation polie, est cependant la plus pesante que j'aye ouï de ma vie. Dans ce tems-là nous commençons tous à regarder nos montres; on fait venir la carte, & après une dispute d'environ trois minutes, à qui sortira le dernier, nous retournons chacun chez nous.

Voilà, Monsieur, la vraye histoire de notre jadis

jadis joyeuſe cotterie; comme il n'eſt pas impoſſible que ce Cavalier poli ſoit un des Lecteurs de vos feuilles, j'ai pris la liberté de vous écrire cette lettre, vous ſuppliant de la publier; car avec autant de ſavoir-vivre qu'il en a ſans doute, il s'exclura lui-même de notre ſociété, quand il ſaura combien il nous a rendus malheureux.

Je ſuis, &c.



ARTI

ARTICLE ONZIEME.

L'HOMME D'HONNEUR.*

QUoique je commence à vieillir, je ne me sens point encore de mauvaise humeur contre mon siécle. J'y vois, si l'on veut, des folies nouvelles, mais ce sont à peu-près depuis le commencement du monde les mêmes semences de vice & de vertu que les modes font varier, selon le climat, l'éducation & le concours de mille causes. Les vices & les vertus se polissent & s'adoucissent par les façons. Les uns sont moins barbares, & les autres moins rudes. Il y a plus de fourberie aujourd'hui qu'autrefois, mais comme elle est encore mieux distribuée que la force, il y a moins d'inégalité réelle parmi les hommes. Pourvû que l'on s'entende, qu'importe que la signification des mots change tous les jours?

Nos

* Traduit de l'Anglois.

Nos ayeux, par exemple, avoient une idée singuliére de l'honneur; ils l'élevoient au-dessus du devoir. C'étoit, à les entendre, un composé de sentimens de vertu, de justice & de vérité, qui ne s'arrêtoit pas aux obligations que prescrivent les loix. Un homme d'honneur, disoient-ils, est celui qui met de la magnanimité dans toutes ses actions: homme & Citoyen, il est généreux à ces deux titres; il donne lorsqu'il peut refuser sans injustice; il pardonne lorsqu'il peut se venger avec applaudissement. La crainte ou l'espérance ne sont pas ses motifs; il n'a pas besoin d'exemples, & ne reçoit de leçons que de ses propres sentimens. Son cœur est un oracle plus sur que celui des loix, qui formées pour un peuple composé d'ames communes, servent plutôt de frein aux vices, que d'encouragement à la vertu.

Telle étoit l'opinion de nos prémiers Péres sur l'honneur; mais elle étoit trop compliquée & trop chargée. Les Romains réstreignirent l'honneur au mépris des périls & de la mort pour le service de la patrie. Cette distinction étoit encore trop rafinée. Les Conquérans qui leur succédérent, les Goths & les Vandales

ſes qui les ſubjuguérent, ſimplifiérent l'idée de l'honneur en le réduiſant au courage de ſe battre, en toute occaſion, ſans diſcernement. On s'eſt ennuyé de ce ſiſtême un peu meurtrier; & la politeſſe ingénieuſe de notre ſiécle a modifié cette ſimplicité brutale.

Un Gentilhomme, ou un homme d'honneur, termes ſynonimes aujourd'hui, doit être toûjours prêt à ſe battre. Autrefois il falloit attaquer, il ſuffit à préſent de ne pas reculer. Cependant, quand par étourderie ou par brutalité il provoqueroit, il n'en ſeroit que plus Gentilhomme.

Il peut mentir ouvertement, pourvû qu'on ne l'en accuſe pas; car ce n'eſt pas le menſonge, mais le reproche qui le déshonore. Alors il prouve, à la pointe de l'épée, ou le piſtolet à la main, qu'il eſt véridique; & meurt ou tue en tout honneur.

Il peut courageuſement maltraiter & faire mourir de faim ſa femme, ſes filles & ſes ſœurs; ſéduire celles de ſon voiſin & même de ſon ami; parce que, comme l'a très-judicieuſement prononcé le Chevalier Jean *Brute*, il porte l'épée.

Les loix de l'honneur ne peuvent l'obliger à payer ſes marchands ou ſes domeſtiques; c'eſt une troupe de coquins qui ne ſont pas faits

faits pour importuner un Gentilhomme. Mais il faut qu'il paye à d'honnêtes fripons les dettes du jeu, parce que ce sont réellement des dettes d'honneur.

Un homme peut frauder dans un emploi, vendre l'Etat & la Justice, trahir la confiance publique, & conserver son honneur.

Il peut être un Courtisan servile, appuyer les plus mauvais desseins, faire avorter les meilleures entreprises, entrer dans des cabales odieuses, pourvû qu'il fasse figure, & qu'on sçache qu'il ne trompe que par interêt; car alors le point d'honneur dépend uniquement du profit.

Un Gentilhomme peut dire des injures avec bienséance, blasphêmer en dépit des hommes & de Dieu, piller à force ouverte, & faire du tort à tout le monde; pourvû qu'il n'en souffre de personne, c'est un homme d'honneur.

Il peut engager ses terres, & vivre dans celles d'autrui; porter un diamant ou des bijoux, comme la dépouille de ses triomphes nocturnes; changer de train tous les jours; aujourd'hui dans la pompe & demain dans la bouë; s'il n'a pas refusé un duel, il n'a pas encore perdu son honneur.

Il est étonnant que la vertu soit si rare; tan-

tandis que l'honneur qui eſt bien au-deſſus de la vertu, eſt ſi facile à acquérir & à conſerver.

Les hommes ſe laiſſent donc ainſi gouverner par des mots! Depuis plus de deux mille ans les écoles ſont occupées de noms, & les idées ne ſe fixent point. Le grand monde, par pareſſe ou par fierté, ne veut pas ſe donner la peine d'examiner le ſens des termes, pour en apprécier la valeur; il aime mieux adopter la ſignification du jour, & s'égarer dans les erreurs les plus funeſtes. Combien de ſcélérats qui ſe croient, ſans y penſer, des gens d'honneur, & qui continuent à mériter ſous ce titre toute la vengeance des loix, & l'indignation des hommes?

Cependant la jeuneſſe ſans expérience y eſt chaque jour trompée, & ne balance pas à imiter ceux qu'on lui apprend à reſpecter, ſous le titre équivoque de *gens d'honneur*.

Un bon Poëte Dramatique ne nous donnera-t-il pas le caractère de l'honnête homme à la mode (*)? Il auroit plus de ſuccès qu'un Prédicateur, parce qu'il ſçauroit plaire, divertir, & corriger le monde par la morale du monde.

* * *

ARTI-

(*) Voyez le Méchant, & l'Homme du jour.

ARTICLE DOUZIEME.

LE MONDE. *

LE monde a bien changé, je l'avoue. Nos chênes ne valent pas ceux de Dodone, nos chevaux sont bien inférieurs aux Centaures, & nous ne voyons plus de Phénix. Comment l'homme n'auroit-il pas dégéneré ? Mais ne seroit-ce pas un ton de la mauvaise humeur, sur lequel des gens d'esprit auroient monté les sots, qui, semblables aux Serins, sifflent toujours le même air qu'on leur a fait apprendre dans l'obscurité ? La malignité du cœur humain n'élève si fort l'ancienne vertu que pour se rabattre plus fortement contre le mérite de son siécle.

Les Auteurs & surtout les Poëtes, sont de grands hommes sans doute, mais un peu sujets à la vanité & à la jalousie. On dit qu'ils ne

* Traduit de l'Anglois.

ne s'aiment point entr'eux; cependant ils louent beaucoup un Auteur mort, & lui donnent de l'encens à proportion qu'il est plus reculé dans l'antiquité. Mais laissons les Poëtes, passons au cercle des Politiques.

Nous en avons au moins trois millions dans le Royaume, tous en état de gouverner, & cependant l'Angleterre est dans la plus mauvaise situation. J'entrai l'autre jour dans un Caffé, seulement pour y apprendre ce que devenoit ma pauvre Nation. Je me plaçai à portée du plus grave Bureau où présidoit un homme dont les rides annonçoient beaucoup de prudence. Il en étoit heureusement à son exorde, qui roula sur l'état délabré de nos Colonies: là-dessus venant à parler de l'Ohio, il en trace le cours avec le doigt sur la table où il venoit de répandre du Caffé, dans la chaleur du discours; par la même occasion, il tire des lignes pour marquer les limites de la Russie, de l'Empire & de la Prusse. Il annonce en même tems une guerre sanglante sur le continent, calcule les subsides dont on avoit besoin pour la soutenir, combine les meilleurs moyens de les lever, & veut parier qu'on ne s'en servira pas. Puis terminant sa peroraison

d'un ton pathétique ; » ce n'est pas ainsi,
» s'écria-il, que se menoient les affaires du
» tems de la Reine Elisabeth. L'intérêt public
» étoit pesé, & les gens capables consultés &
» employés. C'étoient-là véritablement de
» beaux jours!... & de belles nuits aussi, re-
» prit un jeune éventé qui n'avoit encore rien
» dit, plus longues ou plus courtes, selon
» la diversité des saisons... Au reste de beaux
» jours, tout comme les nôtres.

Mr. le Président fut d'abord étonné de cette brusque interruption ; mais poursuivant avec ce mépris froid qui sied aux hommes de poids ; » je ne dis pas des jours astronomiques,
» mais des jours politiques. Oh bien, Mon-
» sieur, repliqua le jeune homme, je suis vo-
» tre Serviteur, & il sortit avec un éclat de rire. Je sortis aussi en gémissant sur le malheur de ma chére Patrie, qui depuis sa fondation avoit toujours été gouvernée par deux ou trois sujets, ordinairement les moins dignes de la confiance publique. Je fus interrompu dans mes tristes réfléxions par une foule qui se pressoit pour entrer dans une maison. Je reconnus mon bon ami M. Regnier, ce Tailleur admirable qui emploie seul vingt boutiques.

Je

Je lui demandai la raiſon de ce concours. Ce ſont, me dit-il, Meſſieurs les Maîtres Tailleurs qui s'aſſemblent aujourd'hui pour reprimer l'inſolence de nos garçons qui prétendent augmenter le prix de leurs journées. Ne pourrois-je pas, lui dis-je, entendre vos délibérations? Il m'introduiſit dans la chambre d'aſſemblée, où l'on n'attendoit que mon ami, Monſieur Regnier, ſans lequel on ne pouvoit rien arrêter. Ce fut lui en effet, qui ouvrit la ſéance par un diſcours très-véhément, où après avoir combattu les prétentions exorbitantes des garçons Tailleurs, il conclud que ſi le Gouvernement n'étoit pas entre les mains de mazettes, on ne verroit point des abus ſi énormes, & que ſi les ouvriers s'étoient aviſé de faire une pareille incartade ſous le règne d'Eliſabeth, elle auroit bien ſçu corriger leur mutinerie. Un autre Maître Tailleur ſe levoit pour haranguer; mais je ſortis, perſuadé qu'on ne pouvoit rien oppoſer ni ajouter à l'éloquence de M. Regnier. Je continuois mon chemin pour arriver chez moi, lorſque je me trouvai encore arrêté par une nouvelle preſſe. Comme je ſuis Badaud par réfléxion, & que j'aime à tirer des conſéquences de tout, je

voulus sçavoir si ce ne seroit pas les garçons Tailleurs qui s'assembloient de leur côté.

J'entrai; l'Orateur de ce corps nombreux, crioit à l'injustice & rappelloit, d'un air échauffé, la misere de ses Confreres; il dit, que si l'on ne gagnoit rien, il n'y avoit pas moyen de s'établir, que l'Etat periroit faute de population, que c'étoit une tyrannie sans exemple, que si les Maîtres Tailleurs avoient osé sous la Reine Elisabeth, d'heureuse mémoire, elle y auroit bien mis ordre. Je ne pus m'empêcher de rire, en voyant cette conformité de sentimens & d'expressions entre mon Politique du Caffé, les Maitres Tailleurs & leurs ouvriers.



ARTICLE TREIZIEME.

LA PRINCESSE PARIZADE.*

LE Duc de la Rochefoucault dit, » qu'il y » a bien des gens dans le monde qui » n'auroient jamais été amoureux, s'ils n'a» voient jamais ouï parler d'amour «. Quelque étrange que paroiſſe cette maxime, il eſt très-certain que les hommes pourſuivent avec beaucoup plus d'ardeur ce dont on leur a parlé avec admiration, que ce à quoi ils ſont portés par leurs paſſions naturelles; l'illuſion eſt même ſi grande que nous les voyons fréquemment quitter des ſatisfactions réelles pour courir après des biens imaginaires, ou pour ſuivre la façon accidentelle de penſer du tems préſent.

L'hiſtoire de la Princeſſe Parizade dans les contes Arabes, éclaircit fort bien ce que

 j'avan-

* Traduit de l'Anglois.

j'avance ici. J'en donnerai un court extrait à mes Lecteurs, parce qu'elle peut fournir matiére à réflexion, & une morale fort utile à ceux d'entre eux qui règlent toute leur conduite & même leurs désirs sur la mode.

Cette Princesse la plus heureuse, aussi bien que la plus belle de son sexe, demeuroit, avec deux frères chéris, dans un superbe Palais, situé au milieu d'un parc délicieux, & des jardins les plus charmans de tout l'Orient. Un jour que les Princes étoient à la chasse, une vieille femme se présenta à la porte, & pria qu'on lui permit d'entrer dans l'oratoire pour y dire ses priéres. La Princesse n'eut pas plûtôt été instruite de sa demande qu'elle la lui accorda, donnant ordre en même tems à ses Officiers qu'après que la bonne femme auroit fini ses priéres, on lui montrât tous les appartemens du Palais, & qu'on la conduisit ensuite dans la salle où elle étoit. Ses ordres furent suivis, & la Princesse, après avoir régalé cette femme de quelques fruits, & de quelques confitures, lui demanda, entre autres questions qu'elle lui fit, ce qu'elle pensoit du Palais.

» Madame «, répondit la vieille femme,

» votre

» votre Palais eſt beau, régulier & ſuperbement
» meublé, ſa ſituation eſt délicieuſe, & les
» jardins n'ont pas leurs pareils. Cependant
» ſi vous me permettez de vous parler franche-
» ment, il y manque trois choſes pour le ren-
» dre parfait »...... » Ma bonne », dit la
Princeſſe Parizade en l'interrompant, » quelles
» ſont ces trois choſes? Je vous conjure, au
» nom de Dieu, de me dire ce que c'eſt; &
» s'il eſt poſſible de les avoir, il n'y aura ni
» difficultés, ni dangers qui m'arrêtent ». Ma-
» dame » repliqua la vieille femme, » la pré-
» miére de ces trois choſes, c'eſt l'oiſeau qui
» parle; la ſeconde, c'eſt l'arbre qui chante; &
» la troiſiéme, c'eſt l'eau jaune, ou l'eau d'or. «

» Ah ma bonne »! s'écria la Princeſſe, que
» je vous ſuis obligée de m'avoir fait connoi-
» tre cela! Ce ſont ſans doute les choſes les
» plus curieuſes qu'il y ait au monde, & ſi
» vous ne me dites où on les peut trouver,
» je ſuis la plus malheureuſe des femmes ». La
vieille ſatisfit la Princeſſe ſur ce point eſſentiel,
& ſe retira.

L'hiſtoire nous apprend enſuite, que les
deux Princes, à leur retour de la chaſſe, trouvé-
rent la Princeſſe Parizade ſi enfoncée dans ſes

réflexions qu'ils s'imaginérent qu'il lui étoit arrivé quelque grand malheur; ils la conjurérent de les en instruire: elle ne leur répondit qu'en levant les yeux sur eux, & les laissant retomber en terre, en leur disant qu'elle n'avoit point de chagrin. Cependant les instances des deux Princes l'emportérent enfin, & la Princesse leur parla en ces termes:

» Vous m'avez souvent dit, mes chers frè» res, & je l'avois toujours crû, que cette » maison que notre père a fait bâtir, étoit com» plette à tous égards, mais j'ai appris aujour» d'hui qu'il y manque trois choses; c'est l'oiseau » qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune. » Une vieille femme me l'a appris, & elle m'a » dit dans quel endroit on les peut trouver, & » par quel chemin on peut y arriver. Vous » regardez peut-être ces raretez comme des » bagatelles; mais vous en pouvez penser ce » qu'il vous plaira, je suis pleinement convaincue » qu'elles sont absolument nécessaires, & que » vous en fassiez cas ou non, je ne puis être » heureuse sans elles ».

La suite de l'histoire raconte qu'après que la Princesse se fut exprimée avec cette vivacité, ses frères par compassion pour ses besoins se mirent

mirent à la quête de ces choses nécessaires, & qu'aïant échoué dans leur entreprise ils furent changés en pierre l'un après l'autre.

L'application de ce conte est si générale qu'il est presque inutile d'en citer des exemples particuliers. Tous les gens à la mode sont autant de Parizades; & des choses non seulement inutiles de leur nature, mais encore maussades par elles-mêmes, pour avoir été une fois appellées charmantes, par quelques faiseurs de mode, sont aujourd'hui devenuës si nécessaires, qu'*on ne sauroit s'en passer.*

Quoique cette histoire soit arrivée à une Dame, la folie dont elle fait mention se trouve principalement dans l'autre sexe; je veux parler des funestes conséquences qui accompagnent de vaines & chimeriques recherches.

Si nous examinons en détail ces puériles fantaisies des femmes, nous trouverons qu'elles n'aboutissent guères qu'à la dissipation de l'argent destiné à leurs plaisirs, sans aucune autre fâcheuse conséquence, que de détourner leur attention de quelques biens réels qu'elles possédent actuellement, & de la fixer sur des espérances imaginaires. La passion pour les coquilles, pour la vieille porcelaine, & autres

choses

choses pareilles est reconnuë pour un goût de bagatelle; elle n'est blamable cependant qu'à proportion de l'inquiétude avec laquelle on cherche à la satisfaire; mais qu'est-ce que cela en comparaison des désolations que cause l'ambition, des dégats que fait l'amour de la magnificence, & de la ruine qu'entraine le jeu?

Le carosse à six souris de Madame de Montespan n'étoit pas une folie plus frivole, quoiqu'elle fut moins pernicieuse, que les armées de Louïs quatorze son amant. L'ambition qu'eut ce Monarque d'imiter les Conquérans de l'Antiquité; celle qu'eut César d'égaler Alexandre; & Alexandre de ressembler au Héros de l'Iliade, son Poëme favori; les desseins de *Pyrrhus*, & les projets de Xerxes, sont-ils autre chose que le double de la passion pour l'oiseau qui parle, pour l'arbre qui chante, & pour l'eau jaune?

Pour descendre un peu dans la vie privée, combien ne voyons nous pas tous les jours de gens que les discours qu'ils entendent, entrainent dans la fureur de bâtir, de faire des jardins, d'avoir des tableaux, & dans diverses autres dépenses qui dérangent une fortune qui leur

leur auroit fourni bien au-delà des nécessités de la vie? Parmi tous ceux qui ont quitté un plan de vie sobre pour se jetter dans les excès & dans la débauche, le plus grand nombre à été séduit par les argumens d'une chanson à boire. Mille gens ont fait le même voyage inutile, & ruineux, parce qu'ils ont entendu dire qu'il étoit fort ridicule de n'avoir pas vu la France, & qu'une personne qui n'a pas voyagé n'a rien vu. J'ai entendu dire à un Gentil-homme qui s'étoit ruiné en tenant des chevaux de course, qu'il devoit sa perte aux fortes impressions qu'avoient faites sur lui, quand il étoit petit garçon, un mot du sommelier de son pére, qui avoit dit en sa présence, » que c'étoit une chose qui faisoit honneur, » que d'avoir une belle écurie, & que pour » lui, s'il étoit grand Seigeur, il auroit beau» coup de plaisir à être toujours bien monté »

Mais pour appliquer notre conte à l'exemple le plus récent de cette espèce d'entêtement, combien de fois n'avons-nous pas vu un bon Gentil-homme Campagnard, qui avoit mené une vie très-agréable, heureux dans son domestique, s'occupant de ses fermes & de ses jardins, réjoui par sa propre bénéficence,

em-

ploié utilement dans l'administration de la justice, ou à terminer les différens de ses voisins; mais qui aïant ouï parler des grands services qu'un homme peut rendre à sa patrie, aussi bien que de l'honneur qu'il acquiert lui-même en entrant dans le Parlement, a laissé tous ses avantages réels, & ses occupations utiles pour ce phantôme imaginaire, qui lui a seulement appris par expérience ce qu'il auroit pu savoir par l'exemple, que le crédit d'une Famille comme on l'appelle, est trop souvent la ruine de ses biens.

Par rapport à tous ces Messieurs qui sont venus à bout de se faire élire, je les en félicite de tout mon cœur; & pour ceux qui ont échoué, & qui ont à-présent le loisir de tourner leurs réflexions sur eux-mêmes, sans être occupés de la patrie, qu'ils me permettent de leur recommander les plaisirs, & je puis ajoûter, les devoirs de la vie domestique, en comparaison desquels tous les autres avantages ne sont autre chose, que l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune.

* * *

ARTI-

ARTICLE QUATORZIEME.

PENSÉES DÉTACHÉES.*

LA réüssite des projets les mieux concertés dépend souvent de la volonté d'un fou.

* * *

Le goût ne peut-il pas être comparé au sens exquis de l'abeille, qui dans un instant découvre & extrait la quintessence des fleurs & abandonne le reste?

* * *

La même disposition d'esprit qui nous fait rechercher les petites choses, nous fait négliger les grandes.

* * *

J'ai peu connu de gens qui pensassent de même sans se haïr.

* * *

Un argument qui prouve que l'homme est fait

* Traduites de l'Anglois.

fait pour vivre en ſociété, c'eſt que nos plaiſirs & nos peines s'allégent en les communiquant aux autres.

* * *

Les plaintes contre la fortune ſont ſouvent une feinte apologie de notre indolence.

* * *

Un voleur qui craint d'être pris, s'évade quand il ne court aucun danger : tous les gens ruſés ſont de même & par le même principe.

* * *

Dans le monde nous voyons pluſieurs caractères, qui nous paroitroient abſurdes & extravagans dans un livre.

* * *

Si nous ne ſommes pas contens, nous trouvons auſſi difficile de plaire aux autres qu'à nous mêmes.

* * *

Les remédes de l'eſprit, ainſi que ceux du Corps, ſont déſagréables en proportion qu'ils ſont ſalutaires.

* * *

Les hommes & les ſtatues, qui placés dans un lieu élevé attirent l'admiration, produiſent un effet bien différent quand on s'en approche;

les

les hommes diminuent, les ſtatuës s'aggrandiſſent.

* * *

Le raport des caractères a les mêmes loix que le raport des loix de la muſique; la même note produit un accord; deux notes différentes en produiſent un meilleur.

* * *

Nos amis nous plaiſent moins par les charmes que nous trouvons dans leur converſation que par ceux qu'ils trouvent dans la notre.

* * *

Nous croyons quelquefois avoir découvert une vérité quand nous ſentons une choſe plus vivement qu'on ne l'a ſentie encore.

* * *

Quand j'entends dire, *cet homme a de l'eſprit*, il me ſemble ſouvent entendre un reclus donner une définition d'un homme du monde.

* * *

Il y a, entre les amis, une négligence qui flatte, & des attentions qui mortifient.

* * *

L'exercice eſt peut-être plus néceſſaire à la ſanté de l'eſprit qu'à celle du corps.

* * *

Tel qui ſe déprime ſeroit fort étonné d'entendre qu'un autre ne l'exalte pas.

* * *

Plus

Plusieurs sont économes de leur argent & ne le sont point de leurs plaisirs, sans lesquels l'argent n'est guères utile.

* * *

Les fausses vertus sont de mise dans le monde, par la rareté des véritables à qui l'on puisse les comparer.

* * *

Plusieurs ont précisément assés de raison pour être en état de faire voir qu'ils n'en ont point.

* * *

Le courage de penser est infiniment plus rare que le courage d'agir; quoique dans le premier cas le péril soit communément imaginaire & réel dans le second.

* * *

Un grand désavantage pour les véritez est d'être souvent dans la bouche des menteurs.

* * *

La possession sans droit, est souvent, en fait de propriété, un meilleur titre qu'un droit sans possession; il en est de même en fait d'estime, de respect & d'aplaudissement.

* * *

Ceux qui s'écoutent tant eux mêmes sont mal écoutés par les autres.

* * *

On dit que la politesse est la science de la civi-

civilité, & plusieurs sont impolis à force d'être civils.

* * *

Deux hommes sont également exemts d'ambition; sont-ils égaux en mérite? peut-être que non; l'un est au dessus de l'ambition, l'autre au dessous.

* * *

La charité couvre une multitude de pechés devant Dieu, & la politesse devant les hommes.

* * *

L'esprit donne moins d'assurance que l'assurance ne donne d'esprit.

* * *

On convient généralement qu'il vaut mieux n'avoir point apris à dansser que d'avoir apris d'un mauvais maitre. Appliqués cela aux exercices de l'esprit.

* * *

On se trompe lorsqu'on attribue le libertinage des femmes à trop de sensibilité; il vient de ce qu'elles n'en ont pas assés.

* * *

Dans ce pays chaque criminel a le privilége d'être jugé par ses pairs; les Auteurs seuls ne l'ont pas.

* * *

ARTICLE QUINZIEME.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE,

Bacchum in remotis, &c.

Sur des rochers solitaires
Tu chantois, puissant Bacchus!
Que mes sens furent émus
A l'aspect de tes mistéres!
Les Dieux des eaux & des bois,
Le Satyre, la Naïade,
L'impétueuse Ménade
Se prosternoient à ta voix.
O Bacchus, j'ai vu ta gloire:
Si de ma félicité
Tu permets que la mémoire
Passe à la postérité,
Que le feu de tes Bacchantes
Etincéle dans mes vers!
Viens redire à l'Univers

Le

Les merveilles éclatantes
De ton bras victorieux
Etendu sur la nature.
Quand la naissante culture
De tes bourgeons précieux
Eût ouvert à l'industrie
D'une nouvelle ambrosie
Les canaux délicieux;
C'est du Thyrse que sortirent
Les raions du miel divin;
Tes fontaines répandirent
Des flots de lait & de vin;
L'abondance, sur tes traces,
Suivoit le char de la paix,
Et tandis que tu plaçois,
De concert avec les graces,
Parmi les astres brillants,
Ariane couronnée
Des raions étincelants
Dont Venus l'avoit ornée;
Tu tonnois sur les ingrats;
Tes vengeances mémorables
Contre les Enfans coupables
D'Echion & de Dryas,
Leur supplice, leur trépas;
Leur palais réduit en poudre;

Tout apprit au genre humain
Que le Thyrſe dans ta main
Eſt l'émule de la foudre ;
Ta voix briſe l'Océan,
Et les fleuves t'obéïſſent ;
Des climats de l'Eridan
Juſqu'aux mers de l'Indoſtan
Les rivages retentiſſent
De ta gloire & de tes jeux ;
La Thyade avec audace
Franchit les monts de la Thrace
Dès qu'elle a ſenti tes feux,
Et dans ſes courſes legéres
Se jouë avec les vipéres
Qui couronnent ſes cheveux.
Quand, aux champs de Theſſalie,
Des Titans la race impie
Déracinoit Pélion,
C'eſt ton courage invincible,
Sous la forme d'un lion,
Qui dompta le plus terrible.
Tu ſemblois, avant le cours
De tes brillantes conquêtes,
N'être né que pour les fêtes,
Les banquets & les amours ;
Mais dans ces combats célébres
Où les enfans criminels

De

De la terre & des ténébres
Jusqu'aux thrônes éternels
Portoient leurs drapeaux funébres,
L'heureux maitre des destins
Voulut devoir à tes mains
Les honneurs de la victoire,
Pour annoncer que son fils
Seroit le Dieu de la gloire
Comme il est le Dieu des ris;
Il étendit ton Empire
Jusqu'aux gouffres où la mort
Au jour marqué par le sort
Engloutit ce qui respire;
Le flambeau du Dieu des cœurs
Dans ces routes meurtriéres
Eclairoit tes pas vainqueurs;
L'enfer ouvrit ses barriéres;
Les trois langues de son Chien
Caressoient ta main divine;
L'inflexible Proserpine
Détacha le noir lien
Dont Eaque & Rhadamante
Enchainoient la tendre amante
Qui t'avoit donné le jour.
Et le Roi du sombre abîme
Renonçant à sa victime
La rendit à ton amour.

* * *

ARTI-

ARTICLE SEIZIEME.

L'OCCASION.

A MADAME LA MARQUISE DE P....

DIvinité légére & caressante,
Flatteuse Occasion, éclair d'un seul instant;
D'une coquette vive image éblouissante,
Tu trompes qui te cherche, & punis qui t'attend:
Mille objets séduisans sont semés sur tes traces;
Tu nous peins leurs attraits, soudain tu les effaces;
Tu parois, & tu fuis; tu piques le désir;
    On n'a d'autre droit à tes graces,
    Que l'adresse de les saisir.
Tu fais naitre à ton gré les vertus, les foiblesses;
L'ordre de nos destins à tes loix est lié;
Mais on te doit un bien au-dessus des richesses,
C'est le charme enchanteur de prouver l'amitié.
Toujours près d'un ami les heures fortunées,
Transforment en plaisir un devoir qu'on cherit.
Sans ennui, sans langueur, sans abus de l'esprit,
Dans un commerce sûr on passe les journées;
La confiance en est le garant & le prix;
Tout prend du sentiment le tendre coloris;
Le bonheur n'est connu que des ames bien nées:
Je le sçais, je l'éprouve & je m'en applaudis.

D'un

D'un amant allarmé, d'un ami respectable
J'ai voulu partager & la peine & l'état;
Je ne veux point m'en faire une vertu d'éclat;
En me rendant heureux, je me rens estimable;
Je me devois à lui dans cet évenement,
Il a lû dans mon cœur: voilà ma récompense!
J'ai fait ce que préscrit la loi du sentiment;
Le malheur est l'instant de la reconnoissance.
Pour prouver qu'un ami l'est véritablement,
L'occasion est peu commune;
Pouvoir donner un trait de son attachement
Est à mes yeux une bonne fortune.
Quiconque sçait penser sera mon partisan;
J'ai cru, quand le devoir dirigeoit ma conduite,
N'être que vertueux, & j'étois courtisan;
Je sçais que P.... m'en a fait un mérite;
Les bonnes actions lui paroissent son bien:
La sensibilité dont elle est le modèle,
En rend tous les effets des titres auprès d'elle,
Et ce qui part du cœur a des droits sur le sien.



ARTICLE DIX-SEPTIEME.

A DORIS.

LAisse moi, dans ces vers, te vanter mon bonheur;
Rappeller tes bienfaits, chanter ce que j'adore;
Me peindre ton esprit, tes graces & ton cœur,
Doris, c'est en joüir encore!
Le Dieu de tous les Arts versa sur ton berceau
Les rayons les plus purs de sa flamme puissante;
Il alluma dans ton ame naissante
L'amour de tous les Arts, la passion du beau.
V. . . . . par son harmonie,
Et Bouchardon par son ciseau,
Et les vers de Voltaire, & les chants de Rameau,
Les pinceaux de la France & ceux de l'Ausonie,
Tour-à-tour à ton cœur font sentir le plaisir;
Tu sçais joüir, tu sçais choisir,
Sans art, sans vanité, sans desir de paroître,
Et le sentiment seul est ton guide & ton maître.
Tous nos goûts sont communs, l'âge affoiblit les miens;
Mais je te vois joüir, & je les sens renaître;
J'ajoûte à mes plaisirs le sentiment des tiens.
Il est encor, Doris, une volupté pure
Qu'inspire le plus grand, le plus noble des goûts;
On n'aime point les Arts sans aimer la Nature;
Les chefs-d'œuvre des Arts n'en sont que la peinture:
Le goût de la Nature est commun entre nous.
Ce n'est pas seulement ce plaisir nécessaire

De

De nous donner tous nos instans,
Qui dans ces champs heureux nous rappelle au Printems;
Il est un autre instinct, un charme involontaire,
Qui nous tire de l'ombre & du bruit des cités,
Et raméne nos pas sur ces bords écartés.
Ici nous admirons, nous aimons les ouvrages
Du Maître du grand Tout, de l'Etre Créateur:
De deux cœurs enchantés des dons de leur Auteur
Sans doute avec plaisir il reçoit les hommages.
Ici nous jouissons de l'éclat d'un beau jour;
L'appareil de la nuit, les Astres, les Nuages,
Répétés dans cette onde où flottent leurs images;
Ces chants couronnés tour-à-tour
De fleurs, de moissons, de verdure,
Le sombre des forêts, les voix de mille oiseaux,
Un ruisseau dans les prés entrelassant ses eaux,
Des jardins alignés les desseins, la parure,
Le désordre charmant des champs & des hameaux;
Tous les dons variés de l'immense Nature
Nous remplissent tous deux des transports les plus doux:
Ce superbe Univers semble créé pour nous;
Nous croyons posséder tous les biens qu'il rassemble.
Du Dieu qui nous forma, tu sens tous les bienfaits;
Je les sens avec-toi; nous joüissons ensemble,
Et rien n'altére en nous le plaisir & la paix.
Sans crédit, sans pouvoir, sans besoin, sans envie,
C'est nous qui faisons nos destins.
Tes soins & ton amour écartent les chagrins
Qui couvriroient souvent l'espace de ma vie;
L'ombre de la mélancholie
Se dissipe aisément auprès de ta gaïeté;
Tu sçais penser, sentir, & raisonner & rire;
Tu ne connois point l'acreté
De la plus légére Satyre.
J'oublie auprès de toi tous les cœurs corrompus;

J'y prends pour les humains une heureuſe indulgence.
Aſſemblage enchanteur de graces, de vertus,
De force & d'agrémens, de ſageſſe & d'enfance,
Tu ſçais aimer, ce mot dit tout.
Un cœur ſenſible eſt bon; quiconque aime eſt aimable:
L'amour n'eſt point en nous le foible enfant du goût,
L'illuſion des ſens, une erreur agréable,
Les feux, les déſirs paſſagers,
Le caprice inconſtant de deux êtres légers.
Nous avons confondu notre être;
Seuls objets de nos ſoins, ſeuls objets de nos vœux,
L'un par l'autre animés, & l'un par l'autre heureux,
De l'emploi de nos jours l'amour diſpoſe en maître.
Vois-tu dans ces jardins ces charmes, ces ormeaux,
S'approcher, s'embraſſer, confondre leurs rameaux.
De nos chaines, Doris, ils nous offrent l'image;
Ils reſteront unis juſques dans leurs vieux ans,
Et ſur un méme lieu répandant leur ombrage,
Ils tomberont enſemble, accablés par le tems.



ARTICLE DIX-HUITIEME.

LE VRAI BONHEUR.

ODE.

NOn, tu n'ès point une chimère,
Bonheur, cher objet de mes voeux!
L'Auteur de mon être eſt un Pére;
Il m'a fait pour me rendre heureux.
Perdez vos attraits homicides,
Richeſſe, honneurs, plaiſirs perfides,
Faux biens qu'adore notre erreur.
Enfin la vérité ſacrée
Découvre à mon ame altérée
La ſource du parfait Bonheur.

Fauſſe Sageſſe du Portique,
De toi je l'attendois en vain;
De mes maux ton orguëil Stoïque
Me laiſſoit le fatal levain:
Qu'enfante ta ſuperbe Ecole?
Un fantôme, une vaine idole,

Un

Un Sage bientôt abbatu.
Qu'une vive douleur le presse,
Le soin de cacher sa foiblesse
Démasque sa feinte vertu.

En vain franchissant la barriére
Qui limite l'Humanité,
Platon veut puiser la lumiére
Au sein de la Divinité.
Puis-je être heureux sous un tel Maître?
Guide aveugle, sans me connoître
Tu crois régler mes actions:
Malgré ta Morale sublime,
Mon cœur fut toûjours la victime
Des tyranniques passions.

Tantôt des leçons de Chrisipe
Abhorrant la sévérité,
Dans les préceptes d'Aristipe
Je vais chercher la volupté:
Amant de la seule Nature
Je suis, sur les pas d'Epicure,
Les jeux, les ris, & les amours.
Mes sens sont plongés dans la joye:
Les délices où je me noye
Doivent présider à mes jours.

Vain

Vain espoir! Quel feu me dévore?
Un ver rongeur me suit par tout:
Je jouis, je desire encore:
De mes plaisirs naît le degoût.
La mort me ravit ce que j'aime;
Le mal vient me frapper moi-même;
Les ris sont chassés par les pleurs.
Quel reveil suit ma douce yvresse!
Ce lit, si cher à ma mollesse,
Se change en un lit de douleurs.

Taisez-vous, Sectes fastueuses,
Du Bonheur perfides garans;
Trop long-temps vos leçons trompeuses
Ont égaré mes pas errans.
Vil organe de l'imposture,
Sage, qui détruis la nature,
Et comptes pour rien le devoir;
Ton courage n'est que foiblesse,
Ta grandeur d'ame, petitesse,
Et ta constance un désespoir.

O Mortels, quelle erreur étrange
Vous dérobe ce cher trésor?
Espérés-vous que de la fange
Sorte la richesse de l'or?
Jusqu'à quand aux clartés célestes,
Préférant des ombres funestes,

Mécon-

Méconnoîtrés-vous le vrai Bien?
Déserteurs du Christianisme,
Irez-vous dans le Paganisme
Chercher le Bonheur du Chrétien?

Toi seule, Religion sainte,
Tu peux m'instruire de mon sort;
Tu fixes l'espoir & la crainte
Ou flottoient ma vie & ma mort.
Je vois, par ta clarté divine,
La hauteur de mon origine,
Et ma chûte, & mon avenir.
Je sçai le terme où je dois tendre,
Le Bonheur où je puis prétendre,
Et le secret d'y parvenir.

Ton flambeau chasse le nuage:
Mes yeux à la fin sont ouverts;
Je vois la main qui du naufrage
Sauve le coupable Univers.
L'Homme dans sa misère extrême
N'est plus un mystère, un problême
Impénétrable à sa raison;
Sensible au malheur qui l'obsède,
Tu lui présentes le remède
Vainqueur du funeste poison.

Privé de ton puissant refuge,
Quel bras pourroit le protéger?

Comme un impétueux déluge,
Les maux viennent le ſubmerger:
Mais ſous ton aîle en aſſûrance,
Il voit avec indifférence
Les diſgraces & la faveur;
Il poſſede ce qu'il déſire;
Son cœur docile ne conſpire
Qu'aux deſſeins de ſon Créateur.

Pour moi dans ce ſecret aſyle,
Muni de ta protection,
Je contemple d'un œil tranquille
Les chûtes de l'ambition.
Du haut de ſa perfide rouë,
Que la fortune dans la bouë
Briſe ma fragile grandeur;
Le bras caché qui me relève
Du faux éclat qu'elle m'enlève
Tire ma ſolide ſplendeur.

Heureux celui dont ta Loi pure,
Dieu juſte, fixe les deſirs;
Il perd ſans douleur, ſans murmure
Ses richeſſes & ſes plaiſirs.
Tu conſacres ſon abondance;
Et ſur ſon humble dépendance
Ta main verſe un charme ſecret,

Qu'il

Qu'à ſes biens ton ordre l'arrache;
Il fut opulent ſans attache,
Il ſe voit pauvre ſans regret.

Si pour éprouver ſon courage,
L'affreux Miniſtre du trépas
Exerce contre lui ſa rage
Et creuſe un tombeau ſous ſes pas,
Gage d'une vie éternelle,
Sa foi de la douleur mortelle
Brave les ſtériles efforts.
Je vois dans ſa chair affoiblie
Triompher ſon ame affermie
Sur les ruines de ſon corps.

Parmi ſes épreuves diverſes,
Sur la Terre Habitant des Cieux;
Dans le ſuccès & les traverſes
Il goûte un repos précieux.
Que Dieu l'élève ou l'humilie,
Sa bouche conſtamment publie
L'Arbitre des événemens,
Dont l'équitable Providence
Avec amour toûjours diſpenſe
Les douceurs ou les châtimens.

O calme, fortuné partage
Du Juſte ici-bas éxilé!

En

En vain ſur lui gronde l'orage,
Son cœur ne peut être ébranlé.
Toi-même, ô mort, mort effroyable
Pour un Voluptueux coupable
Qu'enchaîne un plaiſir impoſteur,
Pour lui ſeul tu n'ès point amère;
L'inſtant qui finit ſa misère
Le place au Temple du Bonheur.

Qu'ai-je à deſirer ſur la Terre?
Le Ciel m'offre des Biens parfaits:
Mes ſens ne me font point la guerre;
Je goûte une ineffable paix.
Fuyez, volez, trop lentes heures,
Ouvrez-vous, céleſtes demeures;
Commence, ô chére Eternité;
Saint objet de mon eſpérance,
Couronne mon impatience,
Conſomme ma félicité.

Beatus vir cujus eſt nomen Domini ſpes ejus, & non reſpexit in vanitates, & inſanias falſas.
Pſal. 39.



ARTICLE DIX-NEUVIEME.

LES OCCUPATIONS
& les douceurs de la vie Champêtre.

ODE.

Vous que la soif de l'or, l'ambition, les brigues
Engagent follement dans les vaines intrigues,
N'écoutez point ma voix,
Fastueux habitans des cités opulentes,
Je ne chanterai pas vos fêtes turbulentes
Sur mon humble hautbois.

Qu'un autre plus épris de vos fausses délices,
Sur des tons éclatans consacre les caprices
De vos fougueux transports;
Sous des berceaux de myrthe une innocente Muse,
Loin des concerts bruyans, à jamais leur refuse
Ses timides accords.

Je ne veux célébrer que Palès & Pomone,
Les attraits du printemps, les faveurs de l'automne,
Les champêtres amours.
Pan, Vertumne, Bacchus, Zéphire, Astrée & Flore;
Cheres Divinités, vous seules que j'implore,
Venez à mon secours.

Donnez à mes accens la force & l'harmonie
Qu'au chantre du Héros vainqueur de Lavinie

Vou

Vous donniez autrefois;
Ou prêtez-moi ce luth qui sur les rives sombres
Aux vœux d'un tendre époux soûmit du Dieu des ombres
Les inflexibles loix.

Que d'objets enchanteurs m'offrent ces paysages!
O fortuné séjour, où dans les premiers âges
Nous vivions tous heureux!
Non, ce n'est point l'amour qui de vos saints asyles
Transporta les humains dans l'enceinte des villes
Pour les unir entr'eux.

C'est la fraude & l'orgueil qui jadis élevèrent
Ces remparts sous lesquels nos ayeux s'assemblèrent
Par un fatal accord:
Dès lors de tous les biens le commun héritage
Subit par l'avarice un injuste partage
Sous la loi du plus fort.

Dans les vastes détours de nos sacrés bocages
La majesté des Dieux reçoit les purs hommages
Des vertueux mortels.
Tout cœur qui sait sentir, & tout être qui pense,
Vient leur offrir ici, dans sa reconnoissance,
Des vœux & des autels.

C'est dans ce calme heureux, c'est dans la solitude,
Qu'affranchi désormais de toute inquiétude,
Le sage vit pour lui:
Les tyranniques droits des préjugés, des modes,
A la saine raison décences incommodes,
N'y versent point l'ennui.

Le retour des Jumeaux n'a pour nous que des charmes:
Nous jouiſſons ici ſans trouble, ſans allarmes,
De jours délicieux.
Quel ſpectacle me frappe au réveil de l'aurore;
Par mille feux brillans qu'embelliſſent encore
L'azur & l'or des cieux!

Sur des tapis de fleurs, le long de ces rivages,
Les fruits de la ſaiſon & de ſimples laitages
Sans art nous ſont ſervis.
Du nourriſſon d'Ino la liqueur délectable
Fait voltiger autour d'une ruſtique table
Les graces & les ris.

Mais que vois-je! au travail tout s'empreſſe avec joye:
Les uns vont arracher la paraſite yvroye
Des préſens de Cérès;
D'autres pouſſant le ſoc ſur la fertile plaine,
Rouvrent à pas tardifs, pour la moiſſon prochaine,
L'écorce des guérets.

Quand au déclin du jour une épouſe attentive
Dreſſe un repas frugal des plantes que cultive
L'époux qu'elle chérit,
Leurs jeunes rejettons, par un ſecours utile,
Soignent, en ſe jouant, le précieux reptile
Que le meurier nourrit.

Lorſque Phœbus, laſſé de ſa courſe pénible,
Aux vigilans paſteurs laiſſe un loiſir paiſible
Que ramène la nuit,
Au ſon du chalumeau d'Atis ou de Silvandre,
D'un pied ſouple & leger ils foulent l'herbe tendre
Dès que Diane luit.

Sur

Sur la mouſſe couché, le vieux Silene honore
De regards complaiſans les jeux de Terpſicore
Dont il promet le prix.
L'heureux, l'heureux Hylas, par des feſtons de roſes,
De leurs boutons vermeils nouvellement écloſes,
Voit couronner Doris.

Ce n'eſt qu'en nos vallons, ſur ces rives fleuries,
Qu'Amour ſous les tilleuls qui bordent nos prairies
Fait entendre ſa voix.
Les zéphirs, les oiſeaux, amis de la verdure,
Les ruiſſeaux argentés par leur tendre murmure
Nous y dictent ſes loix.

Les ſoupçons, le dépit, la pâle jalouſie,
Au ſein de nos vergers, d'Idas ni de Silvie
Ne troublent point la paix.
L'un de l'autre charmés, nos bergers, nos bergères,
Forment d'aimables nœuds, & leurs chaînes légères
Ne ſe rompent jamais.

Dans nos champs la beauté ne doit qu'à la nature
Ces graces que jamais n'imita l'impoſture
Par de pénibles ſoins :
La jeune Amarillis ſous ces ormes tranquilles,
Ignorant l'art, l'éclat & la pompe des villes,
Ignore leurs beſoins.

Frivoles citoyens, le luxe, la moleſſe
Portent ſur vos lambris, malgré votre richeſſe,
Les ſoucis & les maux;
Ils ſoufflent dans vos murs le trouble & la licence
Que ne connut jamais la paiſible innocence
De nos rians hameaux.

* * *

NOU-

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. DIctionnaire univerfel François & Latin, tiré des meilleurs Auteurs, par le Pere Le Brun, de la Comp. de Jefus. *Rouen*, chez *Lallemant*. C'eft une feconde édition d'un des meilleurs Dictionnaires que l'on ait dans ce genre. On y trouve un grand nombre d'augmentations.

II. Mélanges de Chirurgie. Par Mr. *Claude Pouteau*, Docteur en Médecine &c. *Lyon*, chez *Regnault*. L'Auteur difcute dans cet ouvrage plufieurs queftions très-intéreffantes.

III. Effai de Theodicée fur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme & l'origine du mal, par Mr. Godefroi Guill. Leibnitz; augmenté de l'Hiftoire de la vie & des Ouvrages de l'Auteur; par Mr. le Chevalier de Jaucourt. 2. Vol. in-12. *Paris*, chez *Defaint & Saillant*.

IV. Lettres Sylphiques. *Paris*, chez *Quiffart*. Il y a des chofes très-intéreffantes dans ces Lettres.

V. Difcours fur quelques Sujets de Pieté & de Religion. Par le R. P. *Chapelain*, de la Comp. de Jefus. *Paris*, chez *Humblot*. Ces difcours roulent fur l'*Incrédulité des Efprits forts*, *la Paffion de J. C.*, *l'Aumone*, &c.

VI. Lettres à M.. *Paris*, chez *Bauche*. Très-bien penfées & très-bien écrites.

VII. Oeuvres Metallurgiques de M. *Jean Chriftian Orschall*, Infpecteur des Mines de S. A. S. le Landgrave de Heffe-Caffel. *Paris*, chez *Hardy*. Dans cet Ouvrage, traduit de l'Allemand, il eft queftion de *l'Art de la Fonderie*, de la *Liquation*, &c.

VIII. Les Voyageurs modernes, ou Abrégé de plufieurs voyages faits en Europe, Afie & Afrique. Trad. de l'Anglois. 4 Vol. in-12. *Paris*, chez *Nyon & Guillin*.

IX. Réflexions fur la Foi, addreffées à l'Archevêque de Paris par le P. Berruyer, in-12. 1760.

X. Mémoires de Mathematique & de Phyfique préfentés à l'Académie Royale des Sciences, par divers

Sça-

sçavans, & lûs dans ses assemblées. Tome 3me. *Paris.* Ce nouveau Volume est rempli d'observations très-curieuses & très-utiles.

XI. Des Semis & Plantations des arbres & de leur culture; ou, méthode pour multiplier & élever les arbres, les planter en massifs & en avenuës; &c. Par Mr. *Duhamel du Monceau*, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Vol. in-4 enrichi de Tailles-douces. *Paris*, chez *Güerin & de la Tour.*

XII. Observations sûr la conduite du Ministre de Portugal dans l'affaire des Jésuites. Traduction d'un Ecrit Italien 8. *Avignon.* 1760.

XIII. Nouveaux Eclaircissemens sur l'origine & le Pentateuque des Samaritains. *Par un Religieux Bénédictin* de la Congrégation de St. Maur. *Paris*, chez *Nyon.* On développe très-bien, dans cet Ouvrage, le sentiment le plus généralement reçu parmi les Theologiens, sur l'origine & le Pentateuque des Samaritains. L'Auteur croit qu'il a existé une version Grecque de ce Pentateuque Samaritain, & il en donne de bonnes raisons.

XIV. *Giphantie.* 2 Parties, in-8. *Paris*, chez Durand. Dans cette production singuliére, un Sage discute avec un voyageur plusieurs questions philosophiques, proposées en façon d'énigmes ou de simboles, sous lesquels on reconnoit Paris & ses habitans.

XV. Histoire d'Angleterre Tom. 3me. & 4me. *Paris* chez *Lambert.* C'est la traduction de l'Histoire d'Angleterre de Mr. *Smollet*, qui est estimée.

XVI. Discours Académiques sur différens Sujets. Par M. l'Abbé *Millot.* *Lyon*, chez les Freres *Duplain.* Plusieurs de ces Discours ont remporté les prix d'Eloquence dans différentes Académies.

XVII. On distribue dès à présent chez les Editeurs de ce Journal les Sermons de feu Mr. le Professeur *Lullin* en un seul Volume in-8. sur deux papiers différens, l'un avec le Portrait 4 Liv. de France, l'autre sans Portrait 3 Liv.

TABLE DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

Fin du Vingt-quatriéme Volume.

